

Longitudini



# **1989-2009**

## **La caduta del muro: venti anni dopo**

Atti del Convegno Internazionale di Studi

Venezia 17-18 DICEMBRE 2009

a cura di Iliana Krapova, Francesca Fornari,  
Alessandro Scarsella



**archetipolibri**



Università  
Ca' Foscari  
Venezia

**Dipartimento  
di Americanistica,  
Iberistica e Slavistica**

**A.I.S.**  
Associazione Italiana degli Slavisti

**Associazione Асоциация  
BULGARIA – ITALIA  
БОГАРИН – ИТАЛИЯ**

**ISTITUTO ROMENO  
DI CULTURA E RICERCA  
UMANISTICA DI VENEZIA**

**ISTITUTO  
POLACCO  
ROMA**

CON IL SOSTEGNO DEL  
**BANCO SAN MARCO**  
PASSIONE E SENSIBILITÀ PER IL TERRITORIO



CONSORZIO VENEZIA NUOVA



**archetipolibri**

© ArchetipoLibri  
prima edizione: luglio 2011

direzione editoriale: Claudio Tubertini  
redazione: Sara Celia  
copertina e progetto grafico: Avenida (Modena)  
impaginazione (automatica): [www.t-page.it](http://www.t-page.it)  
stampa: Logo srl (Borgoricco, Padova)

Archetipolibri  
via Irnerio 12/5, Bologna  
telefono 051.4218740  
fax 051.4210565  
[www.archetipolibri.it](http://www.archetipolibri.it)

# Sommario

Introduzione	VII
Dalla caduta del muro ad oggi: un mondo “ex”	9
Le svolte del 1989: miti e realtà della storia	13
Fall of the Wall: Symbol of the Successful Struggle against Communist Regimes	25
L'autunno 1989 visto da Sofia	33
Com'è stata trattata in Romania la letteratura scritta durante il comunismo, dopo il crollo del sistema stesso	47
Ostalgie come pratica della memoria nella Germania dopo l'89	57
Voci di opposizione e coerenza di ideali nella Bulgaria dal 1944 al 1989	71
Brevi annotazioni sparse (a est di Berlino)	85
La poesia polacca dopo il 1989	89
La caduta del muro nelle pagine del quotidiano veneziano «Il Gazzettino»	101

Tra Vico e Palomar: annotazioni su un romanzo di Saul Bellow pre-caduta del Muro	111
Il mondo intero tra quelle mura. Riflessioni su letteratura e censura	119
Gli autori	133

# Introduzione

di Iliana Krapova

 colleghi,

~~Vorremmo darvi il benvenuto e introdurre brevemente i lavori di questo convegno che intende essere un'occasione per celebrare gli storici eventi del lungo '89, ma nello stesso tempo essere un momento, tra i numerosi di quest'anno, per riflettere su quello che è stato guadagnato e magari quello che è andato perduto nella breve storia dell'Europa dopo il Muro.~~

Sono trascorsi vent'anni dalla notte di quel giovedì 9 novembre 1989, quando il muro alto 3 metri e 70 che tagliava Berlino in due parti e rappresentava il simbolo visibile della divisione dell'Europa in due blocchi cadde, e con il muro "caddero" i molti tragici anni vissuti senza libertà da molti popoli sotto il regime totalitario: Germania dell'Est, Polonia, Ungheria, Cecoslovacchia, Bulgaria, Romania, Albania. E anche se i fattori che hanno determinato questo storico avvenimento sono ancora oggetto di studio e dibattito, è chiaro che a cominciare dalla perestrojka, con la quale iniziò a sciogliersi il ghiaccio sovietico, e da Danzica, luogo di nascita del sindacato Solidarność, il processo si è trasformato, in tempi imprevedibilmente rapidi, in un'ondata di sconvolgimenti o rivoluzioni pacifiche che, alla fine dell'89, hanno provocato il crollo del sistema comunista ed hanno aperto così la strada verso la democrazia. In questo senso la caduta del Muro è un evento storico di doppio significato – di fine e di inizio. Fine della storia dell'Europa come la conoscavamo noi nel XX secolo, fine del bipolarismo, delle dittature totalitarie e delle ideologie repressive. E inizio di una possibile pace duratura, di una trasformazione lungimirante del vecchio continente in un nuovo ordine mondiale.

Il simbolismo della Caduta del Muro ha molteplici significati, ancora tutti da esplorare a seconda dell'area geo-politica. Per gli americani rappresenta una vittoria trionfale contro la guerra fredda. Dall'altra parte, per l'Europa occidentale era l'occasione giusta per cominciare a pensare alla creazione di una democrazia sovranazionale basata sul mercato libero, prospettiva che con la riunificazione dello stato tedesco sembrava riaprirsi per arrivare verso l'Unione Europea che abbiamo oggi. Per l'Europa dell'Est però, e soprattutto per la gente comune che "viveva" il Muro come una realtà irreversibile, la caduta di questo stesso Muro anche adesso ha un significato piuttosto emblematico, un vero simbolo

della libertà e della promessa di una nuova speranza. Questa dimensione, quasi personale per quelli di noi che hanno vissuto gli eventi dell'89 in prima persona, provoca ancora una grande emozione ogni volta che si torna col pensiero a quel periodo di grandissimo entusiasmo e gioia assoluta. Di fronte a questa gente, che dalle piazze e dalle barricate credeva che "il tempo è nostro" e che con il comunismo sarebbero scomparsi il male, la miseria e l'ingiustizia sociale, oggi e a distanza di 20 anni è giusto chiedersi: dove ci ha spinti il vento del cambiamento, cosa resta di quello che abbiamo sognato nell'89?

# La chute du Mur dans l'histoire

di Tzvetan Todorov

Pour commencer, je voudrais faire part d'une certitude: la chute du Mur de Berlin, en novembre 1989, est l'un des événements les plus significatifs de l'histoire européenne, et même mondiale, des deux derniers siècles. Pour soutenir une telle prétention, il faut voir en cette disparition plus que son effet immédiat, à savoir la libre circulation entre les deux parties de la ville, suivie quelques mois plus tard par la réunification de l'Allemagne. La chute du Mur est autrement révélatrice: c'est le premier signe irréversible de l'effondrement du communisme. La dislocation de l'URSS, survenue deux ans plus tard, a simplement transposé l'événement à l'échelle mondiale. Or le communisme, à son tour, n'est pas un phénomène marginal: c'est la grande religion séculière des temps modernes, qui a orienté la marche de l'histoire pendant environ cent cinquante ans. Aucune autre doctrine ne peut se comparer en importance aux anciennes religions, tels le bouddhisme, le christianisme ou l'islam; par son expansion et la multiplicité de ses conséquences, elle dépasse aussi les autres idéologies du passé. Son effondrement possède donc, à son tour, une signification de tout premier ordre.

On pourrait objecter que le communisme n'est pas mort ce jour-là, puisque se maintiennent toujours au pouvoir plusieurs gouvernements communistes, ainsi en Chine, en Corée du Nord, au Vietnam, à Cuba, et que des partis communistes de diverses obédiences (maoïstes, trotskistes, castristes, etc.) subsistent dans nombreux autres pays. Mais on s'accordera pour dire que l'idée communiste n'exerce plus la même fascination qu'avant et qu'elle ne se propage plus à la manière d'une religion, serait-elle séculière. Du reste, en Chine aussi, l'année 1989 est décisive: c'est celle des manifestations sur la place Tiananmen, qui, certes, ont été réprimées avec brutalité, mais qui ont révélé aux yeux des dirigeants les plus lucides du pays la nécessité d'ouvrir une brèche dans le système totalitaire, où pourrait s'engouffrer l'énergie des mécontents. La libéralisation économique, survenue quelques années plus tard, est une conséquence indirecte des événements de 1989, or elle entame en profondeur l'hégémonie exclusive de la religion communiste, puisque le nouveau slogan sera: «Peu importe la couleur du chat, pourvu qu'il attrape des souris!»

Comme les religions traditionnelles, le communisme promet à ses adhérents le salut; mais, religion séculière, il annonce l'avènement de celui-ci sur la Terre et non au ciel, dans cette vie et non après la mort. Il répond ainsi à l'attente de millions de personnes plongées dans la détresse due à la pauvreté et à l'injustice, et que ne peuvent plus consoler les promesses des anciennes religions. D'emblée il se présente aussi comme un prosélytisme idéologique, prêt à user de la violence: à l'intérieur de chaque pays, il faut gagner la lutte des classes; d'un pays à l'autre, il faut répandre la bonne parole et œuvrer à l'avènement des régimes communistes. De proche en proche, c'est l'humanité tout entière qui doit bénéficier des fruits de ce messianisme rouge.

On peut choisir l'année 1848 comme date de naissance de cette religion, puisque c'est celle du *Manifeste du Parti communiste*, même si les idées qu'il contient ont évidemment des antécédents plus anciens. Ce petit livre décrit en termes éloquentes les conditions de vie des classes exploitées, devenues l'équivalent d'une pure marchandise, et révèle la possibilité de bâtir une société parfaite, commune à tous les hommes. Son analyse des sociétés humaines repose en réalité sur une double hypothèse. D'une part, une seule forme d'interaction sociale caractérise l'histoire de l'humanité, et c'est le combat: c'est à qui s'emparera du pouvoir et pourra exploiter l'autre. Rien n'est donc commun à tous les membres d'une société, tout appartient à l'un ou l'autre camp en lutte. Il n'existe aucune catégorie universelle: ni la morale, ni la justice, ni les idées, ni la civilisation; aucune religion, aucune tradition (ainsi la famille, ou encore la propriété privée) n'échappe à son appartenance de classe.

D'autre part, l'histoire de l'humanité suit un cours immuable. Le communisme partage cette croyance avec certaines religions traditionnelles, qui postulent ainsi un rôle pour la Providence, sauf que, pour connaître la direction de la marche, il ne suffit plus de lire les textes sacrés, il faut établir les lois de l'histoire en s'appuyant sur la science. Pour cette raison, les communistes nient que leur analyse et leur projet reposent sur des hypothèses qu'on pourrait soumettre à l'examen: «Les propositions théoriques des communistes [...] ne sont que l'expression générale des rapports effectifs d'une lutte de classes qui existe» (II, p. 92). Cela explique l'intolérance affichée par Marx et Engels envers toute opinion qui diffère de la leur: celle-ci n'est pas seulement mauvaise politiquement, elle ne peut être que fausse.

La fin prévue par la science marxiste est la disparition de toute différence entre groupes humains (puisque chaque différence engendre un conflit, et finalement une lutte à mort). C'est pourquoi il faut abolir la propriété privée et concentrer tous les instruments de production entre les mains de l'Etat. Et bien que l'histoire se dirige inéluctablement dans cette direction, il est souhaitable de l'accélérer: tel est précisément le rôle des partis communistes, qui doivent se mettre à la tête des masses exploitées. Ceux qui résistent seront éliminés, ainsi la bourgeoisie dont les intérêts vont en sens opposé. «L'existence de la bourgeoisie n'est plus compatible avec la société» (I, p. 89). Il faut donc engager l'«abolition» du propriétaire bourgeois: «Cette personne-là, il faut assurément la supprimer» (II, p. 95). Les moyens précis de la suppression ne sont pas énumérés, mais le

*Manifeste* admet que seront nécessaires des «interventions despotiques» (II, p. 100), les fins désirées ne pouvant être «atteintes que grâce au renversement par la violence de tout ordre social du passé» (IV, p. 119). L'élimination physique de la bourgeoisie comme classe est donc déjà inscrite dans le programme.

Pendant plusieurs décennies, les adeptes de cette doctrine mènent une existence marginale, voire clandestine, ou animent des groupes et des partis socialistes qui doivent se cantonner dans l'opposition. En 1917 commence une nouvelle étape: pour la première fois, grâce au coup d'Etat bolchevique, le pouvoir spirituel revendiqué par les fidèles initiaux se trouve adossé au pouvoir temporel détenu par un grand Etat, la Russie. A peine gagnée la sanglante guerre civile que fait son apparition l'organisme chargé d'exporter la révolution dans le reste du monde, le Komintern, en utilisant tant la propagande que la lutte armée. On connaît la suite: la montée en Europe d'une autre forme de régime totalitaire, le fascisme, en partie engendré par les mêmes causes structurelles que le communisme, mais en partie aussi se présentant comme un bouclier censé protéger du communisme la population des pays où il s'installe, voire comme une arme pouvant détruire cette menace. S'ensuit la complicité, puis la guerre sans merci entre les deux totalitarismes, remportée par l'alliance que forme l'Union soviétique avec les démocraties occidentales.

C'est au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale que le mouvement communiste entre dans une troisième phase et atteint son apogée, puisqu'il devient l'idéologie officielle d'un tiers de l'humanité, depuis la Corée du Nord jusqu'à l'Allemagne de l'Est et à Cuba en passant par plusieurs pays africains, alors que dans les autres pays ses fidèles se comptent par centaines de millions. Cette puissance provoque à son tour des réactions hostiles, aux formes très variées: la guerre froide, comme la politique d'«endiguement» menée par les Etats-Unis, ou la formation d'une communauté transnationale en Europe occidentale, placée sous la protection d'une organisation militaire commune à l'Occident, l'OTAN; mais aussi les violences «chaudes», comme la dictature sanglante de Suharto en Indonésie (qui ne sera abolie qu'en 1998), les dictatures militaires en Amérique du Sud, dont les victimes se comptent par centaines de milliers; comme aussi la défense du régime d'apartheid en Afrique du Sud en tant que «rempart contre le communisme», ou les régimes policiers ailleurs. A quoi s'ajoutent d'autres formes plus modérées de résistance au communisme, telle la «châsse aux sorcières» de l'époque du maccarthisme.

Bien entendu, les idéologies communistes et anticommunistes ne sont pas l'unique cause de ces événements, loin de là: jouent à cet égard un rôle essentiel bien d'autres facteurs politiques, sociaux, économiques. Mais ce sont ces idéologies qui fournissent les arguments de légitimation politique, sans lesquels les événements n'auraient pas eu lieu. C'est en ce sens seulement que le communisme est la grande force structurante de l'histoire depuis 1848: d'abord en Europe, ensuite dans le reste du monde. C'est la fin de ce mouvement de longue haleine, de grande force, dont les signes avant-coureurs ont été les protestations de Berlin en 1953, de Budapest en 1956, de Prague en 1968, de Varsovie en 1980, qu'a symbolisé en 1989, aux yeux du monde entier, la chute du Mur de Berlin.

Si c'est bien l'achèvement d'une longue période historique que marque cette date, nous sommes en droit de nous poser la question: vers quels horizons nous dirigeons-nous depuis vingt ans? Ma première réponse serait: le recul du messianisme communiste permet de voir qu'il représentait une variante et une transformation d'un messianisme séculier plus large, né avec la Révolution française, et qui, aujourd'hui, reparaît sous des formes nouvelles. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle surgissait en effet un mouvement de grande ampleur, bien différent des messianismes religieux antérieurs. Ses partisans reprenaient à leur compte les principes fondamentaux de la Révolution en leur ajoutant la conscience d'appartenir à une civilisation supérieure et «éclairée»; mais surtout, ils se proposaient d'apporter le salut temporel à tous.

La première manifestation conquérante de cette religion séculière, née au lendemain de 1789, sont les guerres révolutionnaires françaises, suivies de peu par les guerres napoléoniennes. Nombreux révolutionnaires rêvent d'imposer aux autres peuples d'Europe les principes de liberté et d'égalité dont ils bénéficient depuis peu, à coups de baïonnettes s'il le faut: au nom de quoi garder pour soi ce qu'il y a de meilleur au monde? Napoléon a, à l'intérieur du pays, préservé certains acquis de la Révolution et en a détruit d'autres; mais son armée reste animée par le messianisme révolutionnaire, ce qui lui assure, dans un premier temps, l'accueil bienveillant de la part des peuples qu'elle vient «libérer». La suite est moins glorieuse: les peuples soumis souffrent de l'occupation étrangère, alors que les bienfaits promis tardent à se réaliser. Cette aventure-là se termine en 1815.

Entre temps s'est engagée une nouvelle forme de conquête, celle des continents autres que l'Europe. Elle a été préparée par les écrits de quelques représentants des Lumières (mais, en France, aucun des grands: ni Montesquieu, ni Rousseau, ni Diderot), tel Condorcet qui pense que, pour pouvoir «améliorer le sort de l'humanité» – ambition nouvelle, et d'une attraction irrésistible – il faut «accélérer le progrès des Lumières». Mais que faire si cette accélération rencontre des obstacles? Sans prôner l'intervention armée, Condorcet prépare ses contemporains à l'envisager, en voyant la vocation des peuples européens les plus avancés, l'anglais et le français, dans l'acte de «civiliser ou faire disparaître» les nations sauvages. Les expéditions de colonisation sont déjà engagées à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et Napoléon harangue ainsi ses troupes en Egypte: «Soldats, vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce sont incalculables.» Les grandes manœuvres se déroulent un peu plus tard: la conquête de l'Algérie par la France s'achève en 1857, la soumission intégrale de l'Inde par la Grande-Bretagne date de 1858, le partage de l'Afrique et du reste de l'Asie sera chose faite à la fin du siècle. Une fois de plus, le messianisme séculier n'est pas la seule cause de ces initiatives, tout comme la religion chrétienne n'est pas la cause des croisades ou des conquêtes coloniales du XVI<sup>e</sup> siècle, et pourtant sans légitimation religieuse celles-ci ne seraient jamais advenues. C'est ce messianisme-là que supplantera le projet communiste, qui se mêlera parfois à la lutte anti-coloniale.

Or c'est une nouvelle forme de ce messianisme idéologique que, depuis la chute du Mur de Berlin, on voit reparaître sous nos yeux. Au nom de la promotion de la démocratie et des droits de l'homme (qui ne sont peut-être qu'un camouflage – mais c'est un camouflage efficace), les pays occidentaux, menés cette fois-ci non plus par la France et la Grande-Bretagne mais par les Etats-Unis, ont engagé des guerres contre des pays stratégiquement ou économiquement importants, hier l'Irak, aujourd'hui l'Afghanistan; il se peut que demain ce soit le tour de l'Iran. Trouvant une justification dans les mœurs rétrogrades qui caractérisent ces pays (ils voilent les femmes, ils ferment les écoles!) ou dans leur orientation politique hostile (l'«islamofascisme»), les forces occidentales les bombardent, les occupent et imposent à leur tête des gouvernements dociles. Et il est vrai que, si l'on voulait imposer à toutes les populations du globe la stricte observance des Droits humains, on devrait renforcer encore notre puissance militaire! Comme l'avait déjà compris l'écrivain français Charles Péguy, au début du XXe siècle, et qui s'en félicitait: «Il y a dans la déclaration des droits de l'homme [...] de quoi faire la guerre à tout le monde pendant la durée de tout le monde» (cf. N&A, p. 265).

Une continuité surprenante se laisse observer entre le messianisme communiste et les nouvelles formes du messianisme antérieur, celui des principes républicains et de la civilisation occidentale: de nombreux idéologues de celui-ci ont fait leurs classes dans le cadre de celui-là. Parfois cette éducation prend le temps d'une génération. Ainsi, plusieurs «néo-conservateurs», idéologues de l'intervention militaire légitimée par la défense des droits de l'homme, sont-ils les enfants d'anciens communistes, qui étaient devenus entre temps des anti-totalitaires ardents (dans une perspective d'abord trotskiste révolutionnaire, ensuite démocratique). En France, les mêmes personnes auront parcouru les trois étapes: porteurs de la religion communiste avant ou peu après 1968, souvent sous l'une de ses variantes d'extrême gauche, ils sont devenus radicalement anti-communistes et anti-totalitaires quelques années plus tard, à la suite de la diffusion d'informations plus amples sur la réalité du goulag (ils se sont appelés alors «nouveaux philosophes»); avant d'apparaître, ces dernières années, comme les partisans d'un «droit d'ingérence» et de la guerre «démocratique» en Irak. Dans les pays d'Europe de l'Est, on retrouve la même continuité (non chez tous, bien sûr). Le parcours typique serait celui du jeune communiste «idéaliste» des débuts (phase I), qui, déçu de la réalité dissimulée derrière les slogans, se mue en dissident courageux (phase II), pour devenir, après la chute du régime, un zéléteur actif des «bombes humanitaires» déversées sur Belgrade au moment de la guerre du Kosovo, ou de la défense de l'Occident pendant la guerre d'Irak (phase III). Or, s'il y a une menace idéologique qui pèse sur le monde occidental, elle ne réside pas dans l'islamisme radical qui sert de prétexte aux nouvelles croisades, lesquelles le nourrissent à leur tour.

Au lendemain de la Révolution française, Benjamin Constant relevait une étrange stabilité. Les jacobins condamnaient la monarchie de droit divin et mettaient à la base du nouvel Etat la souveraineté du peuple; pourtant, ils gardaient intact un trait essentiel de l'Ancien régime: son absolutisme. De manière

comparable, on peut observer aujourd'hui une claire opposition entre l'idéal communiste et celui des partisans armés des droits humains, mais l'engagement des acteurs ici et là est de même nature: les uns et les autres croient avoir raison absolument et veulent imposer le bien par la force. Ils doivent donc partir en guerre.

Le messianisme des droits de l'homme, qui renoue avec l'esprit des guerres napoléoniennes et des expéditions coloniales, constitue-t-il une réaction appropriée aux défis que nous adresse le monde contemporain? On peut en douter. Lorsque je suis arrivé à Paris en 1963 de ma Bulgarie natale (et totalitaire), j'ai découvert avec surprise que mes nouveaux amis méconnaissaient souvent la nature du mur (également appelé «rideau de fer») qui entourait les «démocraties populaires»: ils croyaient que nous construisions joyeusement le socialisme. Puis le voile qui les empêchait de voir est tombé, et tout un chacun est devenu anti-totalitaire. Je me demande toutefois si un nouveau rideau ne trouble pas la vision qu'ont les hommes politiques occidentaux des réalités environnantes. Comment s'expliquer autrement l'espoir de régler leurs problèmes par la construction de nouveaux murs et par l'exportation militaire de la démocratie? Ont-ils bien perçu que la grande période de l'hégémonie universelle, exercée par les puissances occidentales, touche à sa fin et que l'on entre dans une ère nouvelle, celle d'un monde multipolaire, dont tous les participants sont en rapport d'interdépendance, placés comme ils le sont face aux mêmes défis: épuisement des ressources de la planète, transformation menaçante de notre cadre de vie?

Les guerres menées au nom des droits de l'homme restent malgré tout exceptionnelles. Mais il est significatif que l'idéologie présente à leur base s'accorde avec une autre orientation politique et philosophique qui joue désormais le premier rôle dans les pays occidentaux, sinon dans le monde entier, orientation qui à première vue est tout le contraire d'un messianisme: je me réfère évidemment à la pensée libérale qui s'est muée depuis quelques décennies en une doctrine nouvelle, méritant le nom d'*ultralibéralisme*. A la base de cette doctrine on trouve un double postulat anthropologique, rarement explicité, selon lequel, premièrement, la société se réduit à une simple collection d'individus dont chacun se suffit à lui-même, et, deuxièmement, l'individu est mû par ses seuls besoins économiques. Faut-il préciser qu'aucune société au monde, ni aucun individu humain ne correspondent à cette description?

L'ultralibéralisme se présente comme le contraire d'un messianisme parce que, se fondant sur cette hypothèse anthropologique, il présente ses objectifs comme entièrement «naturels»: à la manière de ce qui se passait dans la théorie communiste, les «propositions théoriques» ne sont ici que «l'expression générale de rapports effectifs». La typologie des pensées politiques sous-jacente à cette affirmation est, *grosso modo*, la suivante. Le monde occidental serait l'héritier de deux traditions, la grecque et la chrétienne, d'Athènes et de Jérusalem. La première érige au sommet de ses valeurs la nature et préconise qu'on lui obéisse; la seconde privilégie la volonté, et recommande de s'arracher à la nature pour lui préférer la grâce divine. L'ordre préexistant aux dieux, des uns, s'oppose à

l'ordre créé par Dieu, des autres. Or depuis l'époque des Lumières le Dieu créateur a été remplacé par l'Homme, et la volonté divine, par la volonté générale des humains. La traduction moderne de cette dichotomie serait, d'une part, le messianisme des Lumières ou celui du communisme, qui privilégie la volonté, et, d'autre part, le conservatisme politique et le libéralisme économique, qui restent du côté de la nature, en l'occurrence la nature égoïste, matérialiste, solitaire des humains.

Pourquoi une telle interprétation est-elle intenable? Parce qu'elle projette sur les réalités sociales une opposition conceptuelle, celle entre nature et volonté; en réalité, on ne peut les observer séparées. Il est inexact de penser que la politique ultralibérale ne demande pas un recours à la volonté: à la fois parce que, en l'absence d'une volonté collective, les volontés individuelles – de plus de richesses, de plus de pouvoir – se donnent libre cours; et parce que les politiques volontaristes ultralibérales sont loin d'être inexistantes: témoin les réformes imposés par des dirigeants politiques comme Reagan, ou Thatcher, ou Pinochet. De plus, avoir à choisir entre la nature et la volonté est déjà une manière d'opter pour la volonté; sinon, la société irait toute seule, comme dans la conception marxiste de l'histoire, dans la direction désirée. L'impasse de ce raisonnement vient de ce que la volonté elle-même est naturelle aux hommes, et que de ce fait les deux catégories ne s'opposent pas. C'est pourquoi l'économie dite du «laissez faire» n'est pas plus naturelle que l'économie dirigiste.

Ce ne sont pas nature et volonté qui s'opposent ici en réalité, mais volontés individuelles et volonté collective – les unes aussi naturelles que l'autre. Sauf qu'il ne s'agit, de nouveau, que d'une opposition conceptuelle; dans les faits, ces deux formes de volonté se limitent mutuellement et se complètent. Les êtres humains ont des besoins aussi bien sociaux qu'économiques, une existence tant individuelle que collective. Pour en tenir compte, il faut renoncer à tout monisme, à toute réduction des comportements humains à un principe unique. C'est pourquoi la bonne politique relève moins d'une doctrine que d'une mise en pratique: il faut, à tout instant, trouver la juste limitation d'un principe par un autre, et parvenir à établir leur équilibre.

Il est évidemment impossible de postuler une «nature humaine» asociale, ou un individu qui, tel un animal inférieur, serait réduit à ses seuls besoins économiques. Or c'est par ce postulat que la doctrine ultralibérale communique avec le programme transformant les droits humains en principe de l'action politique. Ce sont en effet chaque fois les seuls individus qui se trouvent reconnus dans leur existence. Toute référence à une appartenance sociale et culturelle est supprimée, toute recherche du bien collectif abandonnée, de peur qu'elle ne conduise au totalitarisme! On a pu en observer récemment un exemple caricatural aux Etats-Unis, avec les arguments déployés contre l'établissement d'une assurance médicale commune à toute la population du pays.

L'autonomie de l'action économique était mise en question par le pouvoir totalitaire, qui privilégiait les choix politiques (le résultat en était les magasins vides, la pénurie permanente). Aujourd'hui, c'est l'autonomie du politique qui se trouve ébranlée, sous des pressions venues de plusieurs côtés. La globalisa-

tion fait que les acteurs de la vie économique échappent facilement au contrôle des gouvernements locaux: à la première entrave, l'entreprise multinationale déplace ses usines dans un pays plus accueillant. A l'intérieur de chaque pays, l'idéologie ultralibérale ne laisse pas davantage de place à l'action politique. Ce changement est, en un sens, plus fondamental encore que celui imposé par la Révolution française. Cette dernière se contentait de remplacer la souveraineté du monarque par celle du peuple; alors que l'ultralibéralisme met la souveraineté des forces économiques, incarnées dans la volonté des individus, au-dessus de la souveraineté politique, quelle qu'en soit la nature.

Bien qu'il se présente comme un combat pour la liberté, l'ultralibéralisme ressemble par plusieurs côtés au communisme dont il se voudrait l'ennemi mortel. Non parce qu'il en partage l'économisme, mais parce qu'il est porteur de la même radicalité. Sous le régime communiste l'existence individuelle tout entière était soumise au contrôle de la collectivité; dans la vulgate ultralibérale tout contrôle exercé par la collectivité sur les désirs individuels est aussitôt assimilé au goulag. Les théoriciens ultralibéraux (Hayek, Ayn Rand, Friedman) ont emprunté ce trait aux adversaires totalitaires qui leur servaient de repoussoir. Ce qui est méconnu à chaque fois est la pluralité et diversité des aspirations humaines, irréductibles à un principe unique.

Le Mur de Berlin est tombé, voilà la bonne nouvelle. Bien d'autres murs, en béton ou en dogmes, restent debout, voilà ce qui est moins rassurant.

# Dalla caduta del muro ad oggi: un mondo “ex”

di Predag Matvejević

Fino a qualche tempo fa osservavamo in primo luogo l’EST europeo e un sistema sociale che crollava in questa parte del pianeta. Da meno di un anno fa, nel 2008-2009, guardiamo non solo in questa direzione. I nostri sguardi s’incrociano e si perdono in lontananza creando una paura quasi universale. Essa sembra unirci più che una globalizzazione che cercava a modo suo di “avvicinarsi” gli uni agli altri. Oggi, quasi tutto il mondo diventa più o meno “ex”. L’unisce la nostra inquietudine.

La caduta del muro di Berlino e la fine della guerra fredda hanno visto una parte del mondo vivere un’esistenza in qualche modo postuma: un ex-impero, numerosi ex-stati ed ex-patti tra stati, tante ex-società ed ex-ideologie, ex cittadinanza ed ex-appartenenze, e anche ex-dissidenze e ex-opposizioni. Era legittimo domandarsi cosa significasse, in realtà, essere o dirsi «ex». Essere stato cittadino di un’ex-Europa più o meno affrancata, di una ex-Unione Sovietica disgregata, di una ex-Iugoslavia distrutta? Essere diventato un ex-socialista o ex-comunista, ex-tedesco dell’Est, ex-cecoslovacco – ciò è solo ceco o solo slovacco –, membro di un ex-partito o partigiano di un ex-movimento?

L’Est non aveva diritto esclusivo sullo statuto di «ex». In Occidente e altrove, si conoscono bene degli ex-stalinisti, degli ex-colonialisti, degli ex-sessantottini (tanti, dappertutto), tutta una ex-sinistra diventata nuova destra, una vecchia destra convertita al «neo liberalismo», una ex-democrazia cristiana suddivisa tra destra e sinistra, che ha talvolta impoverito il cristianesimo senza arricchire per contro la democrazia; una ex-socialdemocrazia imbastardita sulla quale si sono innestati alcuni ex-progressisti pentiti; un ex-socialismo occidentale che si è tagliato via dalle sue stesse radici, un ex-franchismo o un ex salazarismo diventati “europeisti”. Probabilmente, domani si parlerà di una ex Unione europea che avrebbe rinnegato un vecchio continente inerte ed indeciso, colpevole per molti motivi. C’è un odore di ancien régime attorno a noi, odore d’infezione o di avaria. La morale sembra si adatti alle mille e una maniera di voltare gabbana, pronta a considerare qualsiasi rigore come una sopravvivenza.

Siamo anche testimoni di tante cose inattese e sorprendenti: quasi nessuno pensava che il “capitalismo finanziario” potesse fare tanto male al capitalismo stesso, metterlo in questione in un modo simile. Si pensava – e si prevedeva una

volta – che la lotta delle classi facesse questo lavoro, radicalmente. Tanti di noi erano ingenui. La “crisi” che stiamo vivendo non permette più ipotesi scolastiche o riferimenti partitici. Dobbiamo viverla, non tutti nello stesso modo, ma coinvolti spesso malgrado noi stessi.

Dalla nostra esperienza precedente (penso a noi che abbiamo vissuto nell'ex Europa dell'Est), sappiamo che lo statuto di «ex» è più grave di quanto non sembri a tutta prima: quell'«ex» è visto e vissuto come un marchio, talvolta come delle stimate. E di volta in volta un legame, involontario, o una rottura, voluta. Può trattarsi di un rapporto ambiguo, quanto di una qualità ambivalente. Essere «ex» è, da una parte, avere uno statuto mal determinato e, dall'altra, provare un sentimento di disagio.

Tutto ciò concerne tanto gli individui che la collettività, tanto la loro identità quanto le modalità della loro esistenza: una specie di ex-istanza, ad un tempo retroattiva e attuale. Il fenomeno è nello stesso tempo politico (o geopolitico se si preferisce), sociale, spaziale, psicologico. Pone più di una questione morale e mette in causa una morale precedente.

Non si nasce «ex», lo si diventa. Tanti rinnegamenti, rimaneggiamenti del passato o del presente sono in atto, auto-justificazioni o aggiustamenti di percorso, fughe in avanti o all'indietro, modi di rifare o di disfare se non la propria vita almeno il nostro sguardo sulla vita.

Lo choc per quanto è accaduto e sta accadendo sembra tanto violento quanto imprevisto. Le transizioni, per quanto male assicurate all'Est, prevalgono ancora sulle trasformazioni. L'Occidente guarda innanzi tutto affari suoi. La democrazia proclamata in vari paesi del mondo appare più spesso con le caratteristiche di una democrazia (ho coniato questo termine all'inizio degli anni Novanta del secolo scorso per definire un ibrido tra democrazia e dittatura, non solo nei paesi detti dell'Est). Un populismo penoso è sempre stato pronto a sostenere quasi tutti i regimi dubbiosi. La laicità è stata poco popolare in gran parte dell'Est e dell'Occidente, senza parlare del cosiddetto “Terzo mondo”. Il «giocattolo nazionale» non ha mai perso la sua attrattiva. La cultura nazionale si converte facilmente in ideologia della nazione e sbocca spesso su progetti nazionalisti. L'idea di emancipazione scompare dall'orizzonte, “invecchiata” o “utopica”. I nostri discorsi sono quasi inevitabilmente sfasati, il loro centro di gravità sembra spostato.

Il mondo «ex» è pieno di eredi senza eredità, di svariate mitologie che si escludono reciprocamente: riedizioni del passato e del presente, immagini disperate e rimesse insieme alla leggera, schermi frapposti in fretta o griglie di lettura mal applicate, paradigmi messi in questione dalla loro stessa definizione. Le utopie e i messianesimi si vedono sistemati tra gli accessori di un passato irrecuperabile. Un aggiornamento della fede e della morale non sembra essere perseguito che in ambienti limitati ed occasionalmente. Fino a poco tempo fa un post-modernismo cercava, senza troppa fortuna, di imporsi sull'arte e sul pensiero per rimpiazzare ciò che nell'epoca precedente era stato acclamato come «moderno»: un ex-modernismo criticabile, certamente, ma non insignificante. Le avanguardie, che hanno proclamato e svolto i loro ruoli, sono ormai

«classificate». Le fonti della grande letteratura, generatrice di simboli, sembrano esaurite. Forme di decostruzione tendevano a sostituirsi a sintesi poco soddisfacenti. Una nuova storia rifiutava di sottoporre la lunga durata, come faceva la precedente, al vaglio degli avvenimenti. La vecchia università non è riuscita a riformarsi. L'invocazione dell'«immaginazione al potere» è già da tempo dimenticata. Tutta una ex-cultura non riusciva, se non con gravi difficoltà, ad impadronirsi in un modo giusto e utile di quelle innovazioni che erano offerte o richieste non solo dalla tecnologia.

Le alternative non sono state create né dalle destra né – ahimè! – dalla sinistra. Cerchiamo almeno di superare la paura. So che questo slogan sembra troppo modesto, ma non vedo un altro più affidabile.



# Le svolte del 1989: miti e realtà della storia

di Guido Franzinetti

## 1. Tocqueville e le rivoluzioni

In Italia (e forse anche in altri paesi della vecchia Europa) è oramai invalsa l'abitudine di definire le svolte del 1989 in base al "Crollo del Muro" (espressione dagli echi biblici, per non dire traumatici). Nella Germania riunificata si usa semmai l'espressione *die Wende*, e cioè "la svolta" (che è forse più sobria del "crollo").

Le narrazioni del 1989 est europeo sono oramai innumerevoli. Per quanto riguarda le spiegazioni, quella che si diffuse più rapidamente fu senza dubbio la frase di Tocqueville, secondo cui «il momento più pericoloso per un cattivo governo è di norma quello in cui comincia a riformarsi». <sup>1</sup> Questa comoda formulazione (congiunta alla illustre paternità storica) si affermò rapidamente non solo nella pubblicistica, ma anche nei più svariati commenti di politologi, sociologi e storici. <sup>2</sup>

Come sempre avviene in questi casi, la citazione è parziale e tronca. Come sempre, conviene tornare all'originale:

on dirait que les Français ont trouvé leur position d'autant plus insupportable qu'elle devenait meilleure.

Une telle vue étonne; l'histoire est toute remplie de pareils spectacles.

<sup>1</sup> A: de Tocqueville, *L'Ancien régime et la Révolution* (Œuvres complètes, II), Paris, Gallimard, 1952, p. 223. Il capitolo da cui è tratto (libro III, iv) si intitola, per l'appunto, *Que le règne de Louis XVI a été l'époque la plus prospère de l'ancienne monarchie, et comment cette prospérité même hâta la Révolution*.

<sup>2</sup> Un elenco preliminare di questi commentatori è disponibile in K. Kumar, *The Revolutions of 1989 in East-Central Europe and the Idea of Revolution*, R. Kilminster, I. Varcoe (eds.), *Culture, Modernity and Revolution. Essays in Honour of Zygmunt Bauman*, London, Routledge, 1996, pp. 127-53, esp. pp. 132-36. Kumar elenca, tra gli altri, B. Geremek, T. Garton Ash, L. Pye, T. Kuran). Per un aggiornamento sulla letteratura successiva, cfr. J. Goodwin, *No Other Way Out. States and Revolutionary Movements, 1945-1991*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, cap. viii, "*Refolution*" and *Rebellion in Eastern Europe, 1989* (che riprende il neologismo coniato da Garton Ash per descrivere una rivoluzione che presentava anche le caratteristiche di un processo riformatore, *refolution*).

Ce n'est pas toujours en allant de mal en pis que l'on tombe en révolution. Il arrive le plus souvent qu'un peuple qui avait supporté sans se plaindre, et comme s'il ne les sentait plus, les lois les plus accablantes, les rejette violemment dès que le poids s'en allège. Le régime qu'une révolution détruit vaut presque toujours mieux que celui qui l'avait immédiatement précédé, et l'expérience apprend que le moment le plus dangereux pour un mauvais gouvernement est d'ordinaire celui où il commence à se réformer. Il n'y a qu'un grand génie qui puisse sauver un prince qui entreprend de soulager ses sujets après une oppression longue... Le mal qu'on souffrait patiemment comme inévitable semble insupportable dès qu'on conçoit l'idée de s'y soustraire.<sup>3</sup>

I motivi per cui la frase di Tocqueville è stata ripresa nel 1989 – e continuerà ad esserlo, ogniqualvolta si presenteranno eventi «imprevedibili», cioè non previsti dai commentatori stessi – sono facilmente intuibili.<sup>4</sup> Dinanzi all'evento “imprevedibile”, il giro di frase di Tocqueville, soprattutto nella sua versione tronca, fornisce una rapida spiegazione dell'evento non previsto dai commentatori. Il “mauvais gouvernement” si è messo nei guai proprio perché stava cercando di cambiare, di migliorare. Questa interpretazione presenta inoltre il vantaggio di essere accettabile sia per coloro che auspicano il rovesciamento di un regime (i cambiamenti erano «troppo poco, troppo tardi»), sia i difensori del regime («proprio quando la situazione stava migliorando, sono intervenuti i rivoluzionari»). In questo modo, la spiegazione accontenta un poco tutti. Tornerà sempre utile nel mondo del commento improvvisato.

Come è stato già indicato in altra sede, gli eventi del 1989 furono previsti, a gradi diversi di accuratezza.<sup>5</sup> Non è però questo il punto di questa spiegazione pseudo-tocquevilliana. Sono due i nodi concettuali da tener presenti. In primo

<sup>3</sup> «Si direbbe che i francesi hanno trovato la loro posizione tanto più insopportabile quanto più essa migliorava. Un punto di vista come questo sorprende; la storia è tutta ripiena di simili spettacoli. Non è sempre nel passare dal male al peggio che si finisce nella rivoluzione. Capita assai spesso che un popolo che aveva sopportato senza lamentarsi, e come se non le sentisse più, le leggi più oppressive, le rifiuta allorché il peso si alleggerisse. Il regime che una rivoluzione distrugge vale quasi sempre di più di quello che lo aveva immediatamente preceduto, e l'esperienza insegna che il momento più pericoloso per un cattivo governo è di norma quello in cui cerca di riformarsi. Non c'è grande genio che possa salvare un principe che si appresta di alleviare i suoi sudditi dopo una lunga oppressione... Il male che si sopportava pazientemente come inevitabile sembra insopportabile non appena si concepisce l'idea di sottrarsi ad esso», Tocqueville, *Ancien Régime* cit., p. 223.

<sup>4</sup> A riprova di quanto detto, si vedano i commenti a caldo dopo l'inizio dei movimenti di massa in Tunisia e in Egitto iniziati nel gennaio-febbraio 2011.

<sup>5</sup> Cfr. G. Franzinetti, *Conto alla rovescia: la caduta dei regimi comunisti nell'Europa centro-orientale*, in «Comunità», n. 193-194, marzo 1992, pp. 68-85 (con riferimento a interventi anteriori al novembre 1989 di Z. Brzezinski, e J. Staniszkis). Cfr. inoltre G. Kolankiewicz, *Poland and the Politics of Permissible Pluralism*, in «East European Politics & Societies», II,

luogo, si tratta di una spiegazione che è sempre offerta ex post: prima si attende la caduta dell'Antico Regime, poi si offre la razionalizzazione successiva. I rischi di una previsione sono troppo elevati nel mondo della comunicazione continua.<sup>6</sup> La forza di una spiegazione va innanzi tutto misurata in tempo reale, e non con il senno del poi; altrimenti diventa una razionalizzazione ex post, una tautologia pura.<sup>7</sup>

Per fare un esempio concreto, prima della repressione militare delle manifestazioni di Piazza Tien An Men (4 giugno 1989) era perfettamente plausibile ipotizzare una liberalizzazione rapida della Repubblica Popolare Cinese; dopo molto meno. La scelta cinese dimostra che – volendo – quel che Tocqueville chiamava un “mauvais gouvernement” può sempre fare una marcia indietro (non totale, ma sufficiente a impedire un ribaltamento rivoluzionario). Considerazioni analoghe possono essere fatte per il caso della repressione iraniana del 2009.

In secondo luogo, l'aspetto cruciale della vera spiegazione toquevilliana non è quello della soglia oltre la quale il ribaltamento rivoluzionario diventerebbe irreversibile (crollo dell'Antico Regime, avvento della Rivoluzione). Il punto è piuttosto che la situazione prerivoluzionaria è spesso («d'ordinaire», scrive Tocqueville) migliore di quella precedente (durante la quale non ci fu nessun sommovimento prorivoluzionario). A scanso di equivoci, questa considerazione è oramai consolidata in gran parte della storiografia sulla Rivoluzione francese; quel che invece è venuta a mancare è l'applicazione di questa stessa avvertenza all'analisi delle cosiddette “rivoluzioni” del 1989.

Si noti che Tocqueville si limitò a dire che si tratta del momento «plus dangereux», ma non necessariamente quello fatale. Egli si guardò bene dal costruire un modello deterministico ex post. Si limitò a constatare un dato ricorrente. In realtà era interessato ad un altro problema, e cioè quello del rapporto tra l'antico regime e la rivoluzione. Questo avrebbe potuto essere un tema interessante per capire gli eventi del 1989: il rapporto tra gli eventi estereuropei e il passato comunista della regione (se non addirittura quello precomunista). Ma gli imperativi

December 1987, pp. 152-83

<sup>6</sup> Nel 1988 Garton Ash contestò la previsione che aveva appena avanzato Brzezinski di un sommovimento rivoluzionario in Europa orientale, ritenendo più probabile una ipotesi di “ottomanizzazione” della regione (cfr. Garton Ash, *The Empire in Decay*, in «New York Review of Books», 29 settembre 1988, p. 54, n. 8). Garton Ash preferì non includere questo saggio nelle sue due raccolte di saggi, *The Uses of Adversity*, Harmondsworth-Cambridge: Penguin-Granta, 1990, e *We the People*, Harmondsworth-Cambridge, Penguin-Granta 1991. In realtà l'ipotesi dell'ottomanizzazione coglieva un aspetto reale delle trasformazioni estereuropee, ma l'autore non seppe farne uso.

<sup>7</sup> Per due esempi di lucida previsione della svolta del 1989 in Europa orientale, cfr. gli interventi di L. Kołakowski, *A Pleading for Revolution: a Rejoinder to Z. Bauman*, in «Archives Européennes de sociologie», XII, 1971, pp. 52-60; e di E. A. Gellner, *From Revolution to Liberalisation*, in «Government and Opposition», XI, 1976, n. 1, pp. 58-65. Cfr. Franzinetti, *Conto alla rovescia* cit., pp. 69-70.

della comunicazione di massa, delle scadenze televisive, della composizione degli articoli, della necessità di fare la “storia del presente” prevalsero su ogni riflessione sobria.<sup>8</sup> Una riflessione sui mutamenti in corso, già pronta nel febbraio 1989, ultimata nel maggio 1989 (quindi prima delle elezioni polacche, del massacro di Piazza Tien An Men a Pechino, per non parlare dei successivi sviluppi in Ungheria, in Germania Est, in Cecoslovacchia e in Bulgaria) fu banalizzata dai giornalisti con i titoli su “la fine della storia”.<sup>9</sup>

Questo intervento si propone non di ricostruire le diverse svolte (o “rivoluzioni”, a seconda delle preferenze) del 1989 in Europa orientale, ma di analizzare e di spiegare alcuni aspetti.

## 2. La prima abdicazione: la Polonia 1988-89

Con il senno del poi, l'esperienza di Solidarność del 1980-81 è stata spesso vista come l'anteprema della grande svolta del 1989.<sup>10</sup> All'epoca gli eventi non furono visti in questa luce. Furono visti invece come l'ennesimo caso dell'irragionevolezza dei polacchi. In Europa occidentale la proclamazione dello stato di emergenza del 13 dicembre 1981 fu vista da molti (anche se non da tutti) come il “male minore” (rispetto ad un intervento sovietico che sarebbe stato altrimenti inevitabile). Peraltro, questa lettura dei fatti non risultò confermata dagli archivi sovietici nella stagione della loro apertura.<sup>11</sup> Dopo la svolta segnata dal rapimento di Popiełuszko (autunno 1984), il governo polacco prese gradualmente atto della inaccettabilità del sistema politico comunista per la società polacca, e avviò

<sup>8</sup> La possibilità di fare “la storia del presente” è stata sostenuta nella prefazione del libro di T. Garton Ash, *History of the Present. Essays, Sketches and Despatches from Europe In the 1990s*, London, Allen Lane, 1999. Per una discussione della validità di questa categoria, cfr. C. Castellano e G. Franzinetti, *Premessa alla raccolta di saggi su Memorie, fonti, giustizia: dopo la Guerra Fredda*, in «Quaderni storici», XLIII, 2008, fasc. ii, p. 332, n. 1.

<sup>9</sup> In realtà l'autore si stava riferendo ad una nota riflessione filosofica, avviata da Hegel, ripresa da Marx, e riesumata da Kojève. Non poteva riferirsi alla “Caduta del Muro di Berlino”, per il semplice motivo che dovevano ancora passare più di sei mesi prima di giungere alla sera del 9 novembre 1989. Cfr. F. Fukuyama, *The End of History*, in «The National Interest», Summer 1989, pp. 3-18. Per una discussione sobria ed esaustiva, cfr. P. Anderson, *The Ends of History*, in Id., *A Zone of Engagement*, London, Verso, 1992, e Fukuyama, *Reflections on the End of History, Five Years Later*, in «History and Theory», Vol. 34, No. 2, May 1995, pp. 27-43. L'articolo originario di Fukuyama cominciò ad essere diffuso tra un pubblico più ampio poco prima del 9 novembre 1989, quando fu ripreso e discusso in J. Atlas, *What is Fukuyama Saying?*, in «New York Times Magazine», 22 ottobre 1989, pp. 38-42.

<sup>10</sup> Le informazioni su cui si basa la seguente ricostruzione sommaria erano già tutte disponibili all'epoca, pubblicamente e informalmente (salvo indicazione contraria). Per questo si rinvia di norma a pubblicazioni dell'epoca, e non a ricostruzioni successive.

<sup>11</sup> Cfr. G. Franzinetti, *La crisi del 1980-'81, col senno di prima*, in *Solidarność 20 anni dopo. Analisi, testimonianze e eredità*, a cura di E. Jogała e G. Meardi, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2002, pp. 37-44. Sulla questione della documentazione sovietica sul 13 dicembre 1981, cfr. V. Mastny, *The Soviet Non-Invasion of Poland in 1980-81 and the End of the Cold War*, in «Europe-Asia Studies», LI (1999), n. 2, pp. 189-211.

gradualmente un dialogo con forze dell'opposizione. Un elemento decisivo nel determinare questo mutato orientamento della classe dirigente fu il costante monitoraggio dell'opinione pubblica da parte dei militari, tramite il CBOS (il centro per i sondaggi creato da Jaruzelski nel 1982, e diretto dal colonnello Stefan Kwiatkowski).<sup>12</sup> Un atteggiamento del genere sarebbe stato inconcepibile negli altri stati del blocco sovietico. Discussioni sofisticate dei sondaggi che trascurano questo aspetto ignorano l'essenziale.<sup>13</sup>

Nel 1988, dopo la ripresa di scioperi spontanei (non controllati da Solidarność) i tempi del dialogo furono accelerati, e nel gennaio del 1989 fu annunciato l'avvio dei negoziati con le forze dell'opposizione alla Tavola Rotonda. Nell'aprile 1989 fu annunciata la rilegalizzazione di Solidarność e furono predisposte elezioni semilibere per il giugno 1989.<sup>14</sup>

L'unico punto che poteva rimanere oscuro all'epoca era seguente: sino a che punto i militari e i comunisti polacchi si rendevano conto del rischio che correvano di essere sconfitti elettoralmente, e sino a che punto avevano previsto l'entità della sconfitta? Per quanto riguarda il primo aspetto, al di là dei calcoli iniziali, è documentato il fatto che il governo polacco disponeva di informazioni che indicavano la seria possibilità di una sconfitta elettorale.<sup>15</sup> Per quanto riguarda invece il margine di sconfitta elettorale, devono essere rilevati due aspetti. In primo luogo, l'errore di previsione (ammesso che ci sia stato) rientrava nell'ambito dei margini di errori di qualsiasi sistema di sondaggio. In secondo luogo, la

<sup>12</sup> Sull'importanza dei sondaggi d'opinione nella svolta polacca, cfr. ad esempio le ricerche contemporanee di J. P. McGregor, *Economic Reform and Polish Public Opinion*, in «Soviet Studies», Vol. 41, No. 2, April, 1989, pp. 215-227; e le ricerche retrospettive di P. Kwiatkowski, *Opinion Research And The Fall of Communism: Poland 1981-1990*, «International Journal of Public Opinion Research», vol. 4, n. 4, pp. 358-74. È bene tenere presente che dal 1980 in poi la stampa ufficiale, la ricerca accademica e la le pubblicazioni clandestine non cessarono di far circolare informazioni relative ai sondaggi di opinione in Polonia. Sul ruolo del colonnello Stefan Kwiatkowski, cfr. l'intervista pubblicata all'inizio della svolta polacca in A. Kępiński et al., *Inaczej Kto Jest Kim*, Gdańsk, wyd. "Czas", 1989, pp. 135-52, e G. Mink, *La force ou la raison. Histoire sociale et politique de la Pologne (1980-1989)*, Paris, La Découverte, 1989, pp. 132-35.

<sup>13</sup> Cfr. a titolo esemplificativo M. Henn, *Opinion Polling in Central and Eastern Europe under Communism*, in «Journal of Contemporary History», XXXIII, 1998, n. 2, pp. 229-40.

<sup>14</sup> Per ulteriori informazioni sulle elezioni polacche del 1989, cfr. G. Franzinetti, *Il compromesso polacco. Significati e dilemmi di una svolta*, in «Linea d'ombra», n. 43, novembre 1989, pp. 8-12.

<sup>15</sup> Su questo aspetto specifico, cfr. il bollettino dell'Instytut Studiów Politycznych della PAN (Warszawa), 1991. Cfr. inoltre M. David-Blais, *Les communistes polonais et l'élection de juin 1989. Analyse d'une prise de décision*, in «Revue des études comparatives est-ouest», XXI, 1990, n. 4, pp. 55-74. Sulle elezioni, oltre alla bibliografia citata in Franzinetti, *Il compromesso polacco* cit., cfr. A. Małkiewicz, *Wybory czerwcowe 1989*, Warszawa, ISP PAN, 1994. Per un panorama complessivo e aggiornamento sugli studi elettorali in Polonia, cfr. ora A. Frydrych, P. Rażny, *Polska Bibliografia Wyborcza (1989 - 2010)*, Toruń, Centrum Studiów Wyborczych UMK w Toruniu, 2010.

sconfitta catastrofica attribuita ai comunisti polacchi non ci fu. Lo schieramento comunista polacco poteva legittimamente sostenere di avere ottenuto non meno del 25% dei suffragi (nel voto libero per la camera alta). Il 25% dei voti per un partito comunista in un paese come la Polonia, dopo 40 anni di un regime legato al nemico storico (la Russia/Unione sovietica) non era affatto un risultato disprezzabile. I comunisti non avevano mai conseguito prima una percentuale di voti così elevata in elezioni libere in Polonia.

I comunisti furono penalizzati dal sistema elettorale che essi stessi avevano proposto. Ad esempio, è stato poi calcolato che se avessero adottato un sistema di voto singolo trasferibile avrebbero conseguito un risultato molto più favorevole.<sup>16</sup> Gli ulteriori passi nell'ascesa di Solidarność al potere furono l'elezione di Jaruzelski presidente solo in virtù dell'astensione di alcuni deputati legati alla Chiesa cattolica (luglio 1989), e poco dopo la nomina del primo Presidente del Consiglio non-comunista, Tadeusz Mazowiecki (agosto-settembre 1989). Entrambi questi passi derivarono in sostanza dal riposizionamento dei partiti satelliti del partito comunista, e cioè il partito contadino e il partito democratico. Fu questo spostamento (un atto di trasformismo politico) a rendere necessari i voti aggiuntivi per l'elezione di Jaruzelski a presidente (voti di cui non avrebbe dovuto aver bisogno). Analogamente, fu sempre questo spostamento dell'asse politico a rendere concepibile e poi possibile la nomina di Mazowiecki (previo nulla osta di Mosca).

### 3. La seconda abdicazione: l'Ungheria 1988-89

La svolta ungherese fu radicalmente diversa da quella polacca. All'inizio degli anni '80 l'opposizione rimaneva estremamente debole (200 individui al massimo, a confronto con le migliaia di cui poteva disporre quella polacca). Sotto questo profilo, la situazione ungherese non cambiò significativamente nel corso del decennio. Cambiò invece la posizione del partito comunista e quindi del governo, che culminò nella defenestrazione del capo storico del partito János Kádár nel 1988,<sup>17</sup> e infine con l'avvio di un processo di apertura alle forze di opposizione, e anzi di incoraggiamento governativo a creare nuove forze di opposizione, più rappresentative delle élites intellettuali di un orientamento che avrebbe potuto essere definito genericamente liberalsocialista. Seguirono la riabilitazione della rivoluzione ungherese del 1956 (sino ad allora etichettata come "controrivoluzione") (gennaio 1989), la risepoltura della salma di Imre Nagy, il primo ministro della rivolta del 1956 (16 giugno), cui fece seguito la morte di Kádár (6 luglio).

<sup>16</sup> M. M. Kamiński, *How Communism Could Have Been Saved: Formal Analysis of Electoral Bargaining In Poland In 1989*, in «Public Choice», Volume 98, 1999, n. 1-2, pp. 83-109.

<sup>17</sup> Per una ricostruzione contemporanea di questi processi, cfr. G. Schöpflin, R. Tókes, I. Völgyes, *Leadership Change and Crisis in Hungary*, in «Problems of Communism», XXXVII, 1988, n. 5, pp. 23-46.

L'iniziativa politica rimase sempre in mano al governo, sino ad almeno l'autunno del 1989. Questo valeva ovviamente per tutto il processo di graduale smantellamento della frontiera con l'Austria, sino alla concessione del permesso di espatrio (illegale) in occidente a centinaia e migliaia di cittadini della Germania orientale. A metà settembre giunsero a conclusione i negoziati della Tavola Rotonda tra governo e opposizioni per la creazione di un sistema pluripartitico nel 1990. Solo dopo questo accordo le opposizioni cominciarono ad incidere realmente sul quadro politico.

#### 4. La svolta tedesco-orientale: una rivoluzione?

Il caso della Repubblica Democratica Tedesca (DDR) è quello in cui il paradigma classico della rivoluzione sembrò dispiegarsi pienamente. Prima cominciarono a manifestarsi malcontenti marginali, poi ebbero inizio le fughe, le prime manifestazioni di piazza, e infine la faticosa sera in cui si verificò il mitico "crollo del Muro".

Di per sé, l'interazione di fattori interni (lo scontento, la crisi economica sino ad allora nascosta) e di fattori esterni (la svolta a Mosca dopo l'elezione di Michail Gorbačëv, le rapide trasformazioni in Polonia e in Ungheria, la fuga dei cittadini tedesco-orientali attraverso l'Ungheria e la Cecoslovacchia) è una caratteristica comune delle crisi rivoluzionarie. Fu certamente cruciale la vicenda di Lipsia, il 6 ottobre, quando la polizia – dietro alla quale era stato predisposto un vasto apparato per una repressione decisa e all'occorrenza violenta – si fermò dinanzi ai dimostranti. Dopo quella serata, la crescita delle manifestazioni si fece impetuosa.<sup>18</sup>

L'elemento decisivo fu però costituito dal crollo della catena comando nella faticosa sera della conferenza stampa di Günther Schabowski il 9 novembre 1989. Il portavoce dell'Ufficio Politico del partito comunista (la SED, il Partito socialista unificato di Germania) annunciò svogliatamente che i cittadini tedesco-orientali avrebbero avuto il permesso di andare all'estero. In risposta alla domanda sull'entrata in vigore del provvedimento, rispose che per quanto lo riguardava entrava in vigore immediatamente. Poco importa se la risposta fu il frutto di sciatteria o intenzionale. Nel giro di poche ore i cittadini si riversarono ai posti di frontiera di Berlino Est. Le guardie di frontiera esitavano nel reagire. La notizia era entrata rapidamente in circolazione sulle televisioni. Erano ormai passate le 22, e si diceva che la classe dirigente tedesco-orientale era andata a dormire, oramai irreperibile.

In breve, si verificò una rottura della catena di comando, e le guardie di frontiera furono abbandonate a se stesse. Avrebbero potuto ricorrere alla forza, o lasciare aperti i varchi. Scelsero la seconda opzione. Il resto fa parte della storia,

<sup>18</sup> Esistono innumerevoli spiegazioni del comportamento della polizia a Lipsia il 6 ottobre. A quanto pare le autorità sovietiche (espressione della potenza occupante della DDR) avrebbero specificamente proibito il ricorso alla repressione violenta. Cfr. Castellano-Franzineti, *Premessa* cit., pp. 328 e 334, nn. 21-23.

o forse già del mito. Le rivoluzioni sono fatte di questi momenti di rottura, per definizione accidentali (perché se fossero programmati sarebbero un altro tipo di processo). Quella tedesco-orientale può essere quindi considerata una rivoluzione vera e propria, purché si tenga conto che senza la serata di Lipsia del 6 ottobre non sarebbe andata così, e se Schabowski avesse svolto correttamente il suo compito la serata del 9 novembre sarebbe andata diversamente. Un tedesco può anche commettere un errore.

### 5. Sofia e Praga: effetto domino o dinamiche interne?

Il caso volle che, contemporaneamente agli eventi di Berlino Est, alcuni membri del gruppo dirigente bulgaro, rientrando da Pechino, si fermassero a Mosca. Chiesero ed ottennero il consenso per una operazione che era in preparazione da tempo: il defenestramento del vecchio capo comunista Teodor Živkov. Per certi versi rappresentava la realizzazione dei veri intenti dell'azione di Gorbacëv, mettere alla guida dei diversi stati del blocco sovietico nuovi dirigenti, di orientamento affine al suo. La serata del 9 novembre a Berlino Est fece sì che invece l'operazione a Sofia risultasse frutto di un "effetto domino".

La situazione a Praga era ancora più complicata. L'opposizione cecoslovacca era debolissima (60 individui al massimo). Il malcontento esistente si era espresso sino ad allora in tenui manifestazioni di piazza. Ma qualcosa aveva cominciato a muoversi. Nel luglio 1989 era giunto in visita a Mosca un esponente del dissenso cecoslovacco, esule a Vienna da decenni. Si chiamava Zdeněk Mlýna. Era stato membro dell'Ufficio Politico del Partito comunista cecoslovacco nel 1968, durante la Primavera di Praga. Da giovane aveva studiato a Mosca. Il suo compagno di stanza era un giovane studente russo: Michail Gorbacëv. Erano sempre rimasti in contatto. È difficile pensare che questo fatto non abbia influito sul comportamento del gruppo dirigente comunista a Praga.<sup>19</sup>

Comunque sia, dopo il 9 novembre, quando i dirigenti del partito chiesero all'esercito di intervenire con forza contro i manifestanti (che si facevano sempre più numerosi e sempre meno intimoriti), le forze armate declinarono l'invito. Sarà stato un "effetto domino", ma il pezzo di domino veniva da Mosca.<sup>20</sup> Nel giro di pochi giorni ebbe luogo quella che fu rapidamente etichettata come "rivoluzione di velluto", con l'avvento di un governo di transizione a Praga.

### 6. Malta e l'ambigua rivolta romena

A quel punto, il rivolgimento del quadro politico del blocco sovietico propriamente detto era completo. Gli unici esclusi da quel che si delineava già come dissoluzione dei sistemi comunisti erano due stati che si erano posti (a gradi

<sup>19</sup> Su Mlýna e Gorbacëv, cfr. la letteratura indicata in G. Franzinetti, *Venti anni dopo: fu vera gloria?*, in *Venti anni dopo (1989-2009)*, a cura di A. Panaccione, Milano, Unicopli, 2010, p. 82, n. 8.

<sup>20</sup> Secondo la stampa internazionale dell'epoca (a cominciare da "Le Monde") ci fu un tentativo di creare un governo presieduto da Mlýna a Praga. A quanto pare fu lo stesso Mlýna a scartare questa possibilità.

diversi), fuori dal blocco: la Romania e l'Albania. Il 23 dicembre ebbe luogo il primo vertice tra sovietici e americani dopo il "crollo del Muro". Come ha ben spiegato Andrej Gračëv, il vertice fu importante per quel che non fu detto. Gli eventi di Berlino non furono discussi (si parlò, invece, di America centrale, più vicina alle preoccupazioni statunitensi). I protagonisti non ragionavano col senno del poi. In particolare, gli americani non avevano alcun modo di sapere che all'indomani non ci sarebbe stato un colpo di stato contro Gorbačëv (come difatti avvenne nell'agosto 1991).<sup>21</sup> I sovietici rimanevano la potenza occupante della DDR (e lo rimasero per altri cinque anni). La storia non si fa con i "se", ma non si fa neppure col senno del poi.

Nell'Europa sud-orientale si diffuse rapidamente l'idea che a Malta fosse raggiunta una qualche intesa segreta sulla nuova spartizione dell'Europa orientale: Polonia, Cecoslovacchia e Ungheria agli occidentali, Bulgaria e Romania ai sovietici: "Malta=Jalta". In realtà, anche in Romania si preparava un rivolgimento politico, questa volta drammatico e cruento. A distanza di due decenni, molti cittadini romeni si rifiutano di credere alle versioni ufficiali della catena di eventi iniziata a Timi oara e conclusasi con la fucilazione dei coniugi Ceaușescu nel dicembre 1989.<sup>22</sup> Non è necessario entrare nel merito del dibattito romeno. È sufficiente constatare che quel che avvenne in Romania nel dicembre 1989 costituì un processo radicalmente diverso da quello avvenuto nel caso degli altri paesi estereuropei. Fu certamente una "rivoluzione" nell'accezione di una rottura della catena di comando, ma quale sia stata la natura effettiva di questa "rivoluzione" rimane e rimarrà oggetto di controversia politica e storiografica per il futuro prevedibile.

## 7. L'eccezione albanese

Non ci fu rivolgimento politico nella Repubblica Federativa Socialista di Jugoslavia. Ci furono invece una serie di rivolgimenti nelle singole repubbliche, riflettendo in ciò quel processo di "repubblicanizzazione" dei gruppi dirigenti jugoslavi che si verificò a partire dall'introduzione della costituzione del 1974.<sup>23</sup> Non ci fu nessuna rivoluzione "jugoslava", né tantomeno ci furono elezioni libere a livello federale.

Ci fu invece un rivolgimento politico in Albania, a partire dal 1991. Innanzi tutto, bisogna tener presente che il sistema albanese si era staccato prima dal blocco sovietico (nel 1961) e poi (a partire dal 1976) anche dall'alleanza con la

<sup>21</sup> Ringrazio Andrej Gračëv per i chiarimenti forniti in occasione dell'incontro del World Political Forum a Bosco Marengo (9-10 ottobre 2009). Il verbale dell'incontro di Malta è adesso disponibile sul sito del Woodrow Wilson International History Project, all'interno di M. Munteanu (ed.) *The End of the Cold War A CWIHP Document Reader compiled for the International Conference "The End of the Cold War," Paris, 15-17 June 2006.*

<sup>22</sup> Per una discussione esaustiva delle interpretazioni degli eventi romeni, cfr. P. Siani-Davies, *The Romanian Revolution of December 1989*, Ithaca, Cornell University Press, 2005.

<sup>23</sup> *Questioni balcaniche e questione serba: domande a Marco Dogo*, a cura di G. Franzinetti, in «Viaggi di Erodoto», n.s. XIII, n. 38/39, giugno-dicembre 1989, p. 37.

Repubblica Popolare Cinese. Alla fine degli anni Settanta l'Albania di Enver Hoxha si avviò verso una radicalizzazione senza precedenti, verso una autarchia in parte voluta, per giunta in quel che era lo stato più povero del continente europeo. Proprio nel momento in cui la maggior parte degli stati del blocco sovietico (se si esclude la Romania) conoscevano un qualche miglioramento nelle condizioni di vita gli albanesi si trovarono a sperimentare un drastico peggioramento delle loro. Ramiz Alia, succeduto a Hoxha nel 1985, non aveva alcuna possibilità di diventare un *Gorbaciov* un traghettatore ad un qualche nuovo regime.

Il risultato di questa impasse fu un evento che non si verificò in alcuno degli stati estereuropei: il puro e semplice crollo dello Stato, nel corso del 1991-92. Non fu semplicemente una Wende, una svolta. Fu una trasformazione cruenta, traumatica, prolungata. L'eredità di questo traumatico passaggio non finì con il 1992, con la vittoria elettorale del Partito Democratico di Sali Berisha. Comparve puntualmente nella guerra civile del 1997 (con un nuovo crollo dello Stato, seguito alla crisi delle piramidi finanziarie), riemerse nella crisi dell'autunno del 1998, e continua a riemergere periodicamente nella cultura politica albanese. La violenza verbale e materiale di questa "cultura del conflitto" richiederà ancora decenni per essere superata.

Non è necessario ricorrere a mitologie balcaniche per spiegare la peculiarità del rivolgimento politico albanese. Molto semplicemente, l'Albania ha conosciuto una rivoluzione, la rivoluzione come avviene nella storia vera. Non è la rivoluzione del quadro di Delacroix, *La Liberté guidant le peuple* (1831). È la rivoluzione che porta speranze e gioie, ma anche violenze e paura, incertezza e panico. Forse qualche scrittore spensierato, nel corso dell'autunno del 1989, se ne era dimenticato.

Alla fine del 1989, nel palazzo delle Nazioni Unite a Ginevra, giunse la notizia della caduta del regime di Ceaușescu in Romania. Eccezionalmente, un diplomatico interruppe una sessione per comunicare la notizia. Ancor più eccezionalmente, la sala esplose in un applauso scrosciante, quasi unanime. Rimasero silenziosi, e gelidi, i diplomatici di quasi tutti i paesi arabi.<sup>24</sup> Nel 2009, riferendo a un pubblico torinese questo episodio, non tutti ne capirono il senso. Nel 2011 dovrebbe essere più facile capire il silenzio dei diplomatici dei paesi arabi.

## 8. Fu davvero una rivoluzione?

La svolta del 1989 estereuropea merita quindi l'appellativo collettivo di "rivoluzione"? Come sempre, dipende cosa si intende con questa espressione. Come si è detto, nello specifico caso della DDR ci fu un processo che presentava molti aspetti di trasformazione rivoluzionaria. Ma nel complesso si trattò di una "abdicazione controllata".

Insistere sull'etichetta di "rivoluzione" significa spesso, per gli abitanti dei paesi che hanno vissuto davvero quella trasformazione, aggiungere l'etichetta "tradita". Se ci fu vera rivoluzione – dicono molti estereuropei – come mai coman-

<sup>24</sup> L'episodio fu riferito qualche anno dopo in un articolo apparso sul "Financial Times".

dano ancora “quelli di prima”? Come mai sono loro (oni, come diceva il poeta polacco)<sup>25</sup> ad aver beneficiato maggiormente delle trasformazioni, delle privatizzazioni che a molti sembrarono “selvagge”? Saranno anche esagerazioni, ma questo è quel che molti, troppi esteuropei, hanno pensato e pensano ancora. Forse sarebbe meglio, una volta per tutte, abbandonare alle ortiche della storia un concetto oramai desueto, quello di Rivoluzione con la maiuscola. Forse è meglio accontentarsi di una liberalizzazione fedele, e dimenticare la rivoluzione che sarà tradita.

<sup>25</sup> Cfr. Z. Herbert, *Ze szczytu schodów* (1957, 1983).



# Fall of the Wall: Symbol of the Successful Struggle against Communist Regimes

di Zhelyu Zhelev

In 2009 the world officially celebrated the 20<sup>th</sup> anniversary of the fall of the Berlin Wall. Former communist states belonging to the Soviet block that bid farewell almost simultaneously to communism were not the only ones to celebrate. The democratic countries in Europe and all over the world also celebrated the event. This is not by accident! The significance of the fall of the Berlin Wall extends much beyond its symbolism as the end of communist era in Europe.

The simultaneous collapse of communism in different parts of Europe entailed a variety of important consequences. European division and ideological confrontation turned out to be irrelevant; Cold War came to an end; the way was paved for free movement of people, goods, capitals and spiritual values; the road was open for voluntary integration of countries into international structures such as the Council of Europe, NATO, the European Union and many others. Thus, the fall of the Berlin Wall transformed itself into a symbol that marked the end of the terrible heritage left by the “Big Trinity” – Churchill, Roosevelt and Stalin, who, at the Yalta Conference in 1945, had contracted the division of the world.

The demolition of the Berlin wall became a symbol of the decline of an entire historical epoch and the beginning of a new age, born together with the pursuit for a more democratic and fair world.

Too often, when discussing Berlin wall destruction as a symbol of the struggle against communism, some people misinterpret the nature of this event. Cause and effect are mixed up or replaced. They assume the wall's demolition as the beginning and ~~respectively, as~~ the cause for the struggle against communism in Europe. The appearance of a symbol naturally marks the culmination of a process whose essence is the defense of principles deemed to be fundamental for human beliefs. Therefore, the symbol itself cannot be the reason; rather, it is an effect, a consequence of something else. In our case, it results from the struggle against communism in Europe, which has always been under way, in one form or another. Some of its striking manifestations were the uprising of the German

workers in June 1953, the national revolution in Hungary in October 1956, “the Prague Spring” in Czechoslovakia in 1968, the creation of the “Solidarity” Trade Union in Poland in 1980, etc.

It is commonly thought that in Bulgaria, differently from other Central European states from the Soviet Bloc (i.e., Poland, Czechoslovakia, German Democratic Republic and Hungary), an opposition movement ~~has been~~ missing, and moreover, that such an opposition emerged only after the Todor Zhivkov ~~has been~~ overthrown from power, on November 10th, 1989.

I would agree that after the Second World War in Bulgaria there were no anti-communist revolts and uprisings on the model of those in GDR, Hungary, Czechoslovakia and Poland where several attempts to topple down pro-Soviet communist regimes were made. What I have in mind is the workers’ uprising that broke out in number of towns in GDR, in June 1953. It was spontaneous and for this reason soon suppressed; the people’s revolution in Hungary in October 1956 managed to overthrow Rakoshi’s regime, although for a ~~while~~ before it was suppressed by Soviet tanks. The Prague Spring in Czechoslovakia was “suffocated” in August of the same year by the ‘fraternal assistance’ of Warsaw Treaty troops. There was unrest also in Poland. One of its manifestations was after Stalin’s death, which was announced on 5 March 1953. Then the entire Warsaw population went out in the streets, people were embracing each other, crying out of joy. Another example was the workers’ strikes that led to Gomulka’s resignation in 1970, etc. However, the most important moment in the history of opposition was the foundation of “Solidarity”.

*Nothing like this happened in Bulgaria*, apart from individual protests and criticism against one or another political decision of the regime. Broad national movements with organized activities aiming at overthrowing the communist regime in the country did not exist *until mid 1988 – 1989*.

Several were the reasons for this situation. First, the very moment the Red Army disembarked on Bulgarian territory (in September 1944) or just several days and weeks after, about 20.000 people were massacred by the newly created communist regime. These were mainly intellectuals: teachers, priests, functionaries, mayors and army officers or people who could have formed or influenced the local public opinion. In 1947, Nikola Petkov, leader of the Bulgarian Agrarian National Union and Member of Parliament in the 6<sup>th</sup> Great National Assembly, was sentenced to death and hanged. Opposition MPs, mainly agrarians and Social democrats, more than 100 persons were arrested in Parliament and jailed in prisons or concentration camps.

Nevertheless, when in the late 40s of the past century, as a reaction to forced collectivization in agriculture a large-scale resistance movement rose against the communist regime in Bulgaria. The peasants created guerrilla groups, armed with weapons which had been left over from the Balkan wars and the recently ended World War II. We call these partisans “Goriani”. Etymologically, this word relates to ~~gora~~, which means ‘forest’ in Bulgarian and the name derives from the fact that ~~tactically they used~~ to hide in the mountains. The number of Goriani was quite high; they eventually managed to take control over whole

regions of Bulgaria where official authorities dared not enter. The communist party was forced to create its own praetorian army mainly formed by forces who were deeply faithful to the regime and ready to engage in a fierce struggle against this armed popular opposition. These were the so-called internal forces.

Even though it was a large-scale movement, the resistance was not effective enough to threaten the communist regime. First, it lacked centralized control. Second, neither the aim at overthrowing the communist regime was clear nor was there any coordination between the operations of the different groups in pursuit of a common goal... For this reason after all, the Goriani movement was suppressed by the regime and albeit armed it remained just a kind of protest.

On the other hand, and against the background of everything said so far, there is nothing paradoxical in the fact that the two Soviet-Bloc countries, which had developed an organized opposition in the eve of the Great Change (end of 1989) were Poland and Bulgaria. In Poland this process was taking place after 1980 when “Solidarity” Trade Union was formed, and in Bulgaria after 1988 when the Independent Society for Defense of Human Rights was founded in the town of Septemvri.

The remaining civic organizations and political parties, which would later form the basis of the newly formed anti-communist democratic opposition, were founded chronologically as follows:

8 March 1988: The Civic committee for ecological defense of the city of Rousse<sup>1</sup> was founded in Sofia, at the Cinema House; at its Constituent Meeting, 395 people became members.

3 November 1988: The Club in Support of “glasnost” and “perestrojka”<sup>2</sup> in Bulgaria was established at a meeting in auditorium N 65 at Sofia University. 120 members joined the Club, mainly academics, cultural activists and other intelligentsia representatives;

8 February 1989: The Trade Union “Podkrepa” was established. It had at first relatively few members but soon afterwards its supporters numbered tens of thousands of people;

19 March 1989: the Committee for Protection of Religious Rights, Freedom of Conscience and Spiritual Values was founded;

11 April 1989: Ecoglasnost was created as an ecology movement;

15 August 1989: The Union of the Repressed after 1945 came into being;

14 November 1989: the Federation of Independent Student Societies was founded;

25 November 1989: the Citizen Initiative Movement was created, whose membership soon grew in numbers;

<sup>1</sup> Town in North Bulgaria, on the riverside of Danube.

<sup>2</sup> Named after Gorbachev’s term perestrojka, literally “reconstruction”. Sometimes the name of the club is translated as Club in Support of Openness and Reforms.

26 November 1989: the Bulgarian Social Democratic Party, having been banned by the communist regime in 1947, was re-established;

9 December 1989: the Bulgarian Agrarian People's Union 'Nikola Petkov', having been banned by the communist regime in 1947, was restored;

4 December 1989: the Radical Democratic Party, having been banned by the communist regime, was re-established with the statute of a co-founder of the Union of Democratic Forces (UDF) since as early as the end of 1988, part of its members were also members of the Club for support of "glasnost" and "perestroika" in Bulgaria;

19 December 1989: the Democratic Party, having been banned by the communists in 1947, was re-established;

A little later, two new parties were formed – the Green Party and the United Democratic Centre.

The existence of these civil organizations and political parties was not formal or bureaucratic at all. Even before the fall of Todor Zhivkov's regime and before the official establishment of the Union of Democratic Forces on December 7, 1989, they had declared publicly their opposition views, and supported their declarations with concrete acts.

Despite arrests and persecution, the Independent Society for Defence of Human Rights managed to establish contacts with some of the Western embassies in Sofia, as well as with some Pen clubs in the West, so that information about what was going on in Sofia could now be made public and could be published.

Members of the Club for support of "glasnost" and "perestroika" were arrested twice because of their public statements against the official authorities' policy – once in December 1988 and a second time in the beginning of May 1989 because of a declaration that had been broadcasted by western radio stations such as Radio Free Europe, BBC, Deutsche Welle and the Voice of America. Because of another declaration publicly pronounced at the end of May, which categorically denounced the policy of the Bulgarian Communist Party (BCP) regarding the so-called "national question" and especially the so-called 'Revival Process' (ethnic persecution of the Bulgarian Turks who would refuse to adopt Bulgarian names in place of their Turkish ones), Zhivkov's regime organized a series of rallies and meetings in the big cities where the Club's members were declared national traitors in need of prosecution...

After the unification of all opposition parties and movements achieved formally on December 7, 1989, i.e. the day of the official foundation of the Union of Democratic Forces, the opposition organized its first big rallies which succeeded in forcing communist authorities to sit at the Round table and discuss with the opposition the details of the 'dismantling' of the totalitarian political system in the country.

In view of all of these developments, the statement that there had been no opposition in the country before Todor Zhivkov's regime was overthrown is to be considered false. Equally untrue is the assertion that the opposition emerged just after he fell from power; I can only qualify such statements as being a product of ignorance or political interests.

It is beyond doubt that such political interests did indeed exist, and they are still alive in some circles such as the ex-State Security Agency, which wants to present itself as being so powerful and far-sighted in the past as to create and foster its own opposition. Of course, this is a ridiculous statement because the opposition, with its acts, demonstrated right from the start its democratic and anti-communist orientation. Even as early as the Round Table discussion period (January – 15 May 1990) the opposition managed to impose its own programme for dismantling of the totalitarian system and achieved the important result to depoliticize the army, the Militia<sup>1</sup>, the Court, the Prosecutor's office and the Diplomatic corps. It also succeeded in imposing its decision to dissolve the units of BCP in factories, plants, institutions of higher education, agricultural farms and elsewhere. And even though the opposition lost the elections for the Grand National Assembly, it was able to remove from power the BCP-based Chairman and President of the country elected by the 35<sup>th</sup> ordinary National Assembly and to replace him with a President from the democratic opposition; it succeeded in overthrowing three governments of the Bulgarian Communist Party/Bulgarian Socialist Party – the two governments of Andrej Lukanov in 1990 and the government of Zhan Videnov in 1996 – 1997. It imposed its foreign political programme for a European and a Euro-Atlantic integration of the country, even though this programme had to be finalized by the governments of Simeon Saxe-Coburg-Gotha and Sergei Stanishev in the years that followed.

Against the background of such indisputable and eloquent facts, it would be unreasonable, to say the least, to claim, as some still do, that the Union of Democratic Forces was created and fostered as an opposition by the State Security Agency or by the Bulgarian Communist Party. From the very beginning of 1988 and until Todor Zhivkov's fall from power on November 10, 1989, BCP exploited its faithful instruments like the State Security Agency, the Chief Investigating Authority and the Prosecutor's Office and led a systematic "war" against the civil organizations of dissidents and those who disagreed, because it considered them a threat to its monopolistic and permanent ("unchangeable") power.

It is a pity that similar fabrications and non-truths about the creation of the opposition were disseminated even by people from within the Union of Democratic Forces (SDS), mainly during its second and third wave. They kept hesitating and bending with the wind, so to say, up until the end of 1990, when they finally made up their minds and joined the struggle for democracy. However, once these people without political biographies joined the democratic forces, they suddenly believed that they were the real anti-communists who 'set the beginning of the new era'.

Here, I would like to add a few more things about the role played by the Round table which is so important that without it neither the "Velvet revolution" nor the peaceful transition from communism to democracy and market economy could have existed.

<sup>1</sup> The socialist police was called militia.

Depending on the nature of the debated problems, there can be different types of Round tables. In case a scientific problem should be discussed, say in the domain of cosmology or mathematics, it is quite natural to invite specialists in the respective field and try to seek together the objective truth. If the core of the discussion is some high-tech problem, it would be reasonable to invite high-tech specialists, representatives of the big industrial groups and research institutions. This participation also shows signs of prestige, competition, rivalry, and so on. However, when a political issue is to be discussed, and views are often different if not opposing, the only people that need to be invited are those directly concerned or interested in the resolution of the matter. The Round table we are talking about is an unique phenomenon in human history and its political development. It was an instrument for peaceful and successful transition from communism to democracy and free market economy. It was one of the two main political and social instruments of the Velvet Revolution. The second was the pressure from below, i.e., the people who went out into the streets and squares and insisted for an immediate change of the totalitarian communist political system. And since this happened on a daily basis, at the end of the ~~working day~~ ~~and continued~~ for weeks and months, the communist officials came to a state of paralysis: they felt demoralized and helpless to counteract, disregarding the demands of the people. The ruling authorities dared neither use the army against the masses, nor the police or any other security service, because the people in the streets were not just representatives of the masses, they **were** the masses themselves, the entire nation, and you cannot shoot the nation. Anyone who would undertake such an endeavour would risk to commit a political suicide.

Simple-minded “revolutionaries” usually try to oppose the pressure exercised by the masses and the Round Table. They consider these two elements mutually exclusive or incompatible in principle. In their understanding, it is impossible to sit down and talk with the communist representative, negotiate with them. Under this view, such a compromise is unacceptable, forbidden, almost a betrayal. Today, 20 years after the Velvet Revolution, it is hardly necessary to refute such a primitive way of thinking. Political practices demonstrate indisputably that the peoples’ pressure and the Round table are not only compatible with each other but they complement each other in such a marvellous way to make the Velvet Revolution unthinkable without both of them. A Round ~~table~~ without support from the masses means absolutely nothing, as is a people’s movement without a Round Table – the people who go out in the streets and pose their demands need a political aim that can only be formulated and defended by a Round Table; alternatively, the result might well have been bloody. There were cases like that: in Romania, in December 1989, and in the disintegrating Yugoslav Federation, over the last ten years of the past century.

Taking into consideration the serious and heavy problems that the Round ~~table~~ was supposed to solve, we took the decision to first define its form and its statute. In contrast to its linguistic meaning, the Round table was not at all “round”. Rather, it had two opposing sides – one for the ruling authorities and one for the opposition. This is the first aspect of its definition. Its ~~second~~ second aspect

concerns the contents of the debated matter. The Round table was ~~not just~~ a place for general talks regarding the principles of democracy, but rather, ~~a place~~ for negotiations on how exactly to dismantle the totalitarian system peacefully and without bloodshed. The third aspect ~~is~~ that on every single issue, the political negotiations ~~are~~ concluded with a political decision that ~~gets~~ taken immediately to Parliament to receive its appropriate legal form.

Following these principles we earned a very high prestige for the Round Table and this was our first and great victory. I mention this because right from the very start of the talks there were two opposing views regarding the form and the statute of the Round Table. Ex-communists had expressed a desire to also invite representatives of the state-controlled Trade unions, of various youth, women's and sports' organisations. However, such a move would have constituted a serious problem for the Round Table since it would have blurred the concrete goals it was set up to achieve and would have discredited the Round Table itself by exposing its incapability of taking any political decision whatsoever.

As soon as we managed to determine the correct form and the high statute of the Round table we started with the debates and the step-by-step decisions of how to dismantle the totalitarian communist system in Bulgaria. The first step in this direction was, as mentioned above, the depoliticization of the state institutions. I refer here to the Army, the Police, the juridical system, the Prosecutor's office and the Diplomatic corps. In all of these spheres the so-called PPOs (i.e. the lowest-rank Communist party units) were dissolved and their political activity was forbidden. This was the beginning of the process of separation between Party and State. Next, we dismissed the PPOs in the places of work – enterprises, factories, state farms, primary and secondary schools, universities, public administration and so on. The significance of this act was that it brought to a definitive detachment of the Communist Party from the state, equal to a total annihilation of the totalitarian communist system.

Since the beginning of negotiations the communist representative accepted to collaborate in the reformation process. However, they realised soon that by doing so they were going to lose not only their monopolist position in terms of power but also their control over the state, their access to state finances and also the ~~material~~ support for their party, since the latter had been built up with state funds and not with party funds. As a consequence, they refused to dismantle their party organisation units in the various places of work, which forced the democratic opposition to leave the Round Table talks and to organise a national campaign of meetings, manifestations, protest actions, candlelit vigils, political strikes and so on. All of these acts aimed at exposing the political behaviour of BCP who had just self-renamed itself BSP (Bulgarian Socialist Party)...

This campaign turned to be quite a strong instrument for political pressure. Thanks to it, the communist representatives were forced to return to the Round Table and resume negotiations. They also accepted the idea of dismantling the communist party units at work and to restructure them as local clubs.

A number of agreements were voted at the Round table. They outlined the general frame and the guarantees for the peaceful transition to democracy and contemporary market economy. Here follows a list of these agreements:

1. Agreement on the role and statute of the National Round table as an institution;
2. Agreement on transition to a pluralistic and multiparty system;
3. Agreement on the main principles and ideas for the bill with amendments to the Constitution of People's Republic of Bulgaria, which had been adopted in 1971. This document introduced for the first time the presidential institution into the state system in place of the then existing position of Chairman of the State Council. And since we knew that the National Assembly which for the most part consisted of communist representatives would elect a communist for this position, the opposition insisted and managed to achieve Chairman (president).
4. First free elections agreement, that aimed at the convocation of a Great National Assembly, which had to elaborate the new democratic Constitution of the Republic of Bulgaria.
5. Other agreements were voted with respect to the forthcoming elections such as the one specifying the "ethical code" of the election campaign, It was decided that 50% of the total parliamentary representation will be elected by majority representation and 50% by proportional representation. An agreement was also voted concerning the use of the National radio and the National television in the forthcoming election campaign.

However, I retain necessary to mention that it would not be correct to think that a National Round Table can only be convoked in periods of transition. It is also possible to do this even in subsequent stages. For example, if the main state institutions are not able to agree on how to resolve key government issues of the country, the Head of State could summon an improvised round table inviting the governing bodies of all parliamentary represented parties. Product of such a round table agreement was one of the more successful governments in Bulgaria if not the most successful one – that of Dimitar Popov who became Prime Minister at the end of December 1990 after the fall of the second government of Andrej Lukanov.

# L'autunno 1989 visto da Sofia

di Nedjalko Dacev

Affermare come si fa oggi, che la notte del 9 novembre 1989 segnerebbe la svolta epocale della nostra storia suona retorico e storicamente approssimativo. Il processo di riunificazione tedesca, di cui la plateale caduta del Muro di Berlino può considerarsi simbolo, rientra in un più ampio ciclo di mutazioni planetarie in corso almeno dagli anni Settanta del secolo scorso, cioè dal tempo della Conferenza per la sicurezza e la cooperazione europea – CSCE, poi OCSE, e che a distanza di oltre un trentennio dall'Atto di Helsinki che quella conferenza concludeva, sottoscritto da ben trentatré stati anche extra-europei, non appare affatto compiuto: l'Ottantanove aprì anzi una nuova serie di crisi che avrebbero stravolto la fisionomia geopolitica del Continente. Si pensi solo alla rapida disgregazione delle strutture statali federative di Jugoslavia, Cecoslovacchia, URSS che si compie nel triennio successivo; alle tensioni a volte sanguinose che, da allora, hanno continuato a stravolgere la Penisola balcanica e i territori ex sovietici compresi tra il Baltico e il Caucaso. A ciò si affianchi il frettoloso allargamento della UE a quasi tutti i Paesi dell'ex Blocco orientale/socialista, alcuni tuttora alle prese con problemi di riforma istituzionale; processo in corso di attuazione e che in tempi prossimi potrebbe coinvolgere nuovi territori anche molto distanti, quali Ucraina, Georgia, Turchia, forse Israele, stravolgendo definitivamente la fisionomia originaria della Comunità e dando vita a un tipo di organizzazione che oggi nessuno è in grado di definire.

Con l'avvenuto trapasso dalle durezze del secondo dopoguerra alle molte incertezze del terzo millennio si starebbe insomma configurando un diverso ordine mondiale sostitutivo di quello bipolare caratteristico della seconda metà del secolo XX, nel quale gli istituti democratici verrebbero condizionati dalla più assoluta libertà dei mercati, riducendosi in tal modo a mere categorie para economiche.

In questo quadro l'Ottantanove figura dunque quale momento intermedio del processo di generale adeguamento alle nuove condizioni internazionali: momento caratterizzato in particolare dal definitivo superamento del fattore ideologico classista che aveva ispirato le rivoluzioni del secolo trascorso e che ormai è giudicato solo di intralcio al confronto con il capitalismo globale.

Non tutti gli stati dell'Europa orientale, ancora allineati negli organismi militari e di cooperazione economica del cosiddetto Blocco socialista, parteciparono con uguale sincronia agli avvenimenti dell'Ottantanove. Come è stata vissuta la fase ultima del cosiddetto "socialismo reale" dai partiti di governo e dalle società delle cosiddette Democrazie popolari? Di quella in particolare che era considerata fino a quel momento la più affine al modello sovietico, vale a dire la Repubblica popolare bulgara? I vent'anni finora trascorsi possono agevolare risposte equilibrate e soprattutto ben documentate. Dal 1993 infatti l'abbondante materiale degli archivi ultra riservati del Partito comunista bulgaro fa parte dell'Archivio centrale dello stato cui si può liberamente accedere (fondo 1B).

Di questa disponibilità documentaria hanno approfittato per le loro ricerche sui temi dell'economia politica alcuni studiosi spesso ai margini dell'ambiente accademico, quali Gospodinka Nikova, Iljana Mârceva, Martin Ivanov. Ovvero qualche docente universitario di maggior statura quale Iskra Bâeva alla quale si deve la ricostruzione fin qui più esauriente del trapasso dal sistema centralizzato e monopartitico a quello liberista e pluripartitico che la nuova Costituzione del 12 giugno 1991 ha reso definitivo. Trattandosi di lavori avviati quasi in concomitanza con i fatti presi in esame, essi sono ovviamente soggetti a continui aggiornamenti che senza nulla togliere al pregio dell'indagine in quanto tale, ne rendono tuttora provvisorie le conclusioni. Fatta salva questa doverosa considerazione, è a lavori del genere che fa riferimento anche la presente relazione.

Secondo queste analisi e grazie alla documentazione in esse richiamata, ancora nei primi anni Ottanta la Repubblica popolare bulgara appare come una delle più stabili fra quelle che allora costituivano il Blocco socialista. Dal 1971 una nuova Costituzione di ispirazione sovietica aveva stabilito definitivamente il carattere socialista dello stato, totalitario nella gestione unificata di ogni potere sia politico che economico. In particolare, un inedito organismo di vertice, desunto dalla Carta sovietica del 1936, il Consiglio di stato, esercita le funzioni legislative ed esecutive in passato demandate al parlamento ed al governo. I suoi componenti provengono dai vertici del Partito ed il suo presidente svolge anche mansioni di capo dello stato. L'inclusione, dal 1949, nella Unione per la cooperazione economica-SIV, conosciuta in Occidente come Comecon, e nel patto militare di Varsavia dal 1955, assicurano al piccolo stato balcanico i sostegni indispensabili ad una industrializzazione ancora in fase sperimentale e volta a compensare le deficienze produttive derivate dalla collettivizzazione della proprietà agricola tradizionale.

La popolazione sembra persino soddisfatta del nuovo stato di cose: la società bulgara non esprime infatti fenomeni di dissidenza dal regime analoghi a quelli che, con sempre maggior virulenza, si vanno manifestando altrove, in Polonia, Cecoslovacchia, Ungheria, nella URSS medesima. Non da ultimo, la ininterrotta presenza ai vertici del Partito e poi addirittura dello stato, di un politicante cauto e, a volte, persino lungimirante, quale Todor Živkov, contribuisce a instaurare rapporti via via più distesi con l'estero, in particolare con i difficili vicini Jugoslavia, Grecia e Turchia (non allineata la prima, membri attivi della NATO le altre due).

Ma nel 1985 questa apparente stabilità si incrina bruscamente: una crisi economica di proporzioni inedite investe l'intero Blocco orientale dove il livello di vita cala vistosamente provocando un diffuso disagio sociale. La crisi compromette ulteriormente la stabilità politica interna, già da tempo incrinatasi, di Polonia, Ungheria e Cecoslovacchia, ma adesso in estensione a tutti i paesi del Blocco socialista. In Polonia in particolare, il regime deve confrontarsi con un vasto movimento sindacal-clericale assai radicato tra la classe operaia: "Solidarność".

In Bulgaria è causa di tensioni interne e di reazioni internazionali il cosiddetto "processo di rigenerazione", messo in atto proprio in quella critica congiuntura nei confronti della minoranza turca presente nel Paese, circa il 10% della popolazione di allora. L'insensata iniziativa, pare voluta dallo stesso Živkov, provoca fenomeni migratori di massa, rigurgiti nazionalisti e persino episodi di terrorismo. La situazione critica che allora si viene a creare durerà fino al 2000 inoltrato, senza soluzioni apprezzabili.

L'anno 1989 ha esordi poco ottimistici. Dal 23 al 25 gennaio, a Mosca, si tiene la 131° sessione del SIV-Comecon. Per la Bulgaria che è ancora uno dei componenti meno sviluppati del Blocco socialista e che tenta di realizzare la propria industrializzazione proprio in virtù della sua presenza in tale organismo, le sorti di quest'ultimo sono della massima importanza.

I problemi sul tavolo a Mosca non sono pochi e, nel rapporto dell'esecutivo del SIV vengono proposti nell'ordine seguente: instabile situazione economica dei membri non europei (Mongolia, Vietnam, Cuba); difficoltà nello scambio delle merci; esecuzione incompleta delle risoluzioni di cooperazione; ritardo nella realizzazione dei programmi di aggiornamento tecnologico per il decennio in corso; applicazione insoddisfacente delle risoluzioni intese a riformare e consolidare il meccanismo di integrazione tra i singoli membri.

In più, i Paesi socialisti non riescono ad accordarsi sulle questioni valutarie. La mancata convertibilità delle monete nazionali suggerirebbe l'adozione del "rublo di riserva" ma il suo corso di cambio viene rifiutato dai singoli stati. Resta irrisolto anche l'annoso problema di come stabilire i prezzi commerciali delle merci circolanti in ambito Comecon; tentativi di creare un "mercato socialista autonomo" sono sì in corso ma senza esito fino a quel momento.

In tale situazione la questione della formazione dei prezzi occupa il primo posto. Pur rifiutando a parole i principi del libero mercato, i Paesi aderenti sono costretti ad adottare i prezzi mondiali; lo fanno solo per un tempo limitato, conforme cioè alla periodizzazione dei singoli piani quinquennali, durante i quali i prezzi non si potrebbero variare. Lo scopo ultimo sarebbe quello di pianificare in forma durevole lo stesso mercato; ma nelle mutate condizioni di fine anni Ottanta questo progetto viene contestato in quanto ostacolerebbe l'ingresso dell'Est europeo nei mercati mondiali.

Anche nella sessione di quel gennaio 1989 la questione resta irrisolta perché si inaspriscono le divergenze in proposito: il rappresentante bulgaro Lukànov chiede di mantenere la validità quinquennale dei prezzi concordati; quello polacco vorrebbe ridurla ad un solo anno; il cecoslovacco, più moderato, parla di una durata triennale.

Del tutto inatteso il rappresentante sovietico si pronuncia per l'adozione di prezzi conformi a quelli dell'anno precedente. La sorpresa deriva dal fatto che l'URSS fino a quel momento aveva sostenuto la tesi più conservatrice; evidentemente nuovi problemi finanziari la spingono ora a trascurare gli interessi generali del Blocco "fratello".

Tutti sono dunque delusi dalla situazione in cui si dibatte il Comecon, sia pure per differenti motivi.

Alcuni come la DDR e le repubbliche socialiste di Romania, Vietnam e Mongolia lamentano che non si proceda con la perseveranza necessaria alla realizzazione dei programmi concordati. Altri, come i rappresentanti di Bulgaria, Ungheria, Cecoslovacchia, Polonia e URSS, sostengono l'urgenza di una ristrutturazione dei meccanismi di integrazione tramite un migliore utilizzo del rapporto merce-prezzo e una divisione più razionale dei compiti assegnati ai componenti la Comunità. Si delineano in tal modo due gruppi: di quanti intendono mantenere immutato il sistema esistente e di coloro che in vece vorrebbero adeguarlo ai criteri del libero mercato.

L'altro problema che preoccupa i paesi dell'Europa orientale all'inizio di quell'anno è costituito dagli esiti dell'incontro internazionale OCSE concluso a Vienna in coincidenza con la sessione del Comecon, e avente al centro i principi umanitari già codificati a Helsinki. I colloqui di Vienna avevano coinciso anche con la trattativa tra NATO e Patto di Varsavia per la riduzione delle armi convenzionali. L'urgenza sovietica di ridurre le proprie spese militari crea la circostanza più favorevole per addivenire al disarmo concordato con gli antichi avversari, premessa per la fine della cosiddetta "guerra fredda".

A metà del successivo mese di febbraio, in una riunione del Politbiuro del Comitato centrale del Partito comunista bulgaro BKP viene analizzata e discussa la portata dei documenti conclusivi di Vienna e la loro ripercussione sui Paesi del Blocco orientale. La relazione del ministro degli esteri Mladenov esordisce ottimistica: «...Nel processo avviatosi a Helsinki l'attenzione per le questioni umanitarie coincide con l'affermarsi del fattore umano e del suo ruolo nei processi di ristrutturazione interna in corso anche nei Paesi socialisti». «Ma – prosegue il ministro bulgaro – nell'incontro di Vienna sono emerse per la prima volta anche diversità nelle posizioni dei vari stati socialisti, conseguenti ai modi e all'intensità dei singoli processi di ristrutturazione, e tali da riflettersi negativamente sul risultato finale dei colloqui». Le principali critiche di Mladenov sono rivolte a Polonia ed Ungheria, le quali pretendono che venga definitivamente superata la pregiudiziale dei blocchi contrapposti: l'Ungheria intenderebbe addirittura internazionalizzare i propri contrasti con la confinante Romania a proposito della minoranza magiara esistente nel "Paese fratello". E sorprende pure la posizione assunta dalla Romania, a suo tempo distanziatasi del Blocco orientale, che a Vienna, invece sollecita un miglior coordinamento militare dei membri del Patto di Varsavia. Secondo Mladenov, a Vienna si sarebbe insomma delineato un gruppo di stati dichiaratamente ostile alla distensione, almeno

nel settore umanitario: DDR, Cecoslovacchia, Romania. E ciò proprio quando l'Occidente procede unito per agevolare i mutamenti dentro il Blocco orientale conseguenti alla "perestrojka" gorbacioviana.

Per la Bulgaria come per altri paesi socialisti la sfida contenuta nelle risoluzioni di Vienna è la cosiddetta "dimensione umana" perché attraverso questa ambigua formulazione «si eserciterà un certo tipo di interferenza politica fra di noi». Sono timori ricorrenti tra i membri del Blocco ma, distanziandosi da loro, la dirigenza comunista bulgara afferma che «d'ora in poi occorre riservare maggior attenzione alle garanzie di più adeguata estensione dell'intesa di Vienna alla sfera delle libertà individuali e anche religiose, all'associazionismo, ai viaggi oltre confine, alla riunificazione familiare, all'accesso all'informazione».

Alla base della svolta bulgara sta il timore che l'assenza di cambiamenti reali, giuridici e pratici, conformi agli impegni sottoscritti dal Paese, si rifletta negativamente sulla sua credibilità all'estero e possano avere conseguenze sfavorevoli anche sulle prospettive di collaborazione economica con l'Occidente. Né mancano rischi anche sul piano interno: l'inerzia nel settore dei diritti umani crea infatti un vuoto di cui potrebbero approfittare forze sociali ed anche politiche ostili. Così i principi ideologici propugnati fino allora passano in secondo piano, di fatto rimpiazzati dagli imperativi di natura economica e dalle preoccupazioni per la stabilità del regime.

Punto dolente per il governo bulgaro sono poi i testi, sempre concordati a Vienna, riguardanti la tutela delle minoranze nazionali. All'epoca, già da quattro anni è in corso il citato "processo di rigenerazione", in pratica la ridenominazione dei turchi bulgari con nomi slavi e cristiani. Durante questo periodo la posizione in materia delle autorità di Sofia non è mutata: nel Paese non esisterebbe nessuna minoranza turca ma soltanto discendenti di Bulgari islamizzati al tempo del dominio ottomano. Posizione ufficiale che la diplomazia bulgara riesce addirittura a far inserire nei verbali conclusivi della Conferenza viennese il 14 febbraio: successo non da poco seppure momentaneo.

In buona sostanza si può constatare come la dirigenza politica bulgara proceda, in quello scorcio di inverno, con la fondata convinzione che le ormai ineludibili concessioni nel campo dei diritti umani le consentiranno di superare le strettoie economiche in cui si dibatte il Paese, e ciò grazie ai contatti con l'Occidente, stante il travaglio che da gennaio paralizza ormai il Comecon.

La primavera dell'1989 è contrassegnata da incontri bilaterali tra i Paesi del Blocco, durante i quali vengono presi in esame sia le questioni economiche sia i crescenti segnali di malessere sociale all'interno dei singoli stati. Alle visite del ministro degli esteri cecoslovacco Johannes a Sofia di fine marzo, e del segretario del Partito dei Lavoratori ungherese, Grosz, di metà aprile, si aggiungono quella del primo ministro bulgaro Atanàsov a Praga e a Varsavia nel giugno. In aprile inoltre, a Berlino, la situazione venutasi a creare nell'intera area est europea è oggetto di analisi da parte dei ministri degli esteri dei Paesi membri del Patto di Varsavia.

La dirigenza di Sofia valuta il risultato di tali incontri in modi diversi: tranquillizzanti appaiono le impressioni riportate da Cecoslovacchia e DDR, assai meno lo sono quelle relative a Polonia e Ungheria. Reduce da Praga, il primo ministro Atanàsov nella sua relazione espone un giudizio alquanto positivo sulle riforme economiche cecoslovacche e sull'assenza di mutamenti politici in quel paese. Per Sofia anche importante è la constatazione che «...Praga appoggia in via di principio la nostra politica nei confronti della Turchia sia pure con molta discrezione dati i suoi interessi con quello Stato». Si allude al fatto che in maggio il famigerato "processo di rigenerazione" era culminato nell'esodo di oltre 300 mila bulgari di etnia turca oltre confine e la ricerca di appoggi da parte degli alleati del Patto di Varsavia è al centro dell'attività diplomatica bulgara di quel critico momento.

La relazione del ministro degli esteri Mladenov sull'incontro berlinese dei Pesi del Patto di Varsavia suona invece assai aspra nei confronti dei capi politici tedesco-orientali Honecker e Fischer. Rileva infatti come le loro prese di posizione – affini ai romeni con i quali sospetta esistano accordi segreti – contrastino apertamente la "perestrojka" gorbacioviana, più o meno accettata dagli altri membri. E conclude «...I compagni tedeschi hanno sfruttato l'occasione per esporre la loro concezione della politica estera e dell'edificazione socialista. Per propagandare anzi i successi ottenuti da loro lungo itinerari divergenti da quelli dalla maggioranza dei Paesi "fratelli" sulla via della ristrutturazione».

Il carattere conservatore del regime tedesco-orientale non è un fatto nuovo; nuovo è l'atteggiamento critico bulgaro nei suoi confronti. Mladenov intende appunto mettere in risalto il riformismo di Sofia rispetto all'immobilismo di Pankov. Ma le parole di Fischer alla riunione di Berlino avevano anche rivelato come i capi tedesco-orientali percepissero le ripercussioni della conferenza di Vienna, nonché dello stesso Atto di Helsinki di vent'anni prima, sulla sopravvivenza dei regimi socialisti e di quello tedesco-orientale in particolare. Fischer aveva infatti denunciato: «...siamo sotto pressione perché ci rifiutiamo di importare il concetto occidentale dei diritti umani. La nostra controparte non si accontenta più di semplici operazioni di facciata da parte nostra, essa pretende che si ripudi il socialismo come tale. Lo dicono senza ritegno gli americani, Kissinger e Brzezinski, e il segretario della NATO Wuerner. Dopo Vienna la controparte è passata all'offensiva nell'intento di imporci i valori borghesi. Pretende che abbattiamo il Muro, che smantelliamo il sistema socialista. Dicono di non voler cambiare i confini ma, di fatto, puntano a rivedere le frontiere europee in aperta violazione dell'accordo di Helsinki. E parlano infine di diritti umani ma sottintendono in pratica lo stravolgimento dei rapporti di produzione e di classe dei nostri regimi socialisti».

Bisogna ammettere che quanto accadrà a Berlino solo qualche mese dopo la denuncia di Fischer dimostra come i dirigenti tedesco-orientali intravedessero più chiaramente di altri la sorte che sarebbe prima o poi toccata al loro artificioso edificio statale.

Ma anche i Bulgari hanno ben chiara la precarietà della situazione in cui si trovano i compagni tedeschi. Due settimane prima della caduta del Muro, in una delle ultime riunioni del Politbiuro, Živkov dirà: «...cosa rappresenta la DDR? Una parte di Germania. Di un'unica nazione divisa tra socialisti e capitalisti. Il settore socialista è più arretrato in ogni campo... nell'altro c'è un alto livello di vita, una base economica meglio sviluppata e via dicendo... Noi appoggiamo i compagni nordcoreani che vogliono riunirsi alla Corea del sud: perché non applicare questo principio anche alle due Germanie?».

All'incontro berlinese del Patto di Varsavia la Bulgaria, aggregandosi al gruppo degli stati riformisti, assume posizioni molto critiche verso la Romania che, quale stato confinante, è guardato con particolare diffidenza. Ciò risulta anche da un documento stilato a fine maggio in vista dell'incontro di Živkov col russo [Gorbačëv](#): «...alla situazione romena è legata una serie di problemi... È noto che le condizioni del Paese sono complicate e difficili... Non possiamo che preoccuparci, e preoccupazioni analoghe alle nostre provano anche gli altri Paesi socialisti... Secondo noi è urgente non permettere un isolamento romeno dai Paesi fratelli».

Diversa sembra essere la situazione ungherese, che è oggetto di analisi durante l'incontro tra Živkov e il nuovo leader del Partito socialista operaio Grosz in visita a Sofia in aprile. Questi fornisce all'ospite bulgaro un quadro del suo Paese distinguendovi due ordini di problemi, quelli economici e quelli politici.

Lamenta Grosz: «... l'economia è in crisi: il volume del debito estero è assai elevato. Ridurlo è affare complesso: la struttura produttiva è difettosa e si investono troppi capitali nell'industria estrattiva; i rifornimenti sono difficili e da dieci anni, anche la natalità ristagna».

Dopodiché Grosz si dilunga sulle conseguenze politiche di un tale stato di crisi: «...in campo politico le cose richiamano la situazione del 1956: tra noi comunisti vi è un senso di colpa per il precipitare della crisi, tra la popolazione dilaga lo scontento, la società reclama il passaggio al sistema pluripartitico. Giudichiamo tutto questo una sconfitta». La conclusione di Grosz è la seguente: «...Nostro fine ultimo è quello di conservare il sistema socialista, ma dobbiamo affrontare le prossime elezioni legislative in condizioni di inferiorità di fronte a sostenitori del ritorno al sistema borghese e al libero confronto pluralistico». Infine, secondo Grosz, il Partito ungherese si troverebbe di fronte al dilemma di spaccarsi riammettendo al proprio interno la presenza di fazioni e correnti frazioniste.

Anche Živkov è preoccupato ma vede le cose in modo diverso dal suo interlocutore. Concorda con Grosz che la situazione del suo paese richiama quella del 1956 ma la sua conclusione è che «...il problema principale è quello del potere, urgono perciò misure rapide ed eccezionali, bisogna compiere atti coraggiosi e magari rischiosi e soprattutto, il vostro Partito deve cominciare a governare con più decisione!».

Interessante è poi il giudizio di Živkov sulla crisi economica lamentata da Grosz: «...oggi da voi si parla molto di crisi, ma questo non è forse un comportamento artificioso volto a peggiorare ogni giorno di più la situazione politica?».

Secondo il leader bulgaro, l'economia magiara sarebbe invece in buone condizioni, avrebbe contribuito a risolvere molti conflitti sociali, godrebbe di un export consistente ed anche il grande debito con l'estero sarebbe stato differito. Živkov è perentorio: «...nel vostro paese si vive meglio che negli altri stati socialisti... il vostro mercato resta uno dei più floridi!».

Il giudizio živkovista è determinato dal confronto con le condizioni economiche della Bulgaria, peggiori di quelle ungheresi; ciononostante, la società bulgara non manifesta segni di insofferenza verso il regime.

Živkov non può né vuole capire come la tanto più solida economia magiara abbia prodotto una crisi sociale tale da mettere in forse lo stesso carattere socialista del Paese. Il suo vero pensiero traspare da queste parole: «... cosa pretendevate infine da Kadar? Negli ultimi anni di vita Brežnev era diventato un cadavere vivente, che cosa potevano mai fare Kadar, Živkov e chiunque altro di noi?» A Živkov non era insomma piaciuto il modo in cui l'anno precedente, in maggio, il primo segretario Kadar era stato estromesso dal Partito e teme che qualcuno a Sofia, segua quell'esempio.

Davanti al Politbiuro però, Živkov si mostra assai più preoccupato che non davanti all'ospite ungherese: «... sebbene la situazione a Budapest sia analoga a quella del 1956, oggi non sarebbe possibile ricorrere alla soluzione di allora (*leggasi: l'intervento armato sovietico*): oggi non si può più ricorrere a ciò perché la situazione internazionale non lo consentirebbe». L'unico modo per evitare il peggio in Ungheria, cioè il crollo del regime socialista, resta quello di «...andare tra la classe operaia, lavorare con essa, non permettere ai demagoghi di manovrarla».

Il paese più a rischio del Blocco socialista resta però la Polonia al centro del viaggio compiuto quella primavera dal primo ministro bulgaro Atanàsov. Varsavia è un partner economico importante per Sofia, anche se le opportunità commerciali sono molto diminuite dopo la crisi politica del 1980-81. Ma il vero scopo degli incontri di Atanàsov col capo dello stato, generale JaruseIski, e con i vertici politici del Partito operaio polacco, che si svolgono il 7 e l'8 di giugno, è di ottenere "alla fonte" dettagli sulla clamorosa sconfitta del POP nelle prime elezioni semilibere tenutesi qualche giorno prima. Gli interlocutori polacchi ammettono che «... le elezioni si sono trasformate in un plebiscito in cui la società polacca si è espressa senza riserve contro il regime vigente ed a favore dell'introduzione di un ordine diverso». I comunisti polacchi non credono di essere ancora giunti alla sconfitta irreversibile: circa il 60% dei seggi alla Seima (parlamento) restano alla coalizione di governo e l'esercito, la milizia e tutti i posti di maggiore responsabilità nell'amministrazione restano ancora al POP. Tale convinzione si rivelerà presto infondata ma intanto i vertici del regime polacco preparano le contromosse per sortire dalla crisi istituzionale che si è creata. Si pensa ad una intesa con l'opposizione, da raggiungersi attraverso un'apposita "tavola rotonda" che coinvolga vinti e vincitori ("Solidarność") nella soluzione dei più urgenti problemi economici quali: un'inflazione giunta ormai a tre cifre, l'accresciuto deficit nel bilancio statale, un debito estero che tocca i 40 miliardi di dollari.

Atanàsov non si azzarda a esprimere giudizi sulla sconfitta elettorale dei compagni polacchi – fenomeno fino allora inaudito nel Blocco orientale – né intende dare loro consigli; si attiene perciò alle pure relazioni bilaterali tra i due stati ancora “fratelli”. Convince gli interlocutori che le riforme economiche intraprese nei rispettivi Paesi debbano perseguire un medesimo indirizzo: quello della “autogestione dei produttori”. Ma in risposta il generale JaruseŃski esprime il timore che in tale modo si determinerebbe la chiusura in se stessi dei singoli stati socialisti e la crescita incontrollata della loro dipendenza dai Paesi capitalisti, con ricaduta negativa sul processo di integrazione in corso nel Blocco orientale. Secondo il generale, negli anni a venire, tanto più si affermeranno i principi dell'economia di mercato, indirizzo comune alle riforme in atto, sempre meno i Paesi dell'Est sentiranno il bisogno di cooperare dentro organismi comuni, poiché il loro interesse li spingerebbe ormai ad Occidente.

Atanàsov, riferendo a Sofia sulla situazione polacca, conclude che «...una soluzione dei gravi problemi socio-economici è possibile solo se in tempi brevi l'opposizione accetti di cooperare con la coalizione al governo, POP e Partito agrario unificato». Ma in Bulgaria si teme che dopo la sconfitta elettorale i comunisti polacchi non siano più in grado di reggere il potere da soli: questo metterebbe in forse l'appartenenza della Polonia al blocco dei Paesi socialisti. Le impressioni riportate da Varsavia dal ministro bulgaro sono a buon motivo assai peggiori di quelle sulla sorte dell'Ungheria: ciò che difatti a Budapest appare come pericolo potenziale in Polonia è ormai realtà minacciosa.

Il sopraggiungere dell'estate non fa che aggravare i processi di crisi esplosi in seno al Blocco socialista durante i primi sei mesi di quel tormentato 1989. Quanto sta succedendo in Polonia, DDR, Ungheria e ora addirittura in URSS resta al centro delle preoccupazioni bulgare. Prima tra le quali è lo stato delle relazioni bulgaro-sovietiche: il Politbiuro del BKP è consapevole del ruolo egemone che i capi sovietici seguitano a svolgere dentro il Blocco socialista malgrado l'avvento ai vertici del PCUS del riformatore [Gorbaev](#). Sofia fa quanto è possibile per conservare il proprio ruolo di alleata più fidata del Cremlino ma con l'evolversi della “perestrojka” ciò le diventa sempre più difficile.

A inizio di maggio il Politbiuro bulgaro analizza la situazione venutasi a creare in URSS dopo l'elezione a suffragio diretto del cosiddetto “Congresso dei deputati del popolo” e l'innalzamento dello stesso [Gorbaev](#) a presidente dell'Unione. Confrontando le informazioni avute dal rappresentante sovietico a Sofia, Šarapov e dal suo omologo bulgaro a Mosca, Pankov, Živkov conclude angosciato che «...là non c'è oratore che non parli di crisi... in URSS c'è ormai una grande frammentazione politica. Ho detto a Šarapov che in condizioni simili è la folla che si crea i propri idoli, [Eltzin](#) per esempio: è privo di qualità, gli ho parlato, è un classico caso di eroe prefabbricato con cui si identifica la folla. Probabilmente si candiderà a presidente e, date le circostanze, può anche vincere». Živkov conclude dicendosi contrario a seguire l'esempio sovietico: «...là si va in una direzione che noi altri Bulgari non Possiamo seguire. Qui da noi c'è un'altra cultura, le differenze sono enormi!».

Ma le critiche crescenti dei dirigenti bulgari alla “perestrojka” non possono inficiare la loro dipendenza politica e soprattutto economica dai sovietici. Si impone quindi un incontro personale di Živkov con Gorbacëv; dopo alquanti differimenti dovuti alla scarsa disponibilità di quest’ultimo, il colloquio è fissato per il 23 giugno a Mosca.

Gli stenogrammi dell’ultimo incontro tra i due leader comunisti rivelano una perdurante disparità di vedute. Sui loro rapporti grava ancora il ricordo di quanto successo due anni prima, allorché il Politbiuro bulgaro – senza consultare Mosca – si era risolto ad introdurre nel Paese la “proprietà socialista dei produttori”. In pratica, alle singole imprese cooperative veniva conferito il diritto di decidere da sole in materia amministrativa e finanziaria in tal modo sgravando il governo da responsabilità economiche che ne compromettevano la credibilità. In sostanza, si era trattato di un trapianto in terra bulgara dell’esperienza jugoslava di autogestione, anni addietro vituperata dai regimi di più stretta osservanza moscovita come esecrabile eresia titoista. Convocato al Cremlino il 16 ottobre 1987, Živkov aveva dovuto affrontare un infuriato Gorbacëv il quale lo aveva accusato di “decostruire il socialismo”.

Nel nuovo confronto, il russo appare euforico per gli esiti della sua recente visita in Occidente, pur non nascondendosi le difficoltà in cui si dibatte il suo Paese. Il bulgaro si mostra invece insicuro ed angosciato.

In veste di promotore dell’incontro, Živkov si affretta a porre sul tavolo le sue richieste: di aiuto per superare le difficoltà economiche causate dall’introduzione in Bulgaria della “perestrojka”; di sostegno politico per superare la crisi internazionale in cui Sofia è piombata quell’estate a seguito del “processo di rigenerazione”, degenerato in problema demografico-economico. Si parla infatti dell’agitazione dei turchi-bulgari che costringe il governo a concedere a quei suoi cittadini il diritto di emigrare in massa, sulla base delle risoluzioni di Vienna sottoscritte da Sofia, in gennaio. L’esodo dei turchi-bulgari sta creando seri problemi: intere regioni si sono spopolate e per evitare la perdita dei raccolti il governo ha decretato il 29 giugno la cosiddetta “mobilitazione civile in tempo di pace”, cioè l’invio nelle zone a rischio di brigate volontarie di lavoratori agricoli.

Živkov espone con franchezza a Gorbacëv le dimensioni minacciose assunte dalla questione turca: «...loro (i turchi-bulgari) crescono annualmente di 15-16 mila unità e sono già il 10% della popolazione: se continua così, tra vent’anni la Bulgaria diventerà una seconda Cipro... Abbiamo interesse che anche cinquecentomila di loro emigrino, ma ciò in pratica non può succedere, la Turchia non sarebbe in grado di accoglierli. Occorre cambiare tattica. Ma voglio esprimere con chiarezza il nostro pensiero: in nessun caso, mai, li riconosceremo come nostra minoranza!».

Gorbacëv risponde offrendosi come mediatore, anzi illustra all’ospite i primi passi da lui compiuti in tale veste: «...Due giorni fa Ankara si è rivolta al nostro ambasciatore, compagno Černikov, il quale mi trasmette un messaggio del presidente Iozal, con cui mi si chiede di premere su di voi durante questo nostro incontro, affinché avviate trattative con loro... Iozal si dice pronto ad accogliere annualmente trentamila immigrati ma non di più». Soddisfatto del sostegno ot-

tenuto, Živkov si dice disponibile per un incontro informale col collega turco, purché privo di condizioni preliminari. E aggiunge: «...Siamo di fronte a un problema comune: siamo d'accordo che ogni musulmano sia trattato come cittadino turco, penso che ciò riguardi anche la vostra politica».

Malgrado il tono cordiale e le assicurazioni di Živkov «...siamo l'unica Repubblica popolare che non vi ha creato, non vi crea né mai vi creerà difficoltà di sorta!», dal colloquio emergono anche le preoccupazioni del leader bulgaro per la sua sorte personale: «...Se avete qualche riserva sulla Bulgaria, su di me, Vi prego di comunicarmela». Gorbacëv lo rassicura: «...Abbiamo una fiducia totale, esclusiva, in Voi e nella vostra direzione!».

Ma da politico consumato, Živkov intuisce che quelle rassicurazioni sono puramente formali e non risparmia all'ospite le proprie critiche su quanto è accaduto e continua ad accadere in URSS: si concede addirittura il lusso di impartire a Gorbacëv una piccola lezione di marxismo elementare: «...ciò che succede da voi mi impensierisce, perché la ristrutturazione del sistema politico sopravanza quella delle forze produttive. Noi al contrario preferiamo differire le riforme della sovrastruttura per proseguire nella trasformazione di base, quella economica. Siamo infatti troppo piccoli per permetterci una crisi della nostra struttura economica». E adombra persino una minaccia: «Se muore la Bulgaria, morirà anche l'URSS»!

Alla fine di quel mese di giugno, la Bulgaria viene visitata da una delegazione tedesco-orientale guidata dal primo ministro Stohf. Il protocollo dei colloqui tra lui e l'omologo Atanàsov è improntato allo spirito della tradizione socialista classica: si parla infatti di come coordinare i rispettivi piani quinquennali per il 1991-1995, dei contatti tra collettivi di produttori e di tecnici, di collaborazione nel settore microelettronico. Stohf informa l'ospite che il Plenum del suo partito, tenutosi la settimana precedente la visita, ha constatato la stabilità politica della DDR: fatto che unito all'indispensabile coesione del Blocco socialista e all'egemonia sovietica in esso «...costituisce la migliore garanzia della nostra sopravvivenza come stato». Gli esponenti tedesco-orientali sono però drastici nel condannare quanto sta succedendo nel resto del Blocco orientale: «...in Ungheria è in atto la restaurazione del sistema parlamentare borghese e si sta verificando in realtà una controrivoluzione... Prodromi di un analogo processo si osservano pure in Polonia». L'indizio più inquietante dell'inversione di marcia ungherese e polacca sarebbe, secondo Berlino-est, «...la pacificazione interna tra le classi, anche in cambio dell'eventuale perdita del ruolo dirigente dei comunisti, ed il loro passaggio all'opposizione». Per la controparte bulgara è di vitale importanza il sostegno della DDR contro la campagna antibulgara scatenata dalla Turchia. La DDR rimane in quel momento pressoché l'unico Paese socialista ad appoggiare senza riserve il "processo di rigenerazione" e le sue conseguenze, probabilmente perché anche i tedesco-orientali si starebbero confrontando con un problema analogo, quello dei loro concittadini che emigrano in massa nella Repubblica federale approfittando dell'apertura dei confini tra Ungheria ed Austria.

In quell'agosto, il vertice del BKP deve occuparsi una volta di più delle sorti del Blocco socialista, dopoché la svolta politica in Polonia ha prodotto il primo governo non-comunista dell'intera area, quello del dissidente Mazowiecki. Il giorno 29, il Politbiuro discute un documento elaborato da Živkov sulla situazione polacca, sull'avvenuto trapasso di poteri a Varsavia, sull'emarginazione dei comunisti polacchi dalla vita politica. Al leader bulgaro non sfugge la dimensione internazionale dell'accaduto: «...il caso polacco ha dimensioni extra-nazionali, la sua ripercussione è grandissima in tutto l'Occidente oltreché dentro il Blocco socialista. Per questi motivi, il come uscire dalla situazione creatasi a Varsavia deve essere problema comune a tutti i Paesi fratelli».

Per Živkov resta importante anche il confronto con la Bulgaria, sebbene la situazione dei due Paesi gli appaia ancora diversa. In effetti, almeno in quel momento, il potere popolare non ha ancora concorrenti: una dissidenza bulgara si sta appena delineando e non sembra manifestare ambizioni di governo; e tuttavia il Paese è scosso dall'esodo in massa dei bulgari di etnia turca, tantoché per mantenere l'ordine nelle zone rimaste spopolate il Comitato centrale ha dato vita a delle formazioni di "reparti volontari operai" che affianchino le forze dell'ordine.

Le nuove sfide dall'estero ed interne spingono Živkov a sviluppare una sua tesi sui limiti della democrazia: «...il nostro Partito non può essere genericamente favorevole a pluralismo, democrazia e trasparenza (glaznost) perché si trasformano puntualmente in altrettanti strumenti per la sua decomposizione». E conclude: «...dopo, dentro il Blocco socialista, non ci sono più spazi per arretrare!».

Non a caso quell'autunno 1989 viene visto da quanti lo vissero come momento autenticamente rivoluzionario. Allora infatti crollano uno dopo l'altro tutti i regimi dell'area socialista. Anche i vertici del BKP cominciano a progettare, se non ancora il rovesciamento del regime, quanto meno la sostituzione di Živkov ormai da 33 anni al potere. In settembre, durante un soggiorno a New York per l'assemblea generale dell'ONU, incontrando il segretario di stato americano Baker, il ministro Mladenov critica apertamente Živkov per la parte da lui svolta nella "questione turca" e garantisce all'interlocutore che «...tale questione avrà in un futuro ormai vicino una soluzione soddisfacente per tutti». In Bulgaria è cominciata dunque la lotta per la successione, la gara su chi darà inizio ad autentici cambiamenti nel regime politico. Ai vertici del Partito escono allo scoperto le rivalità tra conservatori, che riuniti attorno al vecchio Živkov ancora confidano nelle sue capacità di adattamento e nel suo magari cinico realismo; e riformisti che sperano nella "buona stella" di Gorbačëv. Sul lato opposto, i gruppi dissidenti sono ancora in fase di organizzazione e non riescono a inserirsi nei giochi di potere che precedono la sostituzione di Živkov. Il 25 ottobre, davanti al Politbiuro riunito al completo, Živkov svolge una delle sue ultime analisi della situazione in corso. Sul piano interno l'ondata migratoria dei turchi-bulgari si è finalmente esaurita, ma solo perché la Turchia ha sbarrato i propri confini; in cambio si sono ulteriormente aggravati i problemi economici e ne sono sorti di nuovi, che Živkov riassume così: «...il nostro sistema sociale è in disfacimento... sul mercato interno mancano decine di prodotti che ci inviavano i Paesi fratelli...

temiamo che Mosca non appoggi più la nostra pianificazione, che non ci dia più petrolio e gas in cambio di quanto vogliamo e possiamo darle noi, come per il passato... siamo su una via senza ritorno!».

Le frasi di Živkov qui citate prospettano un quadro rovinoso del trapasso, verificatosi in tutto il Blocco orientale, dalla economia pianificata di modello già sovietico a quella di mercato. In tale contesto, anche la situazione del regime bulgaro appare senza vie d'uscita, mentre Živkov si ingegna ancora di tracciare un suo programma per sortire indenni dalla crisi: che prevede sì l'ingresso sui mercati mondiali, conservando però i rapporti privilegiati ancora esistenti con i Paesi dell'Est; che ammette anche una ristrutturazione del sistema politico esistente ma solo liberalizzando in parte lo statuto del Partito; che contempla infine un congresso del BKP in cui si elabori una Costituzione conforme ai nuovi tempi.

Di fronte a quanto è già accaduto negli altri Stati un tempo socialisti, le proposte di Živkov suonano come palliativi difficilmente praticabili, e non giustificano l'ostentato ottimismo del leader quando esorta: «...se ci ristrutturiamo, ma sul serio, non c'è in assoluto alcun pericolo per la Bulgaria, succeda quel che vuole succedere!».

Ma i tempi per le dilazioni sono ormai scaduti: tra il 9 e il 10 di quel mese di novembre, la direzione del Partito depone Živkov e i successori, Mladenov e Lukànov, si spartiscono formalmente il potere che l'ex leader aveva mantenuto per decenni nelle sue mani, e guidano il regime sulla via di una cauta evoluzione in senso democratico-liberale, operazione della quale saranno però protagonisti solo per brevissimo tempo. Nuovi partiti e nuove figure carismatiche subentrano sulla scena politica bulgara: a loro toccherà in sorte di gestire le alterne fasi di una lunga e non sempre agevole transizione che si concluderà appena 18 anni più tardi, con l'ingresso a pieno titolo della Bulgaria nell'Unione Europea.



# Com'è stata trattata in Romania la letteratura scritta durante il comunismo, dopo il crollo del sistema stesso

di Eugen Negrici

Tra furia demolitrice e importazione in massa. Mimare la normalità, la continuità e l'organicità. Sottovalutazione dell'influsso del fattore politico.

Spinti dalla furia demolitrice postrivoluzionaria e forse sotto gli impulsi di una coscienza confusa, se non addirittura di una cattiva coscienza, alcuni di noi hanno considerato la letteratura un prodotto morboso della storia da mettere tra parentesi e dimenticare. Non è difficile indovinare chi siano coloro che ne avevano decretato il carattere nocivo, sognando di racchiuderla in un sarcofago di piombo, perché non potesse più diffondere miasmi o radiazioni malefiche. Ad alcuni era balenata in testa l'idea che potevamo permetterci di rinunciare a un quarto della letteratura romena (in senso moderno). A chi? Agli scrittori giovanissimi che si preparavano al proprio "lancio" e ai quali sarebbe giovato un intervento preliminare di pulizia e sminamento, a coloro che erano in esilio, oppure a coloro che erano rientrati nel paese; a quelli che avevano perso il treno della gloria (gli eterni grafomani, la plebaglia di provincia ecc.) e che erano stati trascurati dai critici, oppure a quelli che non avevano fatto compromessi, ma neanche letteratura.

La replica non ha tardato ad arrivare, assumendo proporzioni plausibili. Presto, gli intellettuali romeni che avevano contribuito alla nascita e alla costituzione di tale letteratura si sono accorti che il loro "oggetto di lavoro" stava scomparendo e con esso il senso della propria carriera. Quelli – non pochi – che avevano fatto dei compromessi, *mésalliance* e sacrifici a nome della letteratura hanno risposto con forza e prontezza, dando dimensioni e luci esagerate al passato, collocandosi sotto la protezione dell'altra formula degli anni '90, quella della "sopravvivenza mediante la cultura". Ancora più numerosi – e fiancheg-

giati da politici, perseguendo a loro volta l'interesse della continuità –, questi ultimi hanno imposto nelle scuole e negli ambienti universitari, per alcuni anni di seguito, un atteggiamento piuttosto compiacente nei confronti del passato.

Non si può minimamente asserire che le gerarchie letterarie siano state radicalmente cambiate. I libri di testo sono stati ritoccati qua e là, sono stati riportati in primo piano nell'interesse scolastico alcuni scrittori che occupavano già un posto prediletto nelle grazie dell'élite della critica romena. I curricula universitari hanno continuato a fare uso di corsi di laurea e di master quali Letteratura contemporanea (che faceva seguito al corso di Letteratura moderna interbellica) o Letteratura romena postbellica. Nella tematica degli esami di laurea, di stato o di conseguimento dei titoli didattici venivano apportate alcune modifiche irrilevanti e che non operavano alcun cambiamento di ottica. Naturalmente, tale desiderio di continuità (tinto di coloritura politica) ha assunto valore amministrativo per colpa della colpevole indolenza del mondo professorale, fautore di opinioni standard.

Segnalata in tutte le riviste letterarie, la campagna di revisioni prevista per l'inizio degli anni '90 si preannunciava come un minaccioso uragano rinnovatore; però, in brevissimo tempo, non rimase se non un venticello che spezzò solo pochi rami da molto tempo rinsecchiti. Non si intravedeva alcuna costanza, nemmeno in questo genere di inutili rinunce. Tuttavia le prese di posizione sono state caoticamente forti: posti ribaltati, stratagemmi tardivi, rivincite prese, agevolazioni per gli ignoranti, provinciali o no (amici della «gente impegnata socialmente e politicamente»). L'assetto delle gerarchie su criteri morali e la messa al bando dei «collaborazionisti» dalla Storia (che ha funzionato nella Francia del dopoguerra, come effetto della «cattiva coscienza» di una nazione collabo) sono falliti. E non poteva accadere diversamente in una cultura con tre dissidenti e mezzo, e una lunga storia di furfanterie e orribili compromessi. La legge di «alzati tu, perché mi ci sieda io» (appartenente ai giovani frettolosi, come lo erano ancora quelli degli anni '80!) ha riscosso solo effetti parziali.

I giovani scrittori avevano perso gran parte del loro interesse alla letteratura e alla visibilità che un tempo questa offriva. Avevano fatto il loro ingresso in un mondo mutevole, sollecitante, pieno di offerte e tentazioni nel quale erano loro a esserne diventati protagonisti e possessori dei posti di lavoro. Non avevano alcuna ragione per far scoppiare dei grandi conflitti con i predecessori, visto che il loro posto nella storia della letteratura era stato fissato e siglato ancora prima della Rivoluzione dai principali critici della Romania, legati con mille fili alle generazioni precedenti, «compromesse». Così stando le cose, accontentandosi di quanto avevano guadagnato, essi avevano alleggerito la pressione, dimenticandosi della promessa di «revisione» radicale.

\* \* \*

È istruttivo constatare che la stessa tendenza a ignorare e a cancellare la memoria di un terrificante passato letterario si è manifestata anche dopo il 1964, quando le misure di liberalizzazione avviate dal partito cambiarono sensibilmente il clima creativo. Lo stesso partito, tramite i propri uomini, aveva incoraggiato questo genere di oblio che appartiene a noi, romeni. Si erano fatte sentire

voci del tipo: «sono stati fatti degli sbagli, ma il partito ha saputo superarli in tempo utile, instaurando un'atmosfera propizia alla creatività». Tale atmosfera è veramente apparsa non solo soddisfacente, ma addirittura meravigliosa in confronto agli errori del realismo socialista. Essa è stata capace di inculcare la sensazione di naturalezza, una sensazione ingannevole, poiché anche le tappe successive avevano offerto sufficienti motivi di terrore e disgusto.

Era talmente forte questa sete di normalità che stupisce la lentezza con la quale viene accolta la tesi (a mio avviso, sensata) secondo la quale il 1948 sia stato un anno di svolta, annunciando l'inizio di una nuova era perfettamente delimitata, con proprie leggi di funzionamento, e non l'inizio di una tappa in lieve evoluzione letteraria. Si potrebbe dire che il mimare della normalità come importante obiettivo politico al fine di legittimare il partito e di riconquistare le categorie sociali perdute durante il primo decennio comunista, abbia rappresentato una vittoria propagandistica e abbia creato delle convinzioni durevoli (come si usa dire in pedagogia).

Mi sembra ovvio che anche nel periodo precomunista non si possano ritagliare grandi intervalli di tempo in cui la letteratura si sia evoluta da sé, senza sincopi, tragiche rotture e distorsioni prodotte da fattori esterni. Tanto meno si potrebbe parlare, nel comunismo, di uno sviluppo organico della letteratura.

L'anamnesi non può fare a meno del fatto che, al di là delle sue concessioni apparenti e delle aperture attuate di volta in volta, il regime, sostanzialmente dittatoriale, abbia sempre ritenuto la letteratura e gli scrittori suoi propri strumenti. Nei primi dieci anni di comunismo "terrorista", il partito ha controllato l'intera produzione artistica e ha permesso un unico tipo di letteratura, quella a scopo propagandistico. Il comunismo ha evacuato gli "avanzi" e i "rifiuti" della cultura borghese-feudataria (ovvero gli argomenti della nostra identità nazionale), mettendo in marcia la macchina per l'epurazione delle opere e degli scrittori.

Nel periodo successivo 1964-1971, che è stato uno di liberalizzazione mirata a creare confusione (una mossa perspicace, iniziata sempre dal partito al fine di legittimarsi storicamente e di attirare le masse), è stato avviato un processo di frenetico recupero della letteratura romena e di ripristino (talvolta, perfino d'imitazione) delle esperienze interbelliche. Dopo aver abbandonato la scuola, la creatura che era la letteratura romena è tornata alla scuola media inferiore per completare gli studi.

Per alcuni anni, lo spirito critico si è autosospeso. Il vuoto andava riempito ed è stato riempito in fretta: modalità e formule poetiche interbelliche facilmente riconoscibili (ma accolte con entusiasmo dalla critica, le cui enunciazioni erano anch'esse facilmente riconoscibili), strutture ed espedienti narrativi da nuovo romanzo francese, alla moda un decennio e mezzo fa, recuperati tardi e, spesse volte, visibilmente imitati (accolti con altrettanto entusiasmo). Di lì a breve, lo stesso modernismo sarebbe stato riscoperto con entusiasmo.

Alcune personalità d'eccezione ricreano, poi, a sbalzi, le tappe bruciate, riuscendo talvolta a prolungare e a perfezionare gli esperimenti artistici iniziati due decenni fa (è il caso di Nichita Stănescu, il quale si accoda alla seconda ondata avanguardista, delle cui innovazioni si impadronisce, perfezionandole).

Segue una terza tappa, del re-indottrinamento ideologico e dell'isolazionismo à la Ceaușescu, durante la quale il partito si è giocato la carta del nazionalismo, mobilitando nuovamente le energie degli scrittori verso traguardi esterni alla letteratura.

Bisogna aggiungere che chiunque studierà la letteratura sotto il comunismo dovrà tener conto dell'ininterrotta presenza, nella vita letteraria, di una letteratura ufficiale, a scopo propagandistico e servita da un numero imponente di scribacchini. Essa ha costituito un peso continuo, fino a diventare un virus aggressivo, contro il quale la vera letteratura è stata sempre obbligata a produrre anticorpi, a fornire risposte e a difendersi a modo suo, balbettando nei corridoi liberi.

Non ha alcun senso prendere in considerazione un presunto processo naturale della letteratura, visto che essa si è evoluta da un'assemblea plenaria all'altra e da un atto politico all'altro (atti politici interni al Partito Operaio Romeno, successivamente diventato Partito Comunista Romeno, o esterni, appartenenti al Partito Comunista dell'Unione Sovietica). Persino il romanzo dell'"ossessivo decennio" (che fa parte della letteratura delle "rivelazioni", delle prove di "coraggio" degli scrittori romeni) non sarebbe nato, se Nicolae Ceaușescu non avesse denunciato in un'assemblea plenaria del 1966 gli abusi commessi durante il regime di Gheorghe Gheorghiu-Dej.

Le pietre miliari della letteratura scritta durante il comunismo sono: 30 dicembre 1947, 1953, 1956, 1964, 1971, 1989. Non possiamo, né dobbiamo trattare solo la letteratura in sé, poiché, di vero rilievo, è soprattutto l'analisi della fenomenologia dei rapporti tra questa letteratura e il fattore politico (con la sua tenace influenza in ognuna delle tre grandi tappe del comunismo romeno).

\* \* \*

Per il desiderio di normalità e ignorando le distorsioni generate dall'ingerenza del politico, i critici hanno dato credito all'idea di una concatenazione di generazioni, tra le quali la prima e la più importante sarebbe stata la generazione degli anni '60 – formata dai giovani scrittori affermatasi in quel periodo: Nichita Stănescu, Marin Sorescu, Ana Blandiana, Ioan Alexandru, Nicolae Breban. Essa, però, non sarebbe nata, se non fosse avvenuto un cambiamento nella politica del Partito Operaio Romeno (preparato discretamente, ma annunciato ufficialmente nella Dichiarazione dell'aprile 1964) e se non fosse stato modificato l'ordine delle priorità della propaganda.

Il cambiamento del clima creativo è stato possibile solo perché circostanze particolari ed eventi politici maggiori hanno indotto il partito ad aprire le valvole e a ridurre la pressione annientatrice dell'ideologia. Non è stato il logoramento delle modalità e il cambiamento delle generazioni (in senso biologico) a determinare il tragitto della letteratura, bensì gli eventi politici con conseguenze sul piano ideologico. Indipendentemente dalla loro età o dalla direzione che

hanno ritenuto di rappresentare, gli scrittori hanno risposto, deliberatamente o meno, alle sfide del fattore politico, in un modo che ha organizzato il loro destino letterario.

Le incessanti polemiche teoriche con riferimento all'esistenza e al succedersi delle generazioni o persino delle "classi" (nel senso conferito loro dal compianto critico letterario Laurențiu Ulici) mi sembrano prive di senso nelle condizioni in cui un regime del terrore ha provocato il raggruppamento degli scrittori secondo altri criteri, diversi da quelli strettamente estetici, specifici per i periodi di normalità.

Riformulando (e ribaltando) la teoria leninista delle due culture in seno alla stessa società, diremmo che dopo il 1948 sia apparso, con l'aiuto del potere, un gruppo (di giovani e meno giovani) che ha sostenuto l'ideologizzazione della letteratura e il suo mutamento, tramite il "metodo" del realismo socialista, in fattore di propaganda. E come reazione all'annientamento della letteratura, dopo un po' di tempo, ha preso forma una timida tendenza (rappresentata da alcuni scrittori di tutte le età e con biografie diverse) di recupero e affermazione della specificità dell'atto artistico, sia anche per mezzo di concessioni.

Naturalmente, non è stato questo piccolo gruppo, tollerato per ragioni propagandistiche, a segnare questa infausta epoca. Ma dopo il 1960 e soprattutto dopo il 1964, al gruppo che si era schierato per l'ideologizzazione della letteratura durante il realismo socialista, farà una sempre più forte concorrenza un gruppo della normalizzazione, costituito prevalentemente da giovani scrittori (e non solo) decisi a de-ideologizzare la letteratura e ad affermare la sua autonomia. Dalla parte di questa "generazione" della normalizzazione si sono schierati anche quelli che avevano conseguito – dopo il rilascio dalla prigione – il diritto di firma, in modo che si ritroveranno sulla stessa barricata Ana Blandiana, Nichita Stănescu, nonché Augustin Doinaș o Ion Caraion.

Il gruppo asservito alla politica del partito ha continuato, però, a scrivere anch'esso una letteratura accolta favorevolmente dalle autorità, vale a dire adattata ai desideri del momento. Era formato da una parte dei veterani del realismo socialista (una parte degli altri erano diventati, nel frattempo, "spiriti liberali") e dalle nuove classi di "attivisti" provenienti dal fronte della letteratura e ansiosi di trovare un lavoro da svolgere.

Similmente, il tentativo di Nicolae Ceaușescu di reindottrinamento ideologico tramite il lancio delle Tesi di giugno 1971 provocherà l'avvicinamento e il raggruppamento degli scrittori di buona fede, di qualsiasi scelta stilistica ed età (compresi gli esordienti dopo il 1980), intorno all'idea di salvaguardare i diritti acquisiti, di consolidare l'autonomia dell'estetico e di prolungare il processo di modernizzazione della letteratura, indipendentemente da ciò che le autorità avrebbero desiderato. Dall'altra parte, gli asserviti al regime, tra i quali si possono individuare figure di vecchia o nuova data, si sono sforzati di difendere e illustrare, in maniera vergognosa, i "principi" oscurantisti della minirivoluzione culturale di Ceaușescu. Tra queste categorie di scrittori di età e mentalità ar-

tistiche più o meno vicine, situati in campi avversi, a seconda del modo in cui reagivano alle pressioni e ai desiderata del partito, si trovavano, come sempre, gli opportunisti, i nostri eterni opportunisti, pronti a migrare e a cambiare orbita.

Il fattore politico soprattutto ha raggruppato, quindi, gli scrittori indipendentemente dalla loro età, in una sorta di coppie di “generazioni di creazione” contrassegnate ideologicamente. Infatti, tali ideogenerazioni erano formate da scrittori asserviti (per ragioni propagandistiche) e da scrittori tollerati (sempre per ragioni propagandistiche). Dal punto di vista del partito che era, in fin dei conti, il padrone assoluto del mondo letterario romeno, la totale indipendenza dell'atto artistico avrebbe equivalso alla fuga dalla piantagione.

D'altronde, per offrire dei chiarimenti sulla letteratura scritta in questo intervallo di tempo, saremo obbligati a partire dal modo in cui gli scrittori avrebbero potuto reagire di fronte ai divieti e agli stimoli del “sistema pedagogico” messo a punto dal partito. Tra tanti argini, ostacoli, offerte ipocrite, falsi corridoi e libertà parziali, essi dovevano trovare un canale sul quale navigare con minime perdite e grossi guadagni. Il perversimento sarà più grande o più piccolo, ma mai assente.

Gli storici letterari che si occuperanno di questo periodo (1948-1989) troveranno impossibile evitare la situazione reale sul terreno e il carattere atipico della letteratura prodotta sotto la pressione del politico. Occorreranno una nuova visione istoriografica e nuove modalità d'approccio.

\* \* \*

Nel momento del crollo del regime – il panorama della prosa e della poesia romena sorprende, soprattutto, per la sua diversità. Aveva raggiunto quella ricchezza di reti e modelli, attraverso l'ampliamento, nel clima di libertà che seguì al 1964, degli spunti tematici e attraverso l'espansione dell'universo di oggetti e fenomeni costituenti la materia mundi. Ma anche attraverso la moltiplicazione e il raffinarsi – dopo il 1971 – delle modalità attraverso le quali le erano conferite forme capaci di preparare sensi o – nel caso della poesia, in particolare – di tradire, metonimicamente, la presenza di alcuni stati d'animo o di proporre la presenza di un'irrealità plausibile. “Colpevole” di tale diversità era stata anche la velocità con la quale erano state bruciate le tappe ed erano state occupate, con agilità, altre ed altre aree sgombre, senza che quelle conquistate fossero intensamente sfruttate. Per molti scrittori era stato importante il cambiamento e non tanto l'esaurimento dei filoni. Sicuramente, una causa di tale fretta (nonché di tale superficialità) è stato il sentimento di vuoto e frustrazione provocato dal nostro isolamento dal movimento culturale europeo, che è durato un numero inquietante d'anni. Tale sentimento di vuoto ha accentuato il bisogno di sincronizzazione veloce, nonché di aumento del numero di traduzioni e possibilità di informazione, dopo il 1964. Un'altra causa di tale accelerazione e disinteresse per l'approfondimento è stata la reattività assunta dagli scrittori sotto la pressione sgradevolmente mutevole del fattore politico-ideologico che li spingeva a reagire. Deliberatamente o meno, seguendo la moda o l'esempio altrui, essi hanno cambiato i traguardi verso i quali sembravano esser stati predestinati oppure hanno cercato con urgenza, loro stessi, nuovi canali su cui procedere con

successo e senza eccessive concessioni. In una cultura relativamente piccola e messa a repentaglio come la nostra, con un numero ristretto di case editrici e riviste, quasi tutte concentrate a Bucarest, con avvenimenti e personaggi letterari conosciuti da tutti, gli scrittori erano sensibili agli eventi del proprio settore di attività, a ciò che si traduceva o di cui c'era richiesta e a tutto quello che avrebbe potuto riportare loro la benedizione dei tre quattro critici influenti. Questo stare all'erta (indegno, forse, dello spirito della grande cultura), questa attenzione sollecitante a tutto ciò che si cercava, che faceva scalpore – nella stampa e in pubblico – e offriva soddisfazioni immediate, nonché la sete dei lettori per la “verità” e la “vendetta” tramite l'accesso, sia anche parziale, alla verità obnubilata dalle autorità, erano stati all'origine di una tendenza di omogeneizzazione contrapposta alla menzionata diversificazione stilistica sotto forma di replica. Essa si è resa manifesta nel campo delle opzioni dell'emittente come intenzionalità dell'atto creativo sottomesso alla pressione delle attese del destinatario, cosa che ha stimolato il processo in maniera decisiva.

I formalisti russi avevano parlato del fenomeno di travisamento delle intenzioni e, collegato a ciò, di migrazione delle funzioni e di metamorfosi dei generi. Facilmente individuabile anche da noi, esso ha, come molte altre caratteristiche della letteratura romena, una stretta determinazione politica e appare in condizioni che riassumiamo qui di seguito. Si è verificato quando, per ragioni propagandistiche, il regime ha alleggerito a un certo punto la pressione delle leve di controllo e censura, offrendo agli autori l'opportunità di diventare qualcosa di più di semplici illustratori dei testi marxisti sulla lotta di classe. Dal momento che, dopo il 1965, il regime voleva suggerire la liberalizzazione, agli scrittori era stata fatta la concessione di poter dire – sotto la protezione dell'idea di finzione – alcune verità politiche, storico-sociali, difficili o impossibili da pronunciare solo pochi anni prima. L'incredibile successo di tali scritti aveva favorito la nascita della cosiddetta letteratura dell'“ossessivo decennio”. Approfittando di tale trend, con la complicità della censura e guadagnando gradualmente terreno, una parte sostanziale della prosa romena è diventata una prosa degli “ossessivi decenni” comunisti post Gheorghe Gheorghiu-Dej. Essa non ha trascurato nemmeno i soggetti storici (di storia precomunista), sociali, religiosi, politici, resi tabù dalle ufficialità. In questo modo la letteratura (la prosa soprattutto) ha cercato di svolgere il ruolo della stampa libera, della storiografia, della sociologia, della politologia (di un regime democratico). Il prosatore si è immedesimato con il giornalista investigativo (come Augustin Buzura in *Drumul cenușii* [Il cammino della cenere]), e molti altri ancora, che introducono il personaggio procuratore-investigatore), con lo storico che cerca di far luce sui soggetti sensibili del passato nazionale falsificato dalla storiografia sovietizzante dei primi anni (si vedano *Delirul / Il delirio di Marin Preda*, *Dimineața pierdută* [Il mattino perduto] di Gabriela Adameșteanu, *Sala de așteptare* [La sala d'attesa] di Bedros Horasangian). Una migrazione delle funzioni del politico accade anche nelle recensioni dei critici che diventano insolitamente forti nel contesto culturale romeno, ma prevedibili nei verdetti e preoccupati di sostenere o contrastare le decisioni delle autorità. La poesia stessa, acquistando strutture epiche e dando

luogo, da un certo punto in poi, agli eventi quotidiani (come nella poesia della generazione '80) ha ripristinato una parte delle funzioni del reportage sul campo, dei tempi di normalità, interessato a fornire rivelazioni realistiche. Ancora lei, la poesia, sfruttando i vantaggi dell'ambiguità e dell'allusività (Mircea Dinescu, Dorin Tudoran ecc.) oppure, tornando alla discorsività e ai modi diretti della generazione del 1848 (Adrian Păunescu) ha preso il posto del pamphlet politico, quanto agli effetti che provocava (poiché le attese del pubblico erano eccessivamente grandi).

Il travisamento delle intenzioni e, in genere, l'esopismo di tutte queste iniziative hanno dato luogo ad alcuni prodotti letterari contorti, dei feti con una "minima speranza di vita" letteraria. Il desiderio dello scrittore di "svelare" e di guadagnarsi così un pubblico vasto, un pubblico assetato di verità, è stato boicottato dal desiderio del censore, e in gran parte dello scrittore stesso, di limitare e attenuare l'impatto. Tale concepimento a tre (scrittore, censore, lettore) ha dato alla luce una letteratura di stratagemmi, di forme difensive, di protezione che hanno attirato l'attenzione soprattutto sulle manovre del conformista sottile che si nasconde dietro colui che giura sulla verità delle sue parole. Com'è facile notare, la posta in gioco della letteratura era diventata eccessiva a causa della moltiplicazione e del travisamento delle sue intenzioni. Contagiata, forse, dallo spirito totalitario del regime, essa si era assunta più funzioni di quanto potessero sopportare i meccanismi volti a preparare soltanto l'esito estetico. Il che implicava, inoltre, anche uno sforzo di mascheramento, cosa che era in grado di consumare l'energia necessaria per le grandi imprese letterarie. Gli scrittori che hanno fatto così hanno perso la battaglia sul piano artistico, senza vincerla nemmeno sul piano politico. Pochi anni dopo la Rivoluzione, il loro gesto è stato dimenticato. Altrettanto angosciante è il fatto che i procedimenti consacrati dalla letteratura sovversiva, le formule difensive di protezione, la tipologia dei personaggi ecc., siano stati assunti da alcuni scrittori asserviti al regime, i quali, bramando le grazie dei lettori, ne hanno fatto uso del tutto casuale. Per di più, essi si sono sforzati di scrivere in maniera artistica, di ottenere i migliori risultati conformandosi al senso "generale verso estetico" della letteratura romena, sognando di cogliere l'occasione, di suggerire una passione artistica, ma, al contempo, di rendere servizi importanti al regime. In ogni modo, la conversione in politico di tutto ciò che si scriveva era diventata, a un certo punto, una costante di tutto ciò che si leggeva. Il desiderio di verità del pubblico dei lettori ha avuto la forza insidiosa di una corrente marina, che ha risucchiato con impensabile energia moltissimi prodotti artistici, facendoli muovere energicamente nel paesaggio per un bel po' di tempo, conferendo loro la gloria momentanea e preparandone così il fallimento.

Non sono stati molti coloro che hanno saputo sottrarsi alla corrente, rimanendo nei limiti della loro arte. Sono coloro che ancora oggi sono letti e apprezzati. D'altronde, l'aspetto del campo di battaglia dopo una lotta è piuttosto agghiacciante. Tra tanti feriti, moribondi e morti vi sono solo alcuni sopravvissuti che hanno avuto l'ispirazione o la fortuna di non affrettarsi a esordire negli anni '50, di non azzardarsi a fare i coraggiosi, a sporgere la testa fuori dalle trincee,

quando non era il caso e, soprattutto, di ripararsi in luoghi lontani dalle vedette del partito. Si tratta degli autori della “literatura cu opârle”, tradotto letteralmente – la letteratura con lucertole, ovvero scritti in cui le realtà del regime venivano camuffate sotto metafore allusive.

### **Quali sono le prospettive di tale letteratura? Il suo paradosso**

Concludo qui questo excursus sullo specifico della letteratura nel periodo comunista come prodotto di uno spazio circoscritto con proprie leggi di evoluzione.

Durante il percorso ho accennato non poche volte all’innaturalità di questa letteratura, al suo paesaggio bizzarro. È un aspetto che va messo in conto qualora volessimo sapere quali siano le prospettive di tale letteratura, come risponderà alla prova del tempo quando sin d’ora, gran parte di essa è illeggibile.

E questa letteratura potrà mai destare un qualsiasi interesse dato il cambiamento brutale dell’orizzonte d’attesa, l’evoluzione dei gusti, delle abitudini di lettura delle nuove generazioni? L’obsolescenza è, come ben sappiamo, un fenomeno inesorabile e, in genere, essa conosce un progresso lieve, spesso impercettibile. Nel caso specifico della letteratura pubblicata sotto il comunismo, l’obsolescenza avviene a due velocità, in due modi.

Il desiderio di conquistare un pubblico avido di verità e illusioni eroiche ha fatto sì che la ricca letteratura delle mezze verità entrasse, viste le nuove condizioni di libertà, in un rapido processo di obsolescenza. In altre parole, l’intenzione, di nuovo lei, l’intenzione di soddisfare i desideri immediati del pubblico di quell’epoca ha preparato il terreno all’indifferenza. Questo tipo particolare di obsolescenza sarà seguito da quello consueto. Si tratta dell’usura, del tutto naturale col passar del tempo, dei meccanismi che assicurano le prestazioni estetiche di un testo; usura che diventa visibile per via dell’evoluzione delle forme e dell’orizzonte d’attesa. E, al tempo stesso, si tratta dell’indebolirsi delle possibilità di ri-conoscimento, della capacità dei futuri lettori di rapportarsi all’atmosfera, al tipo di relazioni e di comportamenti umani, al sistema di valori dell’epoca comunista. Quella parte della letteratura scritta tra il 1948 e il 1989 che trovo tuttora viva (alcune prose, un numero molto più importante di volumi di versi) avrà anch’essa la sorte della letteratura dei tempi di Titu Maiorescu o della letteratura interbellica, le quali, pur fermamente nel canone, sono da tempo entrate in un processo di obsolescenza (che ci costa ammettere).

E come in tutte queste circostanze, se davvero non vogliamo rompere i legami con questi libri importanti, ma neanche illuderci, nella nostra voglia di condividere i “sentimenti appropriati” della letteratura nazionale, dovremo fare uno sforzo di immaginazione per scoprire un nuovo angolo di approccio e di comprensione. Un angolo capace di sostituire quello estetico, il quale, col trascorrere del tempo, ci offre motivi di delusione sempre più lampanti.

La soluzione, a mio avviso, l’abbiamo applicata già da tempo ed è radicale. Ci vuole, credo, un cambiamento di percezione, un cambiamento nella direzione in cui guardiamo e una sorta di valorizzazione frammentaria.

La soluzione ci è stata suggerita anche dal modo in cui reagiscono i giovani di oggi a contatto con i testi dell'epoca dalla quale ci separano ormai due decenni.

Loro seguono di rado l'aspetto estetico dei testi – il quale, a dire il vero, è piuttosto raro. Si divertono, invece, (quando percorrono la poesia e la prosa della propaganda degli anni cinquanta); si meravigliano della bizzarria dell'area problematica, del modo sospetto e contorto di concepire i testi. In genere, quando i testi non sono del tutto opachi, i lettori sono meravigliati e per lo più incuriositi, come se avessero sotto gli occhi immagini di un altro pianeta o tracce di una civiltà ormai scomparsa.

Così – la loro prima reazione – quella naturale – di fronte a questa letteratura, li colloca piuttosto nella zona dell'espressivo, dell'interessante.

Nella loro ricezione, la componente estetica è secondaria o piuttosto inesistente, come succede quando leggono la letteratura romena del Cinque-Seicento.

Quindi, poiché tutti i valori artistici col tempo sbiadiscono e addirittura scompaiono, è il caso di portare alla ribalta quelli espressivi senza dimenticarci dei primi, quando e se ancora validi.

Diremmo che il paesaggio della letteratura scritta sotto il comunismo – proprio a causa della sua innaturalità, della storia drammatica contenuta in ogni sua faglia e ogni forma di rilievo – potrebbe diventare più stimolante di quello apparso in tempi di normalità. Somiglia alquanto alla strana veduta dell'atollo Mururoa o di Chernobyl, dopo il disastro.

Se guardassimo con la massima attenzione (e con una curiosità intensa da astronauta sceso su un pianeta straniero) non verso le superfici bruciate, ma verso quanto è emerso dalle ceneri nutrienti del disastro, potremmo notare con stupore una favolosa ricrescita di alberi, germinazioni precoci, riproduzioni accelerate, errori di crescita, zone franche, zone di riparo con isole mirabolanti ricoperte di vegetazione e soprattutto il respiro inconsueto delle piante pronte ad innalzarsi, come nelle fiabe, e a coprire con il loro fremito biologico, le tracce di desolazione.

Sono poche le tappe della letteratura romena ad essere più ricche quanto a espressività e a poter sostituire più facilmente la loro componente estetica rispetto alla letteratura scritta sotto il comunismo.

E niente supera, come significato, lo straordinario sforzo degli scrittori romeni nello scoprire modi e mezzi di funzionamento con meno perdite possibili per l'istituzione della letteratura in condizioni difficilmente immaginabili.

# Ostalgie come pratica della memoria nella Germania dopo l'89

di Eva Banchelli

*«Nostalgia di una DDR come avrebbe potuto essere se non fosse stata la DDR».*<sup>1</sup>

## 1

Concluse le celebrazioni che tra il 2009 e il 2010 hanno commemorato con enorme impegno di mezzi il ventennale della caduta del Muro e quello della riunificazione della Germania, un dato emerge con particolare evidenza dalla mole di inchieste, di studi e di racconti prodotti su entrambi questi eventi. La speranza che la memoria di quei giorni si costituisse in mito fondativo di una nuova identità nazionale tedesca è stata fino a oggi in gran parte delusa, nonostante il poderoso sforzo istituzionale di organizzare e dirigere il processo di elaborazione di questo nuovo passato per farne un patrimonio comune e condiviso. La soddisfazione per i molti traguardi raggiunti dopo l'89 è, infatti, ancora offuscata, a est come a ovest, da quel fenomeno che Daniela Dahn – una delle commentatrici più critiche dell'ultimo ventennio vissuto dalla Germania – ha definito, evocando il celebre saggio di Freud, «il disagio nell'unità»<sup>2</sup>, ovvero il malessere diffuso tra i cittadini della ex DDR per le troppe promesse disattese riguardo allo sviluppo economico-sociale e all'integrazione reciproca tra le due parti del paese. La fine dell'oppressione e della penuria, la riconquistata libertà di movimento, di opinione, di comunicazione sono state accompagnate infatti da una sconosciuta precarietà sociale, dal discredito generalizzato del sistema socialista, dall'abuso di stereotipi discriminanti ai danni dei cittadini dell'Est e dallo smantellamento sistematico del loro intero universo di valori.

Il successo della rivoluzione pacifica dell'89 e la scomparsa della cortina di ferro, acclamati dall'opinione pubblica internazionale e festeggiati con uno spettacolare dispiegamento mediatico, non si sono dunque sedimentati per

<sup>1</sup> C. Eger, *Mein kurzer Sommer der Ostalgie*, Dössel, Janos Stekovics Verlag, 2004.

<sup>2</sup> D. Dahn, *Westwärts und nicht vergessen. Vom Unbehagen in der Einheit*, Reinbek b. H., Rowohlt, 2005.

ora in una memoria collettiva e in un patrimonio simbolico unificanti, sebbene questo capitolo di storia felicemente concluso sembrasse offrire ai tedeschi una possibile occasione di riscatto dall'estenuante confronto con gli spettri del nazionalsocialismo e del secondo conflitto mondiale. Così almeno si augurava, interpretando il desiderio di molti, un autorevole osservatore partecipe come Martin Walser davanti alle immagini delle folle di berlinesi esultanti la notte del 9 novembre del 1989.

Per la prima volta in questo secolo – annotava lo scrittore in quei giorni - la storia tedesca ha un esito felice. [...] I Tedeschi della DDR hanno dato vita a una rivoluzione di tipo davvero nuovo nella storia delle rivoluzioni: la rivoluzione dolce. [...] Questa rivoluzione convincerà il mondo che i Tedeschi hanno bisogno di una nuova forma politica. Il dopoguerra e la guerra fredda sono durati fino al 9 novembre. Ora siamo pronti per la pace.<sup>3</sup>

Le entusiastiche affermazioni di Walser inauguravano un fitto dibattito tra gli intellettuali intorno alla svolta prodottasi nel loro paese, un paese che appare ancora oggi in realtà impegnato in una lunga, laboriosa e sofferta fase di transizione occupata dal confronto con il capitolo socialista della storia tedesca recente e con la sua interpretazione.<sup>4</sup>

Al centro di quest'arena del ricordo si colloca l'intera storia della DDR: non solo i quarant'anni della sua esistenza fino all'improvvisa dissoluzione, ma anche il fenomeno sorprendente della sua successiva sopravvivenza come impronta tenace impressa nella memoria collettiva e nella marcata differenza che continua a distinguere i modi di vita e la mentalità nella parte occidentale della Repubblica Federale da quelle nei cinque nuovi *Länder* orientali. Manca a tutt'oggi così una definizione unanimemente accettata sia del tipo di regime cui ha dato vita l'esperimanto socialista<sup>5</sup>, come anche degli avvenimenti che nel giro di pochi mesi ne causarono il tracollo fino alla cancellazione della DDR dagli atlanti geografici e al suo completo assorbimento nella BRD. Nella retorica di un dibattito pubblico ancora fortemente lacerato è in corso infatti uno scontro concettuale che vede il termine di 'riunificazione' (*Wiedervereinigung*) confutato da

<sup>3</sup> M. Walser, *Ansichten und Einsichten. Aufsätze zur Zeitgeschichte*, in *Werke in zwölf Bänden*, vol. XI., hrsg. von H. Kiesel, Frankfurt/M., Suhrkamp, 1997, p. 927.

<sup>4</sup> Cfr. T. Großbölting, *Die DDR im vereinten Deutschland*, in «Aus Politik und Zeitgeschichte», 25/26, 2010, pp. 35-41.

<sup>5</sup> Cfr. K. Jarausch, *Realer Sozialismus als Fürsorgediktatur*, in «Aus Politik und Zeitgeschichte», 20, 1998, pp. 33-46. A differenza del nazionalsocialismo, osserva Jarausch, e a dispetto di tutti i tentativi di equiparare le due forme assunte dal totalitarismo sul suolo tedesco, il socialismo reale nella DDR, a due decenni dalla sua conclusione, legittima interpretazioni più complesse e diversificate, nella misura in cui il regime della SED, pur presentando marcate caratteristiche di *Unrechtsstaat*, non ha prodotto quella cesura estrema e insanabile dello sviluppo e delle norme della civiltà umana che costituisce il tragico lascito del regime hitleriano.

quello di 'annessione' (*Anschluss*)<sup>6</sup>; a sua volta l'espressione 'svolta' (*Wende*), che esalta il mutamento positivo (*Umbruch*) prodotto dalla crisi e poi dal collasso dello stato orientale, deve negoziare il suo primato con 'demolizione' (*Abbau*)<sup>7</sup>, di segno irriducibilmente opposto e inscindibile da una lettura dell'adesione (*Beitritt*) della DDR al sistema occidentale in chiave di 'colonizzazione' da parte della Repubblica Federale.<sup>8</sup>

Volendo fornire anche solo una breve traccia riassuntiva all'interno di queste polarizzazioni, osserviamo – sulla scorta della recente sintesi proposta da Martin Sabrow<sup>9</sup> – che almeno tre principali modelli narrativi della storia della DDR dominano la discussione attuale<sup>10</sup>. Si può distinguere, infatti, una memoria centrata sul paradigma totalitario e sull'urgenza di denunciare gli aspetti oppressivi dello 'Stato della STASI' (*Stasiland*)<sup>11</sup>; una memoria che – di contro – difende, pur con le sue contraddizioni e i suoi limiti, il progetto rappresentato dal socialismo reale come alternativa all'ordine sociale capitalistico, richiamandosi con forza ai miti di fondazione della DDR<sup>12</sup>; e infine una memoria che, respingendo un'immagine unica e omogenea della società orientale, ne rileva la complessità, distinguendo in particolare tra la sfera pubblica, marchiata dalla dittatura, e quella soggettiva e privata, di cui si riscatta l'autonomia e la dignità.

Il paese – ha osservato al proposito la scrittrice Helga Königsdorf – non era in prima istanza un paese di vittime e di carnefici. Era innanzitutto un paese di gente normale che trovava determinate condizioni entro cui doveva e – nonostante tutti i condizionamenti – poteva vivere.<sup>13</sup>

<sup>6</sup> Valgano per tutte, come illustrazione della tesi dell'*Anschluss*, le posizioni sostenute da Günter Grass a proposito della riunificazione tedesca. Cfr. G. Grass, *Die Deutschen und ihre Dichter*, Frankfurt/M., DTV, 1995, p.276. Si veda anche il recente G. Grass, *Unterwegs von Deutschland nach Deutschland*, Göttingen, Steidl, 2009.

<sup>7</sup> Cfr. O. Baale, *Abbau Ost. Lügen, Vorurteile und sozialistische Schulden*, München, DTV, 2008.

<sup>8</sup> Cfr. P. Cooke, *Representing East Germany since Unification. From Colonisation to Ostalgie*, Oxford, Berg, 2005.

<sup>9</sup> M. Sabrow, *Die DDR erinnern*, in *Erinnerungsorte der DDR*, hg. v. M. Sabrow, München, Beck, 2009, pp. 12-27.

<sup>10</sup> Cfr. anche K. Jarausch, *Jenseits von Verdammung und Verklärung. Plädoyer für eine differenzierte DDR-Geschichte*, in *The Many Faces of Germany: Transformation in the Study of German Culture and History*, ed. by J. E. McCarthy, W. Grünzweig, T. Koebner., New York, Oxford, Berghahn Books, 2004, pp. 187-200.

<sup>11</sup> Cfr. A. Funder, *Stasiland. Stories from behind the Berlin Wall*, London, Granta 2003 [trad. it: *C'era una volta la DDR*, Milano, Feltrinelli, 2005].

<sup>12</sup> Cfr. *Das Kollektiv bin ich. Utopie und Alltag in der DDR*, hg. v. F. Becker, I. Merkel, S. Tippach-Schneider im Auftrag des Dokumentationszentrum Alltagskultur der DDR, Weimar, Wien, Böhlau, 2000.

<sup>13</sup> H. Königsdorf, *Überleben war eine prima Alternative*, in «Berliner Zeitung», 22 febbraio 1992.

Knigsdorf mette dunque in risalto lo scarto fra il teatro istituzionale e ufficiale della 'grande Storia, dove vige l'opposizione tra persecutori e perseguitati, e quello della vita quotidiana e delle sue 'microstorie'. Questa seconda dimensione, che è stata anche definita quella della «normalità nello stato d'emergenza», è rivendicata nella memoria di molti non solo come 'nicchia' di compensazione (*Nischengesellschaft*, secondo l'ormai celebre definizione di Gnter Gaus)<sup>14</sup> dall'onnipervasività del potere, ma anche come spazio di resistenza civile all'oppressione del sistema, luogo nel quale poterono maturare a partire dagli anni Ottanta quelle forme di opposizione che contribuirono poi in modo determinante alla fine del regime<sup>15</sup>. Proprio da questo *humus* si nutre una recente ricca produzione letteraria e cinematografica che, attraverso alcuni dei più importanti autori contemporanei, sta scrivendo l'epopea vittoriosa della rivoluzione pacifica che si svolse tra Lipsia, Dresda e Berlino, fuggando il pregiudizio della totale acquiescenza della popolazione orientale alla dittatura del partito<sup>16</sup>. Il quadro interpretativo attuale è dunque quello di uno scontro permanente tra diverse opzioni memoriali che, in competizione tra loro, producono l'effetto descritto dallo storico Konrad Jarausch: quello di un «caleidoscopio di ricordi frammentati le cui schegge multicolori creano forme in continuo mutamento».<sup>17</sup>

## 2

All'interno di uno scenario tanto complesso e conflittuale, che è andato inoltre via via rimodulandosi nel corso di quest'ultimo ventennio<sup>18</sup>, particolarmente ardua si rivela la produzione di una meta-narrazione nazionale che accolga e integri al suo interno la specificità e la diversità dell'esperienza storica e sociale vissuta dai cittadini tedeschi orientali durante l'epoca della DDR e nella brusca transizione al nuovo sistema di vita e di valori dopo l'89.<sup>19</sup> Questo processo di usurpazione della memoria e del racconto in nome della riscrittura unitaria del-

<sup>14</sup> G. Gaus, *Wo Deutschland liegt*, Hamburg, Hoffmann & Campe, 1983.

<sup>15</sup> Cfr. T. Lindenberger, *Herrschaft und Eigen-Sinn in der Diktatur: Studien Zur Gesellschaftsgeschichte der DDR*, Wien, Bhlau, 1999.

<sup>16</sup> Basterà ricordare il fortunato film *Die Nikolaikirche* (1995) del regista Frank Beyer, tratto dall'omonimo romanzo di Erich Loest, e i due voluminosi romanzi *Neue Leben* (2005) di Ingo Schulze e *Wie es leuchtet* (2004) di Thomas Brussig. Anche il recente grandioso affresco di Uwe Tellkamp, *Der Turm* (2008) chiude su una visionaria rappresentazione del «vento nel quale soffiava di nuovo quella forza imprevedibile, febbricitante di violenza che si pensava di aver ammansito per anni con promesse, minacce, diversivi e dolciumi». U. Tellkamp, *Der Turm. Geschichte aus einem versunkenen Land*, Frankfurt/M., Suhrkamp, 2008, p. 944. [Tr. it. *La Torre. Storia di una moderna Atlantide*, Milano, Bompiani, 2010, p. 1266].

<sup>17</sup> K. Jarausch, *Der Umbruch 1989/90*, in *Erinnerungsorte...*, cit., p. 529.

<sup>18</sup> Cfr. D. Mühlberg, *Vom langsamen Wandel der Erinnerung an die DDR*, in *Verletztes Gedächtnis. Erinnerungskultur und Zeitgeschichte im Konflikt*, hg. v. K. H. Jarausch, M. Sabrow, Frankfurt/New York, Campus, 2002.

<sup>19</sup> Cfr. T. Ahbe, *Deutschland – vereintes, geteiltes Land*, in *Fremde Br der. Der schwierige Weg zur deutschen Einheit*, hrsg. V. N. Beckenbach, Berlin, Duncker & Humblot 2008, pp. 55-97.

la storia operata dalla cultura dominante è stato lucidamente diagnosticato dalla scrittrice occidentale Susanne Leinemann nelle pagine del suo libro autobiografico *Aufgewacht. Mauer weg* [Sveglia, il Muro non c'è più] (2002):

Poco dopo che la DDR, per lo stupore di molti e il terrore di alcuni, era riemersa dagli abissi del nostro inconscio e reclamava il proprio diritto a essere percepita anche da noi Tedeschi occidentali come una seconda Germania, ecco che siamo riusciti a farla sparire di nuovo grazie all'unità nazionale.<sup>20</sup>

Nell'introdurre il catalogo della mostra parigina dedicata alla cancellazione delle tracce del passato nella Berlino odierna (*Berlin. L'effacement des traces*: Parigi, Museo di storia contemporanea: 21 ottobre-31 dicembre 2009), anche la studiosa canadese Régine Robin sottolinea come la memoria collettiva nell'attuale Repubblica Federale sia particolarmente selettiva nei confronti della scomparsa Repubblica Democratica e attui piuttosto una sistematica «politica dell'oblio [...] nell'indifferenza generale o con l'assenso di buona parte della popolazione».<sup>21</sup> Oltre che selettiva, osserva anche la storica inglese Mary Fullbrook, questa memoria si mostra anche parziale insistendo, là dove non vuole cancellare le tracce del passato, sull'immagine esclusiva della dittatura criminale rappresentata dal Muro e dalle carceri della Stasi<sup>22</sup>: un fenomeno efficacemente riassunto nel concetto di *Tribunalisierung*, ovvero di 'tribunalizzazione' della Storia.<sup>23</sup>

Entrambe queste forme di *damnatio memoriae* risultano tanto più evidenti in quanto sono mascherate sotto un eccesso di musealizzazione che, come sappiamo, rappresenta spesso la forma migliore con cui industria e consumo del ricordo imbalsamano, alterano e di fatto cancellano le tracce reali del passato. Così dopo o, spesso, nello stesso momento in cui, all'indomani della caduta del Muro, si decideva di cambiare i nomi delle vie politicamente connotati, di rimuovere simboli e monumenti del socialismo, di abbattere edifici e consegnare alle discariche arredi e suppellettili di uso quotidiano, iniziava una altrettanto sistematica operazione inversa di archiviazione della storia della Germania orientale nei numerosi musei disseminati nei nuovi *Länder* e a Berlino, dove ci si è affrettati a disinnescare la miccia di una memoria collettiva ancora bruciante, catalogandola, riducendone la molteplicità e mettendola prontamente sotto vetro.

<sup>20</sup> S. Leinemann, *Aufgewacht. Mauer weg*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 2002, p. 253

<sup>21</sup> Berlin. *L'effacement des traces*: 1989-2009, sous la direction de S. Combe, T. Dufrière, R. Robin, Paris, Fage éditions, 2009, p. 29.

<sup>22</sup> M. Hesselmann, *Eine schräge Geschichte. Berlin, geprägt von Stasi und Mauer? Die britische Historikerin Mary Fullbrook kritisiert das Geschichtsbild der Hauptstadt*, in «Tagespiegel», 18.7.2007.

<sup>23</sup> Cfr. C. Offe, *Die Integration nachkommunistischer Gesellschaften: die ehemalige DDR im Vergleich zu ihren osteuropäischen Nachbarn*, Bremen, MS, 1992, p.49.

Anche di recente, nel ventennale della riunificazione tedesca, la politica culturale ufficiale non ha cessato di ignorare o negare il contributo che la DDR, nonostante – o forse proprio in forza delle avverse condizioni politiche interne - ha dato all'identità complessiva della Germania postbellica. In più occasioni sono stati necessari interventi autorevoli per salvare la dignità del «fragile passato» (Régine Robin) orientale sbrigativamente messo agli atti sotto l'etichetta dello stato totalitario. Basterà ricordare a questo proposito due esempi particolarmente significativi. Ancora nel dicembre del 2009 Alexander Camman, dalle colonne dell'autorevole inserto culturale del settimanale «Die Zeit», poteva definire la letteratura tedesca dell'Est «la grande sconosciuta», nonostante «la sua varietà a torto dimenticata, il suo fascino scontroso e le sue alte ambizioni estetiche».<sup>24</sup> Nello stesso torno di tempo, in occasione della mostra di pittura e scultura organizzata a Berlino con il patrocinio delle massime autorità politiche per celebrare i quarant'anni della Costituzione federale (*60 Jahre, 60 Werke*: Berlin: Martin Gropius Bau, 30.IV-14.VI.2009), lo scrittore tedesco orientale Christoph Hein contestava l'esclusione dalla rassegna degli esponenti della DDR che, avendo vissuto e prodotto all'interno di una dittatura, non erano stati ritenuti rappresentativi della libertà espressiva celebrata nell'esposizione:

Certo – osservava Hein nella sua lettera aperta – gli artisti della DDR erano tenuti a seguire i dettami dello stato. Ma potevano anche fare resistenza, e molti di loro - gli artisti veri - la fecero [...]. Se desiderate dunque vedere dei quadri che rappresentino “un omaggio alla libertà artistica”, che forniscano davvero una prova d'indipendenza dallo stato e i cui autori abbiano effettivamente vissuto, sofferto e lottato per difendere la loro convinzione che l'arte deve essere libera, io potrei mostrarvi molte opere che quella libertà la testimoniano perché i loro autori dovettero conquistarsela giorno dopo giorno. E questi artisti sono tedeschi orientali.<sup>25</sup>

Come si è potuto notare dalle testimonianze fin qui menzionate, la letteratura – incaricata, per sua vocazione e statuto, a smentire le narrazioni ufficiali e a vigilare sui diritti della memoria – si è particolarmente impegnata in Germania ad avvertire e denunciare il processo di rimozione in atto, indagando i vuoti e il disagio che esso lascia dietro di sé.

Così, nel suo recente libro *Achtung Zone* [*Attenti alla 'Zona'*]<sup>26</sup> la scrittrice Jana Hensel - tra i giovani protagonisti della riflessione memoriale sulla DDR - non esita a ricorrere ai termini di tristezza (*Traurigkeit*), di malessere (*Unwohlsein*), di afasia (*Sprachlosigkeit*) per riassumere lo stato d'animo di chi si trovi ad attraversare le regioni tedesche di là dell'Elba a vent'anni dal repentino cambiamento che, come un uragano, ne ha devastato il paesaggio fisico e umano,

<sup>24</sup> A. Cammann, Die grosse Kränkung des Westens, in «Zeit Literatur», 49, 2009, p. 6.

<sup>25</sup> C. Hein, Die Freiheit, die ich meine, in «der Freitag», 6.5.2009.

<sup>26</sup> J. Hensel, Achtung Zone. Warum wir Ostdeutschen anders bleiben sollten, München, Piper 2009. 'Zona' era il termine con cui negli anni della guerra fredda nella la BRD si definiva la DDR, considerata in permanenza zona di occupazione sovietica.

lasciando un panorama di deindustrializzazione e disoccupazione inarrestabili, di spopolamento costante, di impoverimento diffuso anche dispetto dell'attuale 'miracolo tedesco'. La desolazione è dovuta tuttavia, osserva ancora Hensel, soprattutto alla confisca della memoria e dell'identità cui l'Est si è visto esposto nella rappresentazione e nel linguaggio ufficiali prodotti dopo l'unificazione e dominati dalla prospettiva occidentale. I territori orientali di oggi appaiono così allo sguardo della scrittrice come la metafora di un processo storico inscritto nella geografia malinconica dei luoghi:

Rotaie attraversano la strada prima di perdersi in qualche cortile interno come nel nulla; nel mezzo, erba incolta. Solo qua e là, sulla facciata di una casa, all'ingresso di una cantina, accanto a un ponte ferroviario, si legge ancora qualche parola, superstita di quel passato. Parole inutili, che non raccontano più nulla. Significano solo che un tempo, in quel luogo, si è svolta un'altra vita.<sup>27</sup>

Una narrazione e una lingua altrui si sono impadronite del passato e del presente di un paese scomparso, racchiudendoli in un'interpretazione riduttiva, aneddotica e semplificante, giocata per lo più tra gli estremi della criminalizzazione, da un lato, o della caricatura dall'altro, nelle quali gran parte dei suoi cittadini faticano a riconoscere se stessi e la propria biografia, personale e collettiva.<sup>28</sup> «Mi ricordo solo dei ricordi degli altri» - osserva ancora la Hensel - «[...] Non sono forse diventata, ormai da tempo, una finzione messa insieme dalle immagini, dalle voci e dai commenti prodotti a posteriori in tutti questi anni?».<sup>29</sup>

### 3

È in questo sentimento diffuso di perdita della propria appartenenza a una «comunità di esperienza e di narrazione» (*Erfahrung-und Erzählergemeinschaft*)<sup>30</sup>, nel rimpianto per un'«intimità culturale»<sup>31</sup> dispersa che si devono ricercare, nella ex DDR come in gran parte dei paesi dell'estinto blocco sovietico, le radici del fenomeno dell'*Ostalgie*<sup>32</sup>.

<sup>27</sup> Ivi., p. 31.

<sup>28</sup> Cfr. U. Tietz, *Abgewickelt. Über die doppelte Entwertung der „Ost-Biographien“*, in «Kursbuch», 148, 2002, pp. 54-64.

<sup>29</sup> J. Hensel, *Achtung Zone...*, cit., p. 36.

<sup>30</sup> M. Rutschki, Editorial, in «Der Alltag», 76, 1996, p. 2.

<sup>31</sup> M. Herzfeld, *Cultural Intimacy: Social Poetics in the Nation-State*, London, Routledge 20042.

<sup>32</sup> Per una bibliografia degli studi internazionali intorno al fenomeno cfr. E. Banchelli, *Taste the East. Linguaggi e forme dell'Ostalgie*, Bergamo, Sestante, 2006; K. Neller, *DDR-Nostalgie. Dimensionen der Orientierungen der Ostdeutschen gegenüber der ehemaligen DDR, ihre Ursachen und politischen Konnotationen*, Wiesbaden, VS Verlag, 2006; E. Banchelli, *Ostalgie: eine vorläufige Bilanz*, in *Gedächtnis und Identität. Die deutsche Literatur nach der Vereinigung*, a cura di F. Cambi, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2008, pp. 57-68.

Il fortunato neologismo, che nell'acronimo salda il sentimento di nostalgia alla nozione geografico -culturale di Est (*Ost*), è stato coniato nel periodo immediatamente successivo alla caduta del Muro dal cabarettista Uwe Steimle per provare ad alleggerire con un tocco di umorismo autoironico il senso di lutto provato da gran parte dei cittadini della Germania orientale di fronte alla repentina cancellazione del loro orizzonte di riferimento identitario. Eletto nel 1993, sull'onda della vasta risonanza mediatica, a «parola dell'anno» dall'autorevole Società della Lingua Tedesca, il termine è stato accolto in seguito anche tra i lemmi del grande dizionario *Duden* che lo definisce come il «sentimento di rimpianto per determinate forme di vita nella DDR». <sup>33</sup> Il suo ambito di riferimento è fin dall'origine - come sottolinea del resto anche la definizione del dizionario - quello programmaticamente micro -culturale e aveva originariamente per oggetto le molte e diverse manifestazioni di revival nostalgico con cui il mercato e la cultura popolare reagirono alla scomparsa dei segni della vita materiale e delle abitudini che caratterizzavano il mondo dell'Est e gli conferivano quella specifica patina che lo distingueva da quello occidentale.

Con la DDR – si chiedeva in questo senso anche lo scrittore Thomas Rosenlöcher – è crollato davvero solo uno stato o non anche una parte di noi? Quel certo modo di camminare per strada con passo strascicato? Quella particolare maniera di andare in bicicletta come se, con la borsa della spesa penzolante dal manubrio, avessimo tutt'altra meta che il supermercato? [...] Nel guadagnare un pezzo di vita ne abbiamo perduto un altro. [...] Ma [...] il cambiamento è stato troppo improvviso e radicale, sicché da un giorno all'altro non è stato più possibile cucinare ancora la zuppa di ieri. Ci mancavano gli ingredienti, in tutta quella nuova abbondanza. Quegli speciali vermicelli dell'Est. E nessuno poteva più descrivere il sapore che avevano fino al giorno prima. <sup>34</sup>

Facendo appello a questo diffuso sentire, all'inizio degli anni Novanta *Ostalgie* significava principalmente una serie di fenomeni della moda e del costume che, a partire dalle regioni orientali, investirono l'intera Germania riunificata, producendo ben presto anche forme speculari di *Wostalgie*, ossia di nostalgia di una DDR scomparsa da parte di cittadini occidentali. Gli *Ostalgieparty*, gli *Ostalgieshow* trasmessi dalle reti televisive nazionali, nonché il massiccio sfruttamento commerciale anche in rete dei prodotti e dei marchi dell'Est, trasformarono così i relitti di un mondo in estinzione in oggetti di culto, surrogati mediatici della memoria capaci, per il loro forte contenuto emotivo, di convogliare il diffuso sentimento di rimpianto del passato verso le attualissime cerimonie del

<sup>33</sup> Duden. Das grosse Wörterbuch der deutschen Sprache in zehn Bänden, vol. VI, Mannheim, Leipzig, Wien, Zürich, Duden, 1999, p. 282.

<sup>34</sup> T. Rosenlöcher, *Ostgezeter*, Frankfurt/M., Suhrkamp p. 19 sg.

consumo e dell'intrattenimento.<sup>35</sup> In questo suo risvolto più superficiale e commerciale l'*Ostalgie* mostra dunque anche tutte le sue ambiguità e ambivalenze di comportamento sociale annidato nel cuore della postmodernità:

Fenomeno mediale e di mercato costruito a partire da sensibilità e vissuti concreti, [l'*Ostalgie*] rivela da un lato la vitalità di memorie incorporate, che non rimandano tanto a un passato determinato, quanto a un desiderio di specificità che l'anelato mercato occidentale non ha saputo soddisfare; ma allo stesso tempo queste memorie ci sono note e accessibili perché sono diventate risorse del mercato e dei media [...].<sup>36</sup>

Basterebbe ricordare a questo riguardo l'esempio particolarmente noto ed emblematico della campagna di salvataggio di *Ampelmann*, l'omino del semaforo tipico di Berlino Est, che un abile imprenditore occidentale ha saputo trasformare in un *gadget* di grande successo, sapientemente usato per veicolare l'immagine della nuova capitale tedesca, dove è stato adottato infatti anche per regolare il traffico nei quartieri occidentali. Ma l'apice di questa strategia è stato certamente raggiunto da alcuni fortunati film, in particolare da *Sonnenallee* di Leander Haußmann (1999) e da *Good Bye Lenin* di Wolfgang Becker (2003), che hanno scelto di rappresentare il congedo dalla DDR attraverso le icone della sua quotidianità, evocate in un delicato equilibrio fra tragico e umoristico<sup>37</sup> e restituite, grazie al potere della finzione, a una nuova, insperata e durevole notorietà.

Nel frattempo, tuttavia, queste manifestazioni di cultura popolare (o meglio: *pop*), nel loro diffondersi e moltiplicarsi, hanno superato il confine del semplice fatto di costume e sono state interpretate dalla sociologia e dall'antropologia culturale sia come indicatori del bisogno di «riappropriazione simbolica»<sup>38</sup> del senso di appartenenza, demolito insieme al Muro nell'autunno dell'89, sia come strumenti comunicativi di cui si serve la memoria individuale e collettiva.

Non stupisce allora trovare negli ormai numerosi studi internazionali dedicati all'*Ostalgie* dalle più diverse discipline il frequente ricorso alle teorie di Michel de Certeau, in particolare là dove si vogliono leggere le diverse forme di recupero ostalgico di simboli o di prodotti, un tempo disprezzati per la loro qualità scadente, per l'aspetto dimesso e per la proverbiale scarsità, come altrettante «tattiche», «rivincite del debole contro il più forte [...] astuzie da cacciatore, trovate ingegnose, poetiche quanto bellicose».<sup>39</sup> L'industria pubblicitaria ha sa-

<sup>35</sup> Cfr. T. Ahbe, *Ostalgie. Zum Umgang mit der DDR-Vergangenheit in den 1990er Jahren*, Erfurt, Landeszentrale für politische Bildung, 2005.

<sup>36</sup> R. Bartoletti, *Memoria e comunicazione. Una teoria comunicativa complessa per le cose del moderno*, Milano, Franco Angeli, 2007, p. 165 sg.

<sup>37</sup> Cfr. J. Twark, *Humor, Satire and Identity: eastern German Literature in the 1990s*, Berlin, De Gruyter 2007.

<sup>38</sup> *Ivi*, p. 161.

<sup>39</sup> M. de Certeau, *L'invenzione del quotidiano*, Roma, Edizioni Lavoro, 2001, p. 16.

puto accogliere questi autorevoli suggerimenti teorici facendo appello esplicitamente, nelle svariate campagne di rilancio dei marchi orientali, a una comunità di consumatori solidali, orfani del loro mercato di riferimento. Così, negli anni Novanta, la sigaretta *Juwel* si offriva al suo pubblico affezionato qualificandosi come «Una di noi», mentre il caffè *Rondo* si presentava come la dimostrazione che «Non tutte le cose che abbiamo fatto prima erano poi così cattive!».

Grazie ai numerosi approcci interdisciplinari, il termine *Ostalgie* è andato dunque arricchendosi di spessore, e il suo significato, smussate in parte le valenze ironiche, si è esteso a interessare numerosi altri aspetti della vita sociale e culturale post unitaria, chiamando in causa anche la letteratura, il cinema, l'architettura e le arti visive. Oggi, numerosi studi internazionali la collocano ormai a pieno diritto tra le pratiche comunicative in cui si articola la cultura della memoria nella Germania odierna, e ne hanno estesa la nozione anche a gran parte degli ex paesi socialisti dove si osserva una presenza altrettanto rilevante del fenomeno.

#### 4

Quasi mai espressione di rimpianto per il socialismo reale come sistema politico, né tanto meno del desiderio di ripristinarlo, il discorso ostalgico assolve altre e diverse funzioni nell'elaborazione del passato socialista. Da un lato articola, declinandosi nelle diverse generazioni che ne sono portatrici, il diffuso malessere scaturito nel presente dalle sorti materiali del processo di unificazione e dalla forzata adesione al modello sociale occidentale. Il recupero dell'Est, del 'loro' Est, di quel «punto cardinale» che è stato bandito dalla nuova geografia tedesca<sup>40</sup>, rappresenta in questo senso per la maggioranza dei tedeschi orientali una sorta di baluardo protettivo dall'aggressione dell'occidente globale, «un simbolo auto difensivo di costruzione identitaria».<sup>41</sup> Dall'altro lato esprime il bisogno di respingere le interpretazioni e le rappresentazioni del passato consegnate dalle narrazioni ufficiali, reclamando quella che i tedeschi definiscono la *Deutungshoheit* rispetto alla propria storia, ossia il diritto dei cittadini orientali di essere gli unici legittimi narratori e interpreti della loro biografia.

Vorrei che il mio Est – osserva, ad esempio, il pubblicista Christoph Dieckmann, assiduo cronista delle sorti della scomparsa DDR nella Germania riunificata - avesse diritto di esistere nel mondo dei media totalmente dominati dall'occidente. Desidero altrettanto che il mio Est permanga con la propria identità e con la propria storia. Una storia che non è iniziata nell'89/90 e nemmeno è stata semplicemente la storia del partito della SED. Tanto meno il mio Est dovrà finire come una «nota a piè di pagina della storia», come una provincia un tempo perduta e ora

<sup>40</sup> M. Jankowski, *Rabet, oder das Verschwinden einer Himmelsrichtung*, Scheidegg, via ver-bis verlag, 1999 [Tr. it. *Rabet: la scomparsa di un punto cardinale*, Milano, Cabila, 2009].

<sup>41</sup> Così Detlev Pollak citato in T. Gislimberti, *Mappe della memoria. L'ultima generazione tedesco-orientale si racconta*, Milano, Mimesis, 2009, p. 124.

vittoriosamente riconquistata.<sup>42</sup>

Le modalità così assunte nel corso del tempo dalle pratiche della memoria ostalgica si lasciano efficacemente riassumere nei termini di quella che un'attenta studiosa della presenza di questi temi come la slavista Svetlana Boym definisce «una nostalgia riflessiva», distinguendola opportunamente dalla «nostalgia restauratrice».<sup>43</sup> Laddove, infatti, quest'ultima rimpiange il passato e tende a ricostruire gli emblemi e i rituali della patria perduta, la prima partecipa nel contempo della prossimità e della distanza da quel passato, del declino e della resistenza alla sua cancellazione, provando nei confronti del mondo di ieri sentimenti irrisolti e contrastanti, che ne costituiscono la più intima essenza, e coniugando lo struggimento con il pensiero critico, l'emozione con il distacco ironico.

Con stupore, ma non senza ironia – così riassume ancora Christoph Dieckmann – osservi il passato farsi più bello, il ricordo produrre un senso di patria. La memoria tramuta il tempo in un rifugio sicuro. Non che si dimentichi la paura di ieri, la sete di quando eravamo bambini e la malattia che affliggeva quel vecchio mondo. No, non falsifichiamo i dati. Semplicemente proteggiamo ciò che è stato, perché ne siamo usciti illesi e perché è parte di noi, inevitabilmente.<sup>44</sup>

Anche Stefan Wolle, responsabile del recente museo della DDR a Berlino e autore di un fondamentale studio sulla vita quotidiana nella Germania orientale, nel descrivere a sua volta questa forma di memoria, la colloca al centro di un campo di tensioni tra repulsione e familiarità, là dove lo sguardo può cogliere simultaneamente «la dimensione demoniaca del banale e quella banale del demoniaco»<sup>45</sup>. L'*Ostalgie* perciò, da un lato si alimenta del bisogno di conservare il passato come serbatoio d'identità, ma dall'altro il suo sguardo è consapevole dei disastri e delle contraddizioni che vi sono annidati. Inoltre la sua costante auto riflessività, che ne costituisce fin dall'origine un tratto peculiare, s'interroga senza sosta sulla propria natura e sui meccanismi, gli espedienti, le elusioni, i trabocchetti della memoria, sempre disposta a scendere a patti anche con il passato più crudele, a costo di mettere a repentaglio la propria stessa autenticità.

Ancora una volta, gli scrittori si rivelano guide particolarmente sensibili attraverso questo complesso intrico di sentimenti. Thomas Brussig, uno degli autori più noti all'interno del fenomeno di cui ci stiamo occupando, nelle pagine conclusive del suo romanzo *Am kürzeren Ende der Sonnenallee* [In fondo al viale

<sup>42</sup> C. Dieckmann, *Das wahre Leben im falschen. Geschichten von ostdeutscher Identität*, Berlin, Links, 2000, p. 225 sg.

<sup>43</sup> S. Boym, *Ipocondria del cuore: nostalgia, storia e memoria*, in *Nostalgia. Saggi sul rimpianto del comunismo*, a cura di AA. VV., Milano, Bruno Mondadori 2003, p. 60.

<sup>44</sup> T. Rosenlöcher, *Rückwärts immer*, Berlin, Ch. Links, 2005, p. 10

<sup>45</sup> S. Wolle, *Die heile Welt der Diktatur. Alltag und Herrschaft in der DDR 1971-1989*, Berlin, Bundeszentrale für politische Bildung, 1999, p. 17.

*del sole*] (1999), dopo aver offerto al lettore la divertente ricostruzione di uno spaccato di adolescenza felice a Berlino Est nonostante l'ombra del muro, non di meno ammonisce che il ricordo

compie ostinatamente il miracolo di fare pace con il passato, ogni rancore svanisce e il velo della nostalgia si posa sopra tutto ciò che un tempo veniva percepito come doloroso e lancinante. Le persone felici hanno cattiva memoria e abbondanti ricordi.<sup>46</sup>

Per operare in questo senso, per ricordare senza rimuovere o addomesticare, la narrazione ostalgica sposta la prospettiva dal collettivo al soggettivo, dal plurale della storia ricostruita al singolare delle storie vissute, come dimostra la ricca fioritura di letteratura diaristica e autobiografica<sup>47</sup> prodotta al suo interno soprattutto dagli esponenti delle due ultime generazioni vissute in DDR.<sup>48</sup> Si tratta di autori della cosiddetta *integrierte Generation*, i nati negli anni Cinquanta, coloro che, giunti all'89 totalmente disillusi, sono stati attivamente partecipi dei movimenti di riforma del sistema, vedendoli poi naufragare nel processo di unificazione. Ancora più fortemente implicata nel fenomeno ostalgico è la successiva *entgrenzte Generation*, quella dei nati fra il 1965 e il 1975 che rappresentano «gli ultimi autentici *Ossis* e i primi nuovi *Wessis*» (Claudia Rusch).<sup>49</sup> A questi l'ingresso nel mondo occidentale imponeva, insieme alla chance di un nuovo inizio, anche l'obbligo di rimuovere l'impronta della loro socializzazione nella DDR come condizione per una rapida integrazione nel nuovo sistema. I loro racconti, mentre rivendicano il diritto ad avere avuto un'infanzia «in un paese che si chiamava la DDR»<sup>50</sup>, ormai sepolto come un luogo archeologico sotto le macerie della Storia, manifestano il bisogno di smentire tanto la spettacolarizzazione della riunificazione politica, quanto il sentimentalismo eccessivo delle generazioni più anziane.

La loro memoria è provocatoriamente più lieve e disincantata, il loro sguardo diserta gli scenari scontati delle commemorazioni ufficiali e frequenta la polisemia dei *lieux de mémoire*: si sposta dai monumenti ai dettagli, ai segni, ai relitti distribuiti negli spazi, negli oggetti, nelle abitudini, negli odori e nei sapori della cultura materiale, trasformati in emblemi di una topografia sentimentale.

<sup>46</sup> T. Brussig *In fondo al viale del sole*, Milano, Mondadori, 1999, p. 139.

<sup>47</sup> Cfr. il numero monografico della rivista «Kursbuch», 148, giugno 2002 (*Die Rückkehr der Biographien*) e anche T. Gislimberti, *Mappe della memoria...*, cit..

<sup>48</sup> Cfr. S. Ledanff, *Neue Formen der ‚Ostalgie‘ – Abschied von der ‚Ostalgie‘? Erinnerungen an Kindheit und Jugend in der DDR und an die Geschichtsjahre 1989/90*, in «Seminar: A Journal of Germanic Studies», 43, 2, 2007, pp. 176-193.

<sup>49</sup> C. Rusch, *Meine freie deutsche Jugend*, Frankfurt/M., Fischer, 2003, p. 101. *Ossis* e *Wessis* sono i termini che definiscono nella lingua tedesca colloquiale rispettivamente i cittadini dell'Est e quelli dell'Ovest.

<sup>50</sup> Ein Land, genannt die DDR, hg. v. U. Plenzdordf, R. Dammann, Frankfurt/M., Fischer 2005.

La tendenza a indugiare sui luoghi e sulle cose di quell'Atlantide cancellata dalla Storia è all'opera anche là dove predomina un ricordo 'rabbioso' del passato socialista<sup>51</sup>, e riesce a infiltrare di nostalgia persino le invettive più implacabili contro le aberrazioni del regime come quella consegnataci dal romanzo *Der Turm* [La torre] dello scrittore Uwe Tellekamp, nato a Dresda nel 1968 e vissuto nella DDR fino alla sua fine. Centinaia di pagine della sua narrazione ricostruiscono con ossessiva acribia l'universo e le abitudini quotidiane di una famiglia di Dresda negli anni Ottanta, conferendo proprio attraverso la precisione della messa a fuoco un'alta densità simbolica ai particolari della vita materiale, ingranditi e fissati da una scrittura che assomiglia a una 'ripresa' al rallentatore. L'affresco di Tellekamp esprime così alla fine, al di sotto dell'evidenza immediata della denuncia implacabile, l'urgenza di salvare le tracce della patria perduta anche da parte di chi ne è stato crudelmente tradito, confermando in modo eclatante l'ambivalenza dello sguardo retrospettivo sulla DDR di gran parte degli autori orientali.

La quotidianità nel socialismo reale che emerge da queste ricognizioni raramente è fissata nei colori ridenti di un idillio ritrovato. La scelta – tanto nei testi letterari che nelle numerose raccolte fotografiche e nei documentari prodotti nel frattempo – va piuttosto a un bianco e nero che lascia emergere il grigio diffuso di un paese soggetto al dominio fin dentro la sfera privata, dove tuttavia l'ossessivo meccanismo di controllo sociale produceva nei cittadini anche una sorprendente capacità di difesa e di creatività: il lascito più prezioso dell'esperienza tedesco orientale che rischia di andare perduto nella cancellazione delle differenze.<sup>52</sup> Lo ricorda, tra gli altri, uno degli autori di certo meno inclini alla glorificazione del passato come Jens Bisky nelle ultime righe del suo *Geboren am 13. August. Der Sozialismus und ich* [Nato il 13 agosto. Il socialismo ed io]. Nel suo bilancio retrospettivo, con la DDR sono scomparsi non solo il tanfo diffuso del riscaldamento a carbone e l'ingiustizia dei negozi Intershop, ma anche la possibilità «di conquistare ogni giorno una piccola vittoria: di procurarsi un prodotto introvabile, di dire un'insolenza, di sottrarsi».<sup>53</sup>

Nel panorama variegato offerto dal fenomeno dell'*Ostalgie* letteratura e arti visive sembrano seguire percorsi sorprendentemente analoghi. Predomina, accanto al rimpianto, il senso di perplessità, la sospensione delle certezze davanti alle molte domande ancora senza risposta che la Storia ha lasciato dietro di sé.

Mi resta un interrogativo: – così conclude Jens Rich le sue riflessioni sul narrare quel passato in prima persona – se nell'anno 1990 io abbia avuto indietro la mia biografia, o non l'abbia piuttosto perduta. L'interrogativo si pone a tutti coloro che hanno trascorso un lungo periodo della loro vita nella DDR. E non è una banale

<sup>51</sup> Cfr. M. Galli, *Look back in anger: invettive*, in *L'invenzione del futuro. Breve storia letteraria della DDR*, a cura di M. Sisto, Milano, Libri Scheiwiller 2009, pp. 240-254.

<sup>52</sup> Cfr. W. Engler, *Die Ostdeutschen als Avantgarde*, Berlin, Aufbau Verlag, 2002.

<sup>53</sup> J. Bisky, *Geboren am 13. August. Der Sozialismus und ich*, Reinbek b.H., Rowohlt, 2006, p. 251.

nostalgia se si esita nella risposta e si è incerti se l'*annus mirabilis* 1989 abbia significato auto liberazione o auto liquidazione. [...] Ma simili domande ci conducono in strati molto profondi dove scopriamo che la riserva di risposte è vuota.<sup>54</sup>

Anche una recente mostra berlinese, *Berlin 89/90 – Arte tra ricerca delle tracce e utopia* (Berlino, Berlinische Galerie, 18 settembre 2009- 31 gennaio 2020) apriva su una serie di video e di installazioni in cui nomi di vie, resti di palazzi demoliti, oggetti e cimeli della vita quotidiana orientale officiavano una sorta di cerimonia degli addii da un mondo che pure esibiva al visitatore le sue laceranti contraddizioni. Gli artisti presenti in questa rassegna sembravano concordare nella rinuncia a ricomporre i quarant'anni di DDR in un paradigma interpretativo o in una coerente visione d'insieme, che la distanza temporale renderà in futuro una fata morgana ormai irraggiungibile.

Oggi, gravata dalla crescente distanza temporale, l'*Ostalgie* consiste forse soprattutto in questa diffusa consapevolezza e nella disincantata constatazione che il passato cui si rivolge il suo sguardo malinconico si sta trasformando in una costruzione retrospettiva, utile soprattutto per fornire un appiglio nel minaccioso labirinto del presente. Sempre più trasfigurata in una galleria di immagini sottratte dal ricordo alla loro realtà, la DDR che non c'è più riemerge come un mondo lontano e un po' sbiadito, «raggiungibile solo talvolta, sul treno espresso della notte, nel viaggio dei sogni, per caso, in brevi momenti sfuggiti al controllo».<sup>55</sup>

<sup>54</sup> J. Reich, Wenn der Staat bestimmt, in «Kursbuch», 148, giugno 2002, cit., p. 38.

<sup>55</sup> J. Sparschuh, Ich dachte, sie finden uns nicht, K In, Kiepenheuer & Witsch 1997, p. 82.

# Voci di opposizione e coerenza di ideali nella Bulgaria dal 1944 al 1989

di Giuseppe Dell'Agata

È opinione largamente diffusa che la Bulgaria, a differenza degli altri stati gravitanti nell'orbita sovietica, non abbia quasi conosciuto una significativa opposizione interna ai gruppi di potere dominanti nel paese. Non ha certo conosciuto le rivolte nella Germania dell'Est, le lotte operaie in Polonia (da quelle del 1956 all'epopea di Solidarność), l'eroica insurrezione di popolo in Ungheria nel 1956 e neppure il generoso sogno di massa di una società libera e senza sfruttatori del "socialismo dal volto umano" cecoslovacco. La Bulgaria è stata sempre riconosciuta come l'alleata più fedele e più acritica della dirigenza sovietica nelle sue diverse incarnazioni, pur non ospitando nei suoi confini, a differenza ad esempio di Italia e Germania, le truppe alleate di occupazione che avevano lasciato il suo territorio non molto dopo la fine della guerra.<sup>1</sup> Perfino l'autogolpe che ha posto fine al lunghissimo dominio di Todor Živkov (10 novembre 1989) è chiaramente connesso alle scelte politiche di Gorbaciov in favore di Petăr Mladenov. Questo allineamento riposava sia sul fatto che i principali dirigenti del Partito Comunista e dello stato bulgaro del dopoguerra avevano vissuto e operato a lungo in esilio in Unione Sovietica, sia sulla diffusa esistenza di un sentimento filorusso tra la popolazione, che risaliva alla simpatia per lo "zar liberatore" e per i Russi in generale, grazie al ricordo della guerra russo-turca del 1877-1878. E proprio il diffuso sentimento popolare filorusso era stato più volte usato come pretesto da parte dello zar Boris III per sottrarsi alle richieste di Hitler di dichiarare guerra all'Unione Sovietica.

Soltanto con il 1988 si formano, come vedremo in seguito, i primi gruppi organizzati di aperto dissenso e opposizione. I partiti e i personaggi gravitanti intorno al vecchio regime autoritario filonazista sono annientati dalla coalizione del Fronte Patriottico (Отечествен Фронт) che inaugura immediatamente i Tribunali speciali del popolo già all'indomani del 9 settembre 1944. I partiti alleati al Partito Operaio (Comunista) sono pienamente d'accordo con l'ondata di affrettati processi e di condanne a morte. Il primo ministro è Kimon Georgiev

<sup>1</sup> Attualmente esistono in Bulgaria truppe straniere della NATO e degli Stati Uniti.

del partito “Zveno”, celebre per aver partecipato con ruolo decisivo a tre colpi di stato: quello del giugno del 1923, con il rovesciamento del governo e l'assassinio del primo ministro democraticamente eletto, Aleksandăr Stambolijski, leader di un monocoloro del Partito Contadino; quello del maggio del 1934 con lo scioglimento di tutti i partiti politici e la sospensione della Costituzione, che portò alla gestione personale e autoritaria dello zar, e, infine, quello del 9 settembre 1944 favorito dall'ingresso dell'Armata Rossa nel paese.<sup>2</sup> In seguito alle elezioni politiche del 27 ottobre 1946 viene alla luce una vivace opposizione, che conta 99 deputati su 465 e comprende il Partito Contadino di Nikola Petkov, quello Socialdemocratico di Petăr Dărtliev e altri partiti minori. Lo scontro riguarda il nuovo progetto di Costituzione, che entrerà in vigore il 4 dicembre del 1947. L'opposizione è liquidata, Dărtliev imprigionato, Nikola Petkov è condannato a morte e i partiti d'opposizione sono sciolti. Da questo momento comincia il dominio assoluto dei comunisti e si intraprende la strada economica e politica esemplata su quella dell'URRS staliniana.

La mancanza in Bulgaria delle rivolte avvenute in Ungheria e Polonia, del nuovo corso dubčekiano in Cecoslovacchia e anche del lungo e vistoso dissenso nella stessa Unione Sovietica, come anche l'apparente consenso di massa alla politica dei vertici del partito, ha prodotto giudizi negativi e una sorta di complesso autocritico sul fatto che i Bulgari vadano considerati come una nazione di persone vili e conformiste, un «gregge di pecore» si è anche detto. Alcuni hanno voluto collegare questa passività e conformismo con i cinque secoli di dominio ottomano sui Bulgari. Una serie di studi recenti ha invece messo in luce la presenza di una costante opposizione etico-politica, attiva fin dagli anni '50 e con larga influenza sull'opinione pubblica, che ha svolto un ruolo di opposizione principalmente etica, ma con frequenti risvolti politici pregni di forti istanze egualitarie. Una documentazione e discussione di questi temi appare, ed esempio, nel volume di Evgenija Kalinova e Iskra Baeva, *Българските преходи 1939-2005*.<sup>3</sup> Dato che il dissenso ha carattere quasi esclusivamente intellettuale, molto utile è anche la cronaca dettagliata dei rapporti tra gli scrittori bulgari e la vita politica in Bulgaria dal 1944 al 1970, ricostruita su un'ampia base di documenti d'archivio (dell'Unione degli Scrittori, delle strutture del Partito Comunista e della polizia segreta), scritta da Vladimir Migev.<sup>4</sup> Un volume interamente dedicato ai caratteri specifici del “dissenso” bulgaro, ampio e ricco di importanti analisi e considerazioni, è poi quello di Natalija Hristova sulla specificità del “dissenso” bulgaro.<sup>5</sup> La Hristova fa precedere al tema del “dissenso” bulgaro capitoli molto ampi su quello sovietico e in particolare sul modello morale enun-

<sup>2</sup> Vedi Недю Недев, *Три държавни преврата или Кимон Георгиев и неговото време*, Sofia 2007.

<sup>3</sup> Sofia 2006, ed. Paradigma.

<sup>4</sup> Владимир Мигев, *Българските писатели и политическият живот в България 1944-1970*, Sofia 2001, ed. Kota.

<sup>5</sup> Наталия Христова, *Специфика на българското “дисидентство”. Власт и интелегенция 1956-1989 г.*, Plovdiv 2005, ed. Letera.

ciato da Solženicyn di «vivere fuori dalla menzogna» e su quello cecoslovacco portato avanti con tenacia da Václav Havel. La studiosa rileva come il concetto di “dissidente” sia stato introdotto dagli occidentali e fatto proprio solo in un secondo momento dagli stessi interessati. Nel caso bulgaro molti dei più autorevoli “dissidenti” rifiutano questa qualifica. La Hristova delinea il modello con cui si costruisce una figura autorevole di “dissidente”: l’intellettuale o l’artista, scrittore, pittore, regista teatrale o cinematografico, deve in primo luogo affermarsi per le sue qualità artistiche. Una volta che abbia raggiunto una grande popolarità, la sua opposizione alla nomenclatura e in generale alle ingiustizie sociali e ai favoritismi, anche se solo sotto forma di “correttivo” etico-sociale, ha una straordinaria ricaduta su ampi strati della popolazione e suscita la reazione, molto spesso imbarazzata, degli organi del potere.

Va inoltre tenuto presente che la politica culturale sia dello stalinista Vălko Červenkov che del suo successore Todor Živkov, si mostra particolarmente attenta ai rapporti con artisti e scrittori che si sforza di blandire e di ricondurre con le buone ad una “corretta” posizione ideologica pseudomarxista-leninista. Anche quando vengono comminate sanzioni come quella, ritenuta particolarmente grave, della radiazione dal partito, le punizioni sono spesso attenuate o anche cassate. L’appartenenza inoltre alle diverse organizzazioni, come le unioni degli scrittori, pittori, scultori, sceneggiatori e registi teatrali e cinematografici, comporta una notevole serie di privilegi materiali (priorità nell’assegnazione di appartamenti, corsie preferenziali per acquisto di automobili, soggiorni “creativi” al mare o in montagna, assegnazioni in qualità di addetti stampa o addetti culturali presso ambasciate). La vecchia idea romantica che scrittori e artisti debbano esprimere le ansie e le aspirazioni dell’insieme della popolazione è inoltre ampiamente condivisa per tutto il periodo del “socialismo reale”.<sup>6</sup>

Per delineare poi la presenza di una effettiva resistenza critica “correttiva”, bisogna tener conto della coerenza e continuità delle manifestazioni di dissenso dei singoli scrittori nel corso di un lungo periodo. Inoltre ricordiamo ancora che, fino al 1988, questi autori erano quasi sconosciuti all’estero e che quindi mancava loro quella “legittimazione” esterna che è ingrediente fondamentale del dissenso classico.

La maggioranza di coloro che con coerenza e coraggio si sono più volte opposti all’arbitrio del regime sono comunisti, con importanti meriti nella Resistenza antinazista precedente al 9 settembre. Lo scrittore Georgi Markov, molto vicino a Todor Živkov, emigra in Inghilterra nel 1969 e comincia a lavorare nelle sezioni dedicate alla Bulgaria delle trasmissioni della BBC, di *Europa libera* e di *Deutsche Welle*. Dal 1975 al 1978 legge settimanalmente alla radio *Europa libera* le sue analisi molto critiche e documentate sulla Bulgaria. L’11 aprile del 1978 muore dopo essere stato avvelenato (è il famoso caso del cosiddetto “ombrello

<sup>6</sup> La critica sulla funzione degli scrittori come “coscienza del popolo” è espressa con forza da Alek Popov in *Стътник на радикалния мислител*, Sofia 2005, ed. Lik, pp.19-20. Per Popov la scrittura, come la lettura, è un processo strettamente individuale.

bulgaro”) sul ponte di Waterloo a Londra, molto probabilmente ad opera dei servizi segreti bulgari e sovietici.<sup>7</sup> Nei *Reportages da lontano*, editi a Zurigo nel 1980 e in Bulgaria nel 1990, Markov distingue i comunisti in quattro diverse tipologie: i comunisti idealisti, gli agenti sovietici, i comunisti per congiuntura e interesse e quelli per caso.<sup>8</sup> Parlando poi di Radoj Ralin, figura leggendaria per coraggio e dirittura morale, dice che spesso era definito un «VERO comunista» (maiuscolo nell'originale) che vuol dire esattamente l'opposto di «MEMBRO DEL PARTITO».<sup>9</sup>

Il 9 marzo del 1950, il celebre pittore, grafico e caricaturista Aleksandăr Žendov (1901-1953), che aveva studiato in Germania e in Russia e che era da venti anni membro del Partito Comunista, invia a Vălko Červenkov, leader del Partito e del governo e responsabile anche in seguito dell'ideologia e propaganda, una lunga lettera nella quale illustra le gravissime conseguenze dell'appiattimento ai primitivi dettami staliniani sull'arte e sulla cultura. E. Baeva ritiene che Žendov fosse vittima dell'illusione che il Comitato Centrale fosse stato male informato sui problemi dell'arte.<sup>10</sup> Il 15 luglio Červenkov pronuncia un discorso, pieno di rozzi e violenti attacchi all'artista, lo accusa di aver creato un gruppo antipartito presso l'Unione degli Artisti e di essere diventato «l'espressione della rivolta borghese individualista contro la partiticità nell'arte figurativa, contro il ruolo dirigente del Partito e contro la critica e la lotta nei confronti della putrescente cultura dell'Europa Occidentale».<sup>11</sup> Žendov, attaccato da “colleghi” asserviti alla linea del momento, è distrutto, completamente emarginato e non molto tempo dopo morirà di cancro. Sarà riabilitato solo dieci anni dopo.

Georgi Markov aveva definito Radoj Ralin (1923-2004) un «fenomeno unico nella vita della Bulgaria contemporanea. Straordinario e profondamente radicato nella realtà comunista».<sup>12</sup> Antifascista, partecipa alla Resistenza e poi all'ultima fase della guerra dopo il 9 settembre. I suoi meriti politici, ma soprattutto il suo coraggio e la sua onestà gli permettono di sfidare apertamente le diverse istanze del partito. È tra i pochissimi che riesce a farsi ricevere direttamente da Todor Živkov per aiutare compagni e amici in difficoltà. Satirico possente, oltre che lirico delicato, è autore di un numero infinito di epigrammi politici, nei quali castiga la nomenclatura, difende l'uguaglianza e i diritti dei più deboli. Da “vero comunista” mette sotto accusa il potere e guadagna una stima diffusissi-

<sup>7</sup> In una intervista alla radio Darik, Dimităr Ivanov, ultimo dirigente dei servizi segreti bulgari e autore di una breve storia degli stessi, sostiene che Markov sia stato agente sia dei servizi bulgari che di quelli inglesi, che per molti anni era stato “tollerato” e che la sua liquidazione può essere stata voluta sia dai servizi bulgari che da quelli inglesi; vedi *dariknews.bg* 1 ottobre 2008. Ljuben Markov, cugino di Georgi, reagisce vivamente alle affermazioni di Ivanov in *darikradio.bg*, 19 novembre 2008.

<sup>8</sup> Георги Марков, *Задочни репортажи за България*, Sofia 1990, ed. Profizdat, p.50.

<sup>9</sup> G. Markov, *op. cit.*, p.507.

<sup>10</sup> E. Kalinova – I. Baeva, *op.cit.*, p.120.

<sup>11</sup> V. Migev, *op. cit.*, p.72.

<sup>12</sup> G. Markov, *op. cit.*, p. 506.

ma in tutta la popolazione. Stefan Ganev dice che «nulla faceva imbestialire i dirigenti di allora più del ricordar loro i loro propri ideali».<sup>13</sup> Nel 1956 interviene, insieme a Emil Manov, per difendere la libertà di espressione in occasione del siluramento di Vladimir Topenčarov da direttore del giornale Отечествен Фронт.<sup>14</sup> Nel 1960 esce, con bellissime illustrazioni di Boris Dimovski, una raccolta di epigrammi pungenti *Безопасни игли* (*Spille da balia*). Ralin è attaccato come «autore di una serie di testi, epigrammi e barzellette con chiaro carattere calunniatorio e antipartito, indirizzati contro importanti personalità del partito e dello stato» e licenziato dalla redazione di «Стършел».<sup>15</sup> Nel 1962-63 prepara un'altra raccolta di epigrammi, *Люти чушки* (*Peperoncini piccanti*), accompagnata sempre da disegni di Dimovski, che viene data alle stampe nel 1965, ma che, per serie esitazioni delle redazioni, esce solo nel 1968 in coincidenza con il fiorire e poi con l'annientamento della Primavera di Praga. Un epigramma, intitolato Глух, но послушен! (sordo, ma obbediente) recita: Сит търбух / за наука глух (panza piena / sordo per la scienza). È illustrato dal profilo di un maiale la cui coda arricciolata avrebbe imitato la firma di Todor Živkov. Gli autori confesseranno successivamente che avevano inteso imitare la firma dell'anziano filosofo e politico conservatore Todor Pavlov. Dimovski è licenziato dalla rivista satirica «Стършел» e Ralin dalla redazione della casa editrice Български Писател. Ralin è anche invitato a sparire da Sofia e ad andare in una residenza per gli scrittori a Hisarja, con l'obbligo di firma alla polizia. L'Unione degli Scrittori gli assegna un mensile che Radoj rifiuta, dato che ha sempre pensato che «chi non lavora non mangerà». Ralin è difeso, oltre che da Nevena Stefanova, Hristo Radevski e Hristo Ganev, anche dal raffinato poeta Aleksandăr Gerov che scrive una vibrata lettera di protesta indirizzata alla redazione della rivista «Литературен Фронт» e al Comitato Centrale del Partito Comunista. In essa Gerov afferma con foga: «Per me, come comunista, come cittadino e come scrittore Radoj Ralin vale di più di quanto valete voi tutti assieme. Avete avuto la bassezza di attaccare questo unico Aleko Konstantinov bulgaro dei nostri giorni».<sup>16</sup> Nel 1964 viene licenziato il redattore capo di «Стършел» Dimităr Čelkaš che, in stato di ubriachezza, aveva insultato Todor Živkov. Ralin si fa ricevere da Živkov e lo consiglia di mandare Čelkaš a Roma in qualità di addetto culturale all'ambasciata. Živkov dice: «Lui mi insulta e io lo dovrei mandare in Italia?» E Radoj: «È proprio questo che farà un'impressione straordinaria e innalzerà la vostra autorità». Čelkaš fu davvero inviato a Roma.<sup>17</sup> Nell'aprile del 1968, nel pieno del nuovo corso a Praga, il Comitato Centrale chiede che venga tenuto un congresso degli scrittori bulgari. Tra gli scrittori che si oppongono a quella che viene temuta come una resa dei conti ci sono R. Ralin, V. Petrov, E. Manov, H. Ganev, G. Gočev, D. Ovadija, B. Dimitrova e V. Andreev. Nel 1970 in un raptus di servilismo il

<sup>13</sup> S. Ganev, *Убийците са между нас*, Sofia 1996, p. 175.

<sup>14</sup> N. Hristova, *op. cit.*, p. 180.

<sup>15</sup> *Ivi*, p. 211.

<sup>16</sup> *Ivi*, p. 306.

<sup>17</sup> *Ivi*, p. 380.

Consiglio Direttivo dell'Unione degli scrittori, presieduto da Georgi Džagarov<sup>18</sup> decide, all'unanimità, di preparare un regalo straordinario per il sessantesimo compleanno di Todor Živkov. Verranno posti in una madia speciale quei brani che gli scrittori considerano il meglio della loro produzione. Radoj Ralin rifiuta con il seguente pretesto: «Ho subito una grave punizione di partito e non sono degno di un onore del genere».<sup>19</sup>

Un'altra integerrima figura di poeta e geniale traduttore (sua è la magnifica traduzione bulgara dell'opera di Shakespeare) è Valeri Petrov (1920). Tra il 1947 e il 1950 è addetto stampa all'ambasciata di Roma. Viene criticato per la sua tematica "decadente" nel 1947 e nel 1949.<sup>20</sup> Petrov avrebbe commentato l'idea della madia con i "tesori" degli scrittori, sottolineando la contraddizione tra gli slogans di stare "più vicini al popolo" e i privilegi degli scrittori che potevano usufruire, oltre a tanti altri vantaggi, anche di un Club all'inglese tutto per loro.<sup>21</sup> Valeri Petrov è autore di molte sceneggiature sia teatrali che cinematografiche. Alcuni film con sceneggiature di Petrov e con la raffinata regia di Rangel Vălčanov, sono bloccati o tolti dal circuito. Nel 1961, in piena stagione del disgelo sovietico e di riflessi bulgari, esce il poema В меката есен<sup>22</sup> (*Nel mite autunno*). Il poema, con una fascinante armonia prosodica e strutturato su coppie di versi a rima baciata, esprime un senso di libertà e tratta importanti nodi politici insieme a istanze intime e personali. Riscosse un enorme successo tra i lettori. Malgrado successive critiche, ottenne anche, l'anno successivo, il premio Dimitrov. Cinema e teatro sono i media che maggiormente influenzano gli spettatori e suppliscono alla mancanza della stampa "libera". I biglietti per il teatro si acquistano con mesi di anticipo, le sale sono sempre strapiene e la risposta ai temi trattati, molto spesso assai critici della politica del momento, è complice e vibrante. Tra i grandi registri teatrali, alcuni dei quali operanti a Burgas, ricordiamo Vili Cankov, Julija Ognjanova<sup>23</sup>, Krikor Azarjan, Griša Ostrovski, Leon Daniel, Metodi Andonov e Asen Šopov. Tra gli autori citeremo Ivan Radoev, Jordan Radikov e Stanislav Stratiev. È proprio Vili Cankov che suggerisce a Valeri Petrov l'idea di mettere in versi il pezzo sui furti di rose compiuti dagli innamorati. Nel 1962 il teatro di Haskovo mette in scena la pièce *Когато розите танцуват* (*Quando le rose danzano*). Nel 1962 nasce, scritto a due mani da Valeri Petrov e Radoj Ralin, lo spettacolo *Импровизация* (*Improvvisazione*), in seguito sostituito dal plurale *Импроввизации*. Si trattava di 61 scenette di attualità, molte delle quali di forte valenza politica e supportate da una versificazione

<sup>18</sup> Džagarov sarà nominato vicepresidente del Consiglio di Stato, cioè, in pratica vicepresidente della Repubblica Popolare.

<sup>19</sup> N. Hristova, *op. cit.*, p. 335. Anche Indro Montanelli rifiutò a Berlusconi l'onore di essere sepolto in una delle nicchie del mausoleo personale. Dopo eloquenti gesti scaramantici avrebbe detto al premier: «Domine, non sum dignus!».

<sup>20</sup> V. Ginev, *op. cit.*, p. 40 e p. 56.

<sup>21</sup> N. Hristova, *op. cit.*, p. 334.

<sup>22</sup> Валери Петров, В меката есен. Поема, Sofia 1961, ed. Bălgarski Pisatel.

<sup>23</sup> Durante la Resistenza Julija Ognjanova fu torturata selvaggiamente dalla polizia.

libera e suadente. Molte di queste scene vengono tolte d'autorità dal repertorio e si diffonde la battuta: «Improvvisazioni con amputazioni». In una di queste scenette, *L'ombra della statua*, si lavora per rimuovere una statua (di Stalin): tre operai si affannano per portarla via. Uno dice: «Ohi, mi è venuta un'ernia». Gli altri due rimangono interdetti, poi la sollevano e la portano fuori. Tornano trafelati e scoprono che l'ombra c'è sempre come prima.<sup>24</sup> Atanas Slavov ricorda che lo spettacolo «divenne una sorta di summa di tutte le accuse mosse all'élite dominante per tutto il periodo del disgelo e toccò il massimo del favore del pubblico, se escludiamo gli epigrammi di Ralin».<sup>25</sup>

Verso la fine di novembre del 1970, in conclusione della seconda Conferenza Nazionale degli scrittori bugari, viene presentato, a firma di Džagarov, un testo vergognoso indirizzato al comitato per i premi Nobel a Stoccolma, nel quale si condannava l'attribuzione del Nobel a Solženicyn e si sottolineava il carattere politico e non letterario di questa decisione. Un'iniziativa, oltre che vergognosa, anche isolata. Neppure gli scrittori sovietici avevano fatto nulla di simile. Blaga Dimitrova collega l'esclusione di Elizaveta Bagrjana dalla rosa dei Nobel proprio a questa grave e ridicola missiva.<sup>26</sup> Nella discussione alcuni sostennero che quasi nessuno aveva letto davvero i testi di Solženicyn. Gočo Gočev, antifascista e comunista da prima della guerra, condannato nel 1943 e internato nel campo di concentramento di Belene, che si è sempre battuto per una drammaturgia libera da schematismi e dogmatismi, cerca di opporsi. Al momento del voto si registra quello contrario di Blagoj Dimitrov, non iscritto al partito e quattro astenuti: Valeri Petrov, Gočo Gočev, Marko Gančev e Hristo Ganev. I quattro iscritti al partito vengono convocati a colloqui con Aleksandăr Lilov. I colloqui sembrano svolgersi in un clima sereno, ma l'8 gennaio del 1971 i quattro vengono espulsi dal partito. Una relazione del Comitato Centrale illustra le colpe dei quattro astenuti e sottolinea il loro persistere in una linea essenzialmente antipartito.<sup>27</sup> Bisogna notare che Hristo Ganev, sceneggiatore e marito della coraggiosa regista Binka Željazkova, è stato partigiano e commissario politico della celebre brigata Čavdar, mentre Marko Gančev, scrittore satirico e poeta, la cui raccolta di versi *Бягащо дърво (Albero in corsa)*, è stata attaccata, è definito preda del pessimismo e incline a deformare la realtà.

Tra gli scrittori che hanno testimoniato la verità e si sono coerentemente opposti alle lusinghe e alle falsificazioni del potere ricordiamo anche Emil Manov (1919-1982). Il 1 settembre 1941 sfugge per poco alla pena di morte ed è condannato all'ergastolo per l'organizzazione di gruppi armati comunisti. Nel 1957 esce

<sup>24</sup> Vedi Armando Pitassio, *L'ombra della statua. Scrittori bulgari e società stalinista tra il 1956 e il 1963*, in Atti del Quinto Convegno Italo-Bulgaro. *La rinascita nazionale bulgara e la cultura italiana (Pisa 24-28 settembre 1990)* a cura di Giuseppe Dell'Agata, Roma 1995, La Fenice Edizioni, pp.141-167.

<sup>25</sup> N. Hristova, *op. cit.*, p. 236.

<sup>26</sup> Блага Димитрова, *Отсам и отвъд*, Sofia 1992, ed. Kotar'88, p. 92.

<sup>27</sup> N. Hristova, *op. cit.*, pp. 323-325.

in due puntate sulla nuova rivista “Пламя” (*Fiamma*), che allora esprime una linea di rinnovamento dopo il XX° Congresso del PCUS, il suo racconto lungo *Недостовѣрен случай* (*Un caso inverosimile*). In essa si narra come un architetto comunista, laureato a Praga, difenda una compagna accusata dal bigottismo di partito. Dopo aver ritrovato un antico amore, l'architetto vorrebbe divorziare, ma gli viene impedito e diventa apatico e alcoolizzato. L'opera fu attaccata molto duramente. Più volte Manov, forte anche del suo passato antifascista, interviene contro il potere con limpida coerenza. Nel 1963 viene rappresentata nella nuovissima città di Dimitrovgrad il suo spettacolo teatrale *Грешката на Авел* (*Il peccato di Abele*) con la regia di Asen Šopov. La pièce è attaccata duramente con le accuse di rifiuto del realismo socialista e di deformazione della realtà. Il sindaco della città, Petăr Jordanov, difende apertamente lo spettacolo e, sostenuto da applausi della cittadinanza (applaudono tra il pubblico anche i già menzionati Hristo Ganev e Binka Željazkova) sostiene che l'autore con coraggio e onestà ha messo veramente il dito nella piaga. Nel giugno del 1964 (la pièce concorre in una rassegna teatrale in onore del ventesimo anniversario del 9 settembre) si svolge la “prima” a Sofia. Todor Živkov presenza allo spettacolo, non applaude e si allontana. Le repliche sono sospese. Živkov si reca pochi giorni dopo ad incontrare i minatori di Dimitrovgrad. Nell'occasione insulta il regista Asen Šopov, che definisce «caprone barbuto» e il teatro di Dimitrovgrad viene retrocesso a succursale di quello di Haskovo.<sup>28</sup>

Parlando della libertà di pensiero e di espressione di Radoj Ralin, Georgi Markov riporta la diffusa opinione che Ralin poteva dire qualsiasi cosa in quanto era “pazzo”. Un importante ideologo del partito, che Markov non cita, gli avrebbe detto una volta: «Sono tre i pazzi che possono dire quello che vogliono: Radoj, Koce Pavlov e Sašo Gerov».<sup>29</sup> Aggiungiamo ora qualcosa a proposito di Konstantin Pavlov (1933-2008), forse il massimo poeta bulgaro della seconda metà del Novecento. Più volte gli viene negato l'ingresso nell'Unione degli scrittori, anche se le sue due raccolte liriche del 1960 e del 1965 rivelano qualità straordinarie e vengono apprezzate all'estero. Dal 1966 al 1975 gli viene proibito di pubblicare come “nemico del popolo” ovvero, in altri termini, per la qualità e lo struggimento sofferto per i calpestati valori di fratellanza e uguaglianza, che avrebbero dovuto appartenere al DNA del regime. Attraversa questi lunghi anni in povertà e, come si esprime in una poesia «nel ventre della balena». Nel 1975 entra nell'Unione dei cineasti e nel 1980 in quella degli scrittori, dalla quale esce nel febbraio del 1989. In un'intervista del 1987 Pavlov ricorda che non gli furono proposti neanche i trenta denari per corromperlo e rabbonirlo, perché lo sapevano irremovibile e aggiunge con acuta amarezza: «Se me li avessero proposti, chissà...».<sup>30</sup> La sua magnifica raccolta di versi tra il 1958 e il 1962, Спомен за српак (*Ricordo del terrore*), rimase per trent'anni nei cassetti della casa editrice

<sup>28</sup> *Ivi*, p. 258.

<sup>29</sup> G. Markov, *op.cit.*, p. 509.

<sup>30</sup> Константин Павлов, Интервюта, София 1995, ed. Fakel, pp.15-16.

dell'Unione degli scrittori, letteralmente «nel ventre della balena», ed è stata edita in un'edizione davvero sontuosa in facsimile dattiloscritto, arricchita da splendide illustrazioni di Svetlin Rusev, uno dei massimi pittori e tra gli animatori dell'opposizione nell'ultimo scorcio di regime. Ci sono conservati i pareri redazionali di Valeri Petrov (totalmente a favore), di Blaga Dimitrova (favorevole in parte) e di Ivajlo Petrov (contrario).<sup>31</sup>

Un'altra importante scrittrice che ha esercitato, con le sue posizioni indipendenti e spesso controcorrente, una grande influenza sull'opinione pubblica è Blaga Dimitrova (1922-2003). Tra i protagonisti delle lotte degli ultimi due anni del regime, nel 1992 è nominata Vicepresidente della Repubblica, carica che lascerà l'anno dopo per dissensi con l'ex compagno di lotta e poi Presidente [Željko Želev](#). Entusiasmo e poi un clamoroso scandalo suscitò il suo romanzo *Луле (Il volto)*. Finito nel 1977 e pubblicato alla fine del 1981 conosce un grande successo di vendita. È morta da poco Ljudmila Živkova e Blaga gode di una forte reputazione artistica e morale. Data la trama, che vedremo tra poco, c'è incertezza sull'accettazione da parte dell'editore. Il vicepresidente dell'Unione degli scrittori, Dragomir Asenov, fino allora conservatore e ligio alla linea ufficiale del partito, mentre si reca all'aeroporto per andare a farsi operare di cancro a Parigi (dove morirà) disse al redattore della casa editrice: «Siete pazzi se non pubblicate questo romanzo!».<sup>32</sup> Blaga Dimitrova telefona allora a Ljubomir [Levčev](#), che è al vertice dell'Unione degli scrittori e ricopre importanti cariche politiche. Levčev, senza aver letto il romanzo, garantisce per la pubblicazione e indica una tiratura di 35.000 copie. *Луле* ha però una storia precedente. Una sceneggiatura di Blaga Dimitrova, dalla trama praticamente identica, aveva vinto all'inizio del 1970 un concorso indetto dalla direzione della cinematografia bulgara. Un funzionario del Comitato Centrale sconsiglia vivamente la produzione del film. La sceneggiatura, dal titolo *Ti verrò in sogno*, narra della fucilazione del comunista Andrej e dei rapporti con la sua innamorata e compagna nella lotta partigiana, Bora. Bora è diventata una austera insegnante, ascetica e immersa nel ricordo e nel dolore per l'amato perduto. Il giovane Velin (nel romanzo Kiril), amico di Andrej è stato costretto a partecipare alla fucilazione dell'amico. Prima dell'esecuzione Velin porta ad Andrej un bicchiere d'acqua e Andrej gli regala il suo orologio. Per questi precedenti il giovane è stato discriminato, vive in miseria ed è espulso dall'università per non aver potuto dare gli esami. Bora lo accoglie in casa, lo assiste fino alla laurea. Una volta conosciuti i rapporti che legavano i due al partigiano fucilato, si instaura tra loro un caldo sentimento di affetto, che non ha però un reale sbocco sentimentale. Ma Bora rientra con fiducia nella vita e abbandona il suo ascetico scetticismo. Il giovane lavorerà con slancio come ingegnere idraulico. In aprile Todor Živkov attacca direttamente il romanzo e

<sup>31</sup> Константин Павлов, Спомен за страх, Sofia 1998, ed. EA.

<sup>32</sup> N. Hristova, *op. cit.*, p. 346.

in diverse sedute del Consiglio direttivo dell'Unione degli scrittori tra aprile e dicembre dello stesso 1982 non fanno che moltiplicarsi le condanne e le stroncature di questo «scandaloso romanzo, antipartito, anticomunista, antinostro».<sup>33</sup>

Un altro intellettuale, [Željko Željez](#) (1935), un filosofo e non uno scrittore, è divenuto una sorta di simbolo del dissenso e poi dell'opposizione politica che, con tenacia e abilità, cercando sostegni diversi, giunge a diventare, eletto da un parlamento a maggioranza comunista, Presidente della Repubblica. Nel 1965 è espulso dal partito comunista per aver scritto un corposo saggio critico sulla concezione della materia da parte di Lenin, che viene attaccato da posizioni ultramaterialiste. Il paradosso è che il saggio esce in una rivista specialistica della Repubblica Democratica Tedesca, col parere favorevole decisivo di Walter Ulbricht, cui il giovane filosofo si era rivolto.<sup>34</sup> Nel 1967 [Željez](#) completa una poderosa monografia sul fascismo.<sup>35</sup> Su consiglio di Radoj Ralin il manoscritto viene consegnato a diverse case editrici e di conseguenza è letto e fatto conoscere a molte persone. Il volume, dedicato al nazismo e ai fascismi italiano e spagnolo, una vera bomba, anche se a scoppio ritardato, vede la luce, dopo un lungo travaglio, nel 1982, edito dalla casa editrice della gioventù comunista in 10.000 copie. Dopo tre settimane, quando sono già state vendute 6.000 copie, viene sequestrato e proibito. Il fatto è che i tratti morfologici caratteristici del totalitarismo di destra sembravano molto simili a quelli regnanti nei paesi del blocco sovietico e in Bulgaria in particolare. Certo che le 6000 copie vendute testimoniano dell'allentamento di quello che un tempo era un attento e occhiuto controllo ideologico preventivo. Nella prefazione a una seconda edizione del libro, [Željez](#) racconta che i Russi si interessarono subito ad una traduzione; nel 1989 furono gli Ucraini del Fronte nazionale<sup>36</sup> e nel 1986, durante il secondo Congresso internazionale di Bulgaristica (Sofia 23 maggio-3 giugno) Radoj Ralin ne aveva proposto la traduzione ai bulgaristi cinesi. Dopo un mese il libro era stato tradotto ma l'edizione era stata poi bloccata.

\*\*\*

L'ascesa al potere in URSS, nel 1985, di [Mikhail Gorbačëv](#) si situa in un contesto in cui l'insieme del blocco sovietico si trova in palesi difficoltà, sia economiche che politiche. Gli accordi di Helsinki, la pressione dell'OCSE, l'inde-

<sup>33</sup> *Ivi*, p. 348. Jordan Radičkov intervenne cercando di sdrammatizzare. I vertici del partito consigliarono, comunque, un comportamento flessibile e punizioni miti, segno che era già in vita una certa liberalizzazione. Si giunse al paradosso che un articolo di Emil Manov fu rifiutato perché proprio lui, testimone indefesso della verità e degli ideali comunisti, fu accusato di essere insensibile al nuovo che avanzava. Manov rispose con amarezza: «Sì certo, io sono comunista!».

<sup>34</sup> [Жельо Желев](#), *Въпреки всичко. Моята политическа биография*, Sofia 2005, ed. Colibri, pp. 117 e sgg.

<sup>35</sup> [Жельо Желев](#), *Фашизъм. Документално изследване на германския, италианския и испанския фашизъм*, Sofia 1982, ed. Narodna Mladež.

<sup>36</sup> [Жельо Желев](#), *Интелигенция и политика*, Sofia 1995, ed. Literaturno Forum, p.3 7. L'edizione russa è *Фашизм. Тоталитарное государство*, Mosca 1991, ed. Novosti.

bitamento con l'estero (specie in Bulgaria), la lotta di Solidarność, favoriscono sia una relativa liberalizzazione che la possibilità di dar vita a posizioni di aperto dissenso politico. Con l'impetuoso diffondersi della perestrojka la stampa sovietica diventa oggetto di speranza e attento interesse in tutto il blocco orientale. In Bulgaria, tra il 1985 e il 1988 si moltiplicano gli abbonamenti a pubblicazioni come «Ogonek», «Moskovskie novosti», «Argumenty i fakty» e «Literaturnaja Gazeta», che la DDR di Honecker mette invece al bando. Col Plenum del CC del luglio del 1987 la direzione živkoviana cerca di mettersi al passo lanciando una nuova "concezione" nella quale si assemblano alla rinfusa parole come «democrazia socialista, autogestione, stato di diritto, economia di mercato, diverse forme di proprietà compresa quella privata». In realtà Živkov temporeggia e aspetta che sia passata la bufera; sosterrà addirittura che la Bulgaria aveva già avuto la sua perestrojka nel 1956! A Sofia circola l'epigramma allitterante di Radoj Ralin «Паши преустройство не правят» (I pascià non fanno perestrojka).<sup>37</sup> La Bulgaria ha inoltre lanciato il delirante "Processo di rinascita", di sapore razzista e ha grottescamente "ribattezzato" con la forza più di 33.000 turchi. Ahmed Dogan, agente dei servizi segreti dal 1974 e in seguito, fino ad oggi, importante uomo politico e di stato, viene condannato nel 1986 a dieci anni di prigione. Il governo argomenta questa azione sciagurata, che sarà poi tra le principali concause della caduta del regime, con l'incredibile asserzione che i Turchi bulgari (circa 900.000) sono «discendenti di Bulgari islamizzati a forza in passato». Come abbiano fatto poi a diventare di lingua madre turca lo sa solo Allah il misericordioso! Nel febbraio del 1988 si svolgono manifestazioni e proteste per l'inquinamento tossico a cui è sottoposta la città di Ruse da parte di stabilimenti della sponda rumena del Danubio. Si forma un comitato di difesa di Ruse nel quale è particolarmente attivo il grande pittore Svetlin Rusev, presidente dell'Unione degli artisti e membro del Comitato Centrale, che, il 12 febbraio pubblica un allarmato articolo *Un grido per Ruse*.<sup>38</sup> Rusev è escluso dal Comitato Centrale e calunniato di aver contrabbandato sue opere d'arte in Giappone con la complicità della celebre coreografa Neška Robeva. Il celebre scrittore Jordan Radičkov, anche lui membro del partito, sosterrà, deluso, che l'energia e lo slancio iniziale della perestrojka era stati uccisi, la situazione ristagnava e in campo culturale non si era fatto un bel nulla.<sup>39</sup>

All'inizio del 1988 nasce l'*Associazione indipendente per la difesa dei diritti dell'uomo* (Независимо дружество за защита правата на човека), presieduta da Ilija Minev, già dirigente dei gruppi ultrafascisti dei Legionari, condannato a 20 anni di prigione dopo il 9 settembre e in seguito ad altri 13 per «incitamento all'insurrezione armata contro il potere».<sup>40</sup> Tra i principali esponenti figura Eduard Genov, uno dei giovani storici condannati nel 1968 per aver dimostrato

<sup>37</sup> Димитър Луджев, *Революцията в България 1989-1991. Книга 1*, Sofia 2008, ed. I. Vogošov, p. 25.

<sup>38</sup> Вик за Русе, in «Народна Култура».

<sup>39</sup> D. Ludžev, *op. cit.*, p. 43.

<sup>40</sup> D. Ludžev, *op. cit.*, p. 76.

e diffuso manifesti contro l'aggressione sovietica alla Cecoslovacchia socialista. Genov, che sostiene che l'Associazione è politica e vuole la caduta del regime, è messo a forza, insieme alla famiglia, dalla polizia segreta sul treno per Vienna e scortato sino al confine. Nel gennaio del 1989 allo scrittore di Plovdiv Petăr Manolov, che aveva chiesto invano la possibilità di pubblicare una rivista letteraria, viene sequestrato l'archivio. Manolov inizia uno sciopero della fame. Valeri Petrov, Blaga Dimitrova e altri scendono in campo a suo favore. La polizia segreta è sconfitta e l'archivio restituito al legittimo proprietario. L'8 febbraio del 1989 Konstantin Trenčev e lo stesso Petăr Manolov fondano a Stara Zagora il sindacato indipendente *Podkrepa (Sostegno)*. I due confesseranno che volevano organizzare un gruppo che non comprendesse ex detenuti politici, come Minev, per non prestare il fianco alle accuse del potere che, come nel caso della *Associazione indipendente per i diritti dell'uomo*, poteva collegare la nuova opposizione politica ai relitti del passato regime reazionario di prima della guerra.<sup>41</sup>

Nel febbraio del 1989 nasce, come continuazione dell'attività del comitato di difesa della città di Ruse un movimento di «difesa ecologica dei cittadini» che prenderà il nome di *Ekoglasnost*, per confluire in seguito, dopo il convegno internazionale a Sofia, (Ecoforum, 16 ottobre-3 novembre, indetto in accordo con l'OCSE), nella Unione delle forze democratiche (SDS), blocco politico di opposizione che contenderà il primato politico alle forze degli ex-comunisti ribattezzati "socialisti". Un altro movimento, diretto alla tutela delle libertà religiose, viene fondato il 9 marzo, sempre del 1989, a Tirnovo dal fisico divenuto monaco Hristofor S bev col nome di *Comitato per le difesa dei diritti religiosi, della libertà di coscienza e dei valori spirituali* (Комитет за защита на религиозните права, свободата на съвестта и духовните ценности).

Ma il movimento di gran lunga più importante, che in qualche modo costituisce la summa e l'epilogo di quella lunga marcia di dissenso e opposizione condotta con tenacia e continuità da varie personalità che si sforzavano di "vivere nella verità" pur rimanendo fedeli agli ideali politici della Resistenza e alla speranza, che pur si andava attenuando, di collaborare a costruire un mondo migliore, è il *Club per il sostegno della glasnost' e della perestrojka in Bulgaria* (Клуб за подкрепа на гласността и преустройството в България). Il 3 novembre del 1988 si riunirono nell'aula n. 65 dell'Università di Sofia un gruppo di intellettuali, scrittori, professori, cineasti etc., che dettero vita al *Club* col compito di studiare e di battersi su sei punti cruciali: situazione economica e basso livello di vita della popolazione, diritti dell'uomo, problemi demografici, ambiente, istruzione e cultura e, infine, problemi aperti della storia bulgara. Presidente fu eletto lo scrittore Hristo Radevski, nell'ufficio operativo del Club troviamo personaggi già ricordati come Željko Željević e Nevana Stefanova. Tra gli animatori principali Radoj Ralin, Valeri Petrov, Blaga Dimitrova col marito, il critico Nikolaj Vasilev. Il comunicato del Club non contiene una sola parola diretta contro il regime. I presenti a questa prima assemblea sarebbero stati 81. Per la polizia segreta 87,

<sup>41</sup> *Ivi*, p. 85.

48 dei quali iscritti al partito comunista. 12 tra di loro erano “antifascisti” da prima del 9 settembre. 36 erano i non iscritti al partito e 38 avevano fatto parte del comitato per Ruse. Tutta la nomenclatura è d'accordo per liquidare il Club. Željū Želeŭ riconosce apertamente che la presenza di vecchi comunisti e partigiani costituisce uno scudo formidabile per la difesa delle attività del Club. Il giorno successivo alla riunione istitutiva, Blaga Dimitrova concede una importante intervista alla radio Deutsche Welle. Nel novembre del 1988 il presidente della RFT Von Weizsäcker, in visita in Bulgaria, incontra alcuni intellettuali liberi e non conformisti, come Radoj Ralin, Jordan Radičkov, Vera Mutafčieva, Angel Balevski e Anžel Vagenštajn, alcuni dei quali sono membri del Club. Il 18 gennaio 1989 arriva a Sofia, con un seguito di 120 persone, il presidente francese François Mitterand (che il mese precedente aveva incontrato a Praga Václav Havel). Alla famosa colazione partecipano Ralin, Želeŭ, Blaga Dimitrova, Radičkov, Vagenštajn, Rusev, Stefan Prodev, Valeri Petrov, l'accademico Šeludko e altri. Želeŭ espone il programma del Club, sostiene di non volere un confronto col potere che esercita però, da parte sua, una accanita resistenza. Ritiene indispensabile l'abolizione della censura e la possibilità di costituire movimenti di opinione “informali”. Radoj Ralin afferma che gli ideali del socialismo, per i quali si erano battuti, non sono stati realizzati e che si è invece creata una casta di gente arricchita dall'esercizio del potere, casta guidata da un “comunarca”.<sup>42</sup> Blaga Dimitrova sostiene con slancio che scrittori e intellettuali si sono fatti carico, come nel periodo della Rinascita nazionale o in quello tra il 1923 e il 1925, di risvegliare il popolo dal «letargo e dalla paura ereditati dal dispotismo bolscevico». <sup>43</sup> Suo marito, Nikolaj Vasilev, dice di essere stato espulso dal partito, ma di sentirsi sempre comunista e di sperare che “le forze sane” riusciranno a prevalere. Svetlin Rusev e Stefan Prodev sono reticenti nell'espone le misure repressive che hanno subito e Radičkov dichiara di sentirsi umiliato dal fatto che alcuni dei presenti abbiano trasformato l'incontro in una sorta di *cabier de doléances* e si dichiara fiducioso che la Bulgaria sarà in grado di risolvere da sola le proprie difficoltà.<sup>44</sup>

\*\*\*

Il 10 novembre 1989 Todor Živkov è sostituito al vertice del partito e dello stato da Petăr Mladenov, grazie al determinante appoggio sovietico di Gorbaciov e di Ševernadze.<sup>45</sup> Si apre un aperto, e spesso assai aspro, confronto democratico. I comunisti, presto divenuti socialisti, vincono le prime elezioni, ma il parlamento nomina alla presidenza e vicepresidenza della Repubblica i “dissidenti” Željū Želeŭ e Blaga Dimitrova. Molti degli scrittori ricordati in questa breve rassegna, scrittori che avevano rappresentato aspirazioni e sofferenze di tanti lavoratori, pagando di persona e testimoniando una opposizione ideale alle varie congiun-

<sup>42</sup> Neologismo di Ralin riferito a Todor Živkov: “comunarca” come “monarca”, capo comunista.

<sup>43</sup> D. Ludžev, *op. cit.*, p. 73.

<sup>44</sup> *Ivi*, p. 74.

<sup>45</sup> Тодор Живков, Мемоари, София-Велико Търново 1997, ed. Abagar, p. 622.

ture del potere, vengono presto dimenticati. Ma il fatto di averli ricordati in questa sede ci induce a credere che la vita politica e culturale della Bulgaria tra il 1944 e il 1989 non fu solo grigio conformismo e acquiescenza da parte di un «gregge di pecore». C'erano anche quelli che l'arcidissidente [Georgi Markov](#) aveva classificato come «comunisti idealisti» o «veri comunisti» in lotta con gli «iscritti al partito» che avevano usurpato poteri e ideali.

# Brevi annotazioni sparse (a est di Berlino)

di Donatella Possamai

~~Vorrei aprire questa seconda giornata del nostro convegno citando il brano d'apertura dell'editoriale di Lucio Caracciolo uscito sul numero cinque di «Limes» del 2009, dal significativo e programmatico titolo *A est di Berlino*:~~

La storia divide l'Europa in due, a est di Berlino è presente. A ovest, passato. Il cronogramma del continente ne svela l'inconsistenza geopolitica: uno spazio segmentato del tempo non è soggetto, ma oggetto dei conflitti di potere. Lo resterà finché non elaborerà un unico fuso storico, che includa tempi e spazi comunque diversi in una superiore armonica identità. L'Europa sarà contemporanea o non sarà.<sup>1</sup>

A mio avviso il breve passo citato riesce a condensare in poche parole un'acuta analisi della situazione attuale in Europa offrendo al contempo una basilare indicazione progettuale per il superamento di questa stessa situazione. Riesce anche a scatenare, per associazione, una serie di riflessioni e divagazioni. E da queste prenderei l'avvio. Con quel riferimento alla contemporaneità – «L'Europa sarà contemporanea o non sarà» – l'autore vuole evidentemente indicare l'aspirazione ad un'unità degli attori in uno stesso spazio cronologico; in altri termini una moderna rivisitazione delle tre unità aristoteliche, in cui le prime due (di tempo e di luogo) appaiono essere la *condicio sine qua non* per il raggiungimento della terza (d'azione).

Le innumerevoli conflittualità in atto nel nostro mondo, globalizzato o meno, si articolano quindi secondo una direttrice che non è solo geografico-spaziale, ma che forse è proprio in primo luogo temporale. Paradossalmente, è come se un'eterna diacronia ci accompagnasse in ogni istante, situandosi non solo al di fuori di noi, nello spazio esterno, ma anche dentro noi stessi; una sorta di dislocazione temporale che ci esclude da una piena partecipazione al presente.

<sup>1</sup> L. Caracciolo, *Comunicazione di servizio*, in «Limes», 2009, n. 5, pp. 7-21:7.

Predrag Matvejević osservava ieri nel suo intervento una cosa che mi ha molto colpito e che se non vado errato costituiva il primo punto della sua “litania”: confessare il presente e dominare il passato. Affermazione che si presta anche ad una significativa inversione: confessare il passato e dominare il presente. Forse è proprio questo secondo enunciato, frutto dello scambio tra gli oggetti, e cioè “dominare il presente” – e, aggiungerei, a qualunque costo – che sembra essere purtroppo la linea caparbiamente perseguita dalle nostre società civili. Ne emerge quindi un paradosso: inseguiamo il presente per soggiogarlo, quello stesso presente che per la sua natura liminale, ai confini tra passato e futuro, è per definizione inafferrabile.

La linearità strutturale del tempo che accompagna la nostra tradizione occidentale sembra quindi essere anche la nostra persecuzione. Afferma brillantemente Marc Augé, noto antropologo francese, nel suo libro *Non-lieux*, che «è infatti dalla nostra esigenza di comprendere tutto il presente che deriva la nostra difficoltà di dare un senso al passato prossimo»<sup>2</sup> – noterò di passaggio che anche questa affermazione si presta ad essere capovolta: «è dalla nostra esigenza di comprendere il passato che deriva la nostra difficoltà di dare un senso al presente». Passato, presente e futuro, Chronos e Kairos si affollano in ognuno di noi; la storia ci tallona, ci rende difficile darle senso, il passato è veramente passato? Credo che proprio in un ideale ricongiungimento di tutti i termini, nella comprensione e fusione dei singoli, differenti, passati in un presente e futuro comuni stia il grande compito che ci troviamo ancora davanti a dieci anni dalla caduta del muro di Berlino. Compito che probabilmente si sostanzia nel necessario riconoscimento, da parte di tutti e di ognuno, di una condizione umana universalmente condivisa che di necessità travalica qualsiasi delimitazione spaziale e temporale. Come primo passo concreto, l'unico suggerimento possibile è cercare di uniformarci all'insegnamento contenuto nelle parole di Tzvetan Todorov: «Il passato è fruttuoso non quando serve a nutrire il risentimento o il trionfalismo ma quando il suo gusto amaro ci porta a trasformarci»<sup>3</sup>.

Per sottolineare come la rielaborazione costruttiva e la conseguente appropriazione da parte della collettività del passato siano il primo compito che dobbiamo affrontare oggi in Europa (e non solo) vorrei permettermi una breve digressione letteraria a chiusura di questo mio breve intervento. A proposito del nesso tra passato e futuro ricordo le parole che Marina Cvetaeva, all'epoca emigrata in Francia, scrisse in calce a una delle sue ultime lettere a Rainer Maria Rilke (da St. Gilles-sur-vie il 14 agosto 1926) poco prima che il grande poeta morisse alcuni mesi dopo, alla fine di quello stesso anno: «il passato è ancora davanti»<sup>4</sup>. Con una apprezzabile circolarità la Cvetaeva riprendeva a sua volta un verso dello stesso Rilke tratto da una poesia del 1901 nella raccolta *Il Libro del*

<sup>2</sup> M. Augé, *Nonluoghi. Introduzione a una antropologia della surmodernità*, Milano, Elèuthera, 2007, p. 33.

<sup>3</sup> T. Todorov, *L'uomo spaesato*, Roma, Donzelli, 1997, p. 49.

<sup>4</sup> “Прошлое еще впереди”, M. Cvetaeva, *Sobranie sočinenij v semj tomach*, t. VII, Moskva, Ellis Lak, 1995, p. 72.

*pellegrinaggio* (secondo libro de *Il Libro d'ore*); il verso in questione è «Il passato sta ancora davanti»<sup>5</sup>. Ma la Cvetaeva riprenderà questo tema anche un anno più tardi, nella lettera dell'11 ottobre 1927 a Leonid Osipovič Pasternak, padre del più famoso Boris, in cui sviluppa ulteriormente quello stesso concetto, rendendo più tangibile la stretta interrelazione tra i tempi: «Con tutte le mie radici appartengo al passato. E soltanto dal passato nasce il futuro»<sup>6</sup>. È l'individuo quindi a sommare in sé le proprietà del tempo, ponte ideale tra ciò che è stato e ciò che sarà.

Se l'inafferrabilità del presente costituisce la nostra condizione umana non dobbiamo però dimenticare che, come ebbe a dire la Cvetaeva, è dal passato che il futuro prende forma.

<sup>5</sup> Ai fini di questo lavoro ho preferito una traduzione più letterale (e indubbiamente meno elegante) di “Vergangenes steht noch bevor” rispetto a quella contenuta in R. M. Rilke, *Poesie*, a cura di G. Baioni, vol. I, Torino, Einaudi Gallimard, 1994, p. 188.

<sup>6</sup> “Всеми своими корнями я принадлежу к прошлому. А только из *прошлого* рождается *будущее*”. Il corsivo è nel testo. M. Cvetaeva,  *nie sočinenij v semi tomach*, t. VI, Moskva, Ellis Lak, 1995, p. 295.



# La poesia polacca dopo il 1989

di Francesca Fornari

La fine del regime comunista e l'instaurazione di una democrazia parlamentare segnarono senza dubbio una svolta per l'intera cultura polacca, determinarono l'eliminazione della censura preventiva, la nascita del libero mercato e di una nuova editoria. Quella che il critico J. Jarzębski definì una diffusa «fame di cambiamento»<sup>1</sup> creò allora un orizzonte d'attesa molto favorevole alla letteratura dei giovani autori, che esordirono sotto il segno della provocatorietà e della contestazione. Spesso si trattava degli stessi protagonisti di fenomeni nati precedentemente, spinti dall'esigenza di evadere dalla prospettiva dell'ideologia antitotalitaria per aprirsi a una visione del mondo più ampia, attraverso la dissacrazione o il riso liberatorio, come nel caso della rivista della controcultura giovanile «bruLion» («il broGliaccio», dal 1986).

Gli anni che seguirono la caduta del comunismo sono stati definiti una «epoca di passaggio» (Julian Kornhauser), il periodo della «fine della metafisica» (Edward Balcerzan) o dell'invasione dei “barbari”, e hanno determinato soprattutto il mutamento dello *status* della poesia e del poeta, che perdeva la posizione privilegiata e l'alta autorità di cui godeva (sia che fosse integrato nel regime, sia che si sentisse investito dell'alta missione del dissidente). Di fronte all'indubbio cambiamento radicale dell'intera società polacca, la letteratura si caratterizzò per l'imporsi di tendenze che erano già nell'aria da qualche anno, non solo negli ambienti dei più giovani, ma anche nell'opera dei grandi maestri della poesia polacca. Senza trascurare il valore altamente simbolico di quella svolta, la stessa critica polacca, esauriti i primi ferventi entusiasmi che l'avevano spinta a proclamare l'avvento di una letteratura nuova, è adesso propensa ad applicare categorie più blande, parlando piuttosto di continuazione e di ripresa di modelli precedenti. Tutti sono comunque concordi nell'affermare l'importanza di quella data.

<sup>1</sup> J. Jarzębski, *Apetyt na przemianę. Notatki o prozie współczesnej*, Kraków 1997.

Nella poesia del periodo che segue il 1989 si possono individuare alcune linee dominanti, come il culto dell'autenticità, e un generale volgersi del discorso poetico verso il quotidiano, la concretezza degli oggetti e i momenti di vita più banali, che per alcuni divengono veicoli di misteriose e dense epifanie, per altri sono solamente elementi di una realtà che può infine essere vissuta per quello che è, come pura dimensione oggettiva dell'esistere. Il culto del presente si esplica nella predilezione di una determinata categoria temporale: la poesia degli anni Novanta abita nel presente, la sua dimensione è "qui e ora", una delle sue parole chiave è *chwila*, ossia l'"attimo", al centro della poetica dei "grandi maestri" come dei giovani della generazione di «bruLion». Vari sono poi i modi di accostarsi a quella dimensione temporale, così se Miłosz dichiara di «abitare nell'Ora», dove la maiuscola denota pur sempre la volontà di esplorare nel quotidiano quei possibili varchi verso una dimensione ulteriore, quella che chiama la "fodera" del mondo, per i giovani "barbari" la scelta di vivere nel presente coincide inizialmente con la tendenza a negare qualsiasi prospettiva metafisica.

Definiti alcuni punti fermi del panorama post'89, ho scelto tre poeti appartenenti a tre diverse generazioni, la cui biografia, produzione letteraria e reazione ai fatti del 1989 mi sembrano interessanti cartine di tornasole della nuova situazione socioculturale.

### 1. Marcin Świetlicki

I trentenni esordirono nei primi anni Novanta proclamando l'autotelismo dell'arte e il ritorno alla "normalità". Manifestando atteggiamenti dissacratori verso la tradizione, di cui si crearono un'immagine negativa a loro uso e consumo, i giovani adottarono una strategia provocatoria che rese quasi scontato il paragone con i movimenti artistici sorti dopo il 1918, rispetto ai quali si presentarono meno entusiasti e più cinici, assumendo la posa degli *outsider* e dei diseredati. Accusati da più parti di appiattare il linguaggio poetico e di guardare al reale senza alcuna ottica gerarchica, sono stati accomunati dalla critica per l'atteggiamento individualista, il rifiuto di impegno verso il sociale e la polonità tradizionalmente intesa. Si tratta di premesse che non valgono certamente per tutti, sono punti di partenza poi smentiti nel corso del tempo, o coesistenti con pulsioni opposte. Le classificazioni più in uso per distinguere le varie poetiche tra i critici erano quelle tra "neoclassici" e "barbari" (Karol Maliszewski), cui si sovrapponevano schematizzazioni più dettagliate che distinguevano gli "scismatici", i "pellegrini" o gli "scostanti" (Izolda Kiec e Rafał Grupański), altre volte si avevano invece "o'haristi", "classicisti" e "avanguardia" (Jarosław Klejnocki), in una moltiplicazione di etichette utili a segnalare le tendenze dominanti, e giocosamente derise dai poeti stessi, che nell'antologia *Macie swoich poetów*<sup>2</sup> (*Avete i vostri poeti*) invitavano il lettore ad elaborarsi da sé uno schema critico, presentando nomi e correnti letterarie da unire con frecce a proprio piacimento.

<sup>2</sup> Lampa i Iskra Boża, Warszawa 1996.

Il linguaggio antiretorico dei giovani adottò il polacco quotidiano in funzione di un culto dell'autenticità e della verità biografica che faceva entrare nei versi frammenti di conversazione, monologhi interiori, colloquialismi e volgarismi ardati. Il poeta esponeva sé stesso e i fatti più infimi della propria biografia, presentando al pubblico un io che non vuole maschere sociali, che ha un volto a tratti cinico, a tratti sperduto in una realtà dove, come scrisse Marcin Baran (1963), è caduto l'impero e «bisogna assumersi le proprie colpe»<sup>3</sup>.

Marcin Świetlicki (1961) venne considerato il poeta simbolo della sua generazione. Nella prima fase della sua produzione espresse la reazione dei giovani alla libertà, che era prima di tutto libertà di sentirsi normali, anche triviali. La topografia dei suoi versi è costituita da cantine, da solai, da locali notturni, mentre il compagno delle sue avventure è il cane, spesso rabbioso e affamato. Contro l'impegno pubblico, Świetlicki scandisce frasi da qualunquista, quale in realtà non è, affermando che nella costituzione non c'è niente che ci riguardi<sup>4</sup>, e la sua poesia *Dla Jana Polkowskiego (Per Jan Polkowski)* – poeta simbolo della resistenza al regime, autore di testi patriottici durante il periodo della legge marziale – può essere considerata uno dei testi che aprono la nuova epoca con la derisione gombrowicziana dell'armamentario di simboli della polonità, e il deciso rifiuto del ruolo tirtaico del poeta, cui si contrappone l'autenticità del proprio vissuto, banale e di poco conto:

Bisogna sbattere la porticina di cartone e aprire la finestra,  
aprire la finestra e arieggiare la stanza.

...

La poesia degli schiavi si nutre dell'idea,  
le idee sono sostituiti acquosi del sangue.  
Gli eroi stavano in prigione,  
e l'operaio è brutto, ma utile  
in modo commovente – nella poesia degli schiavi.

Invece di dire: mi fa male un dente, sono  
affamato, solo, noi due, noi quattro,  
la nostra strada – dicono in silenzio: Wanda  
Wasilewska, Cyprian Kamil Norwid,  
Jozef Piłsudski, l'Ucraina, la Lituania,  
Thomas Mann, la Bibbia e necessariamente  
Qualcosa in jiddish.  
Se il drago abitasse ancora in questa città  
Glorificherebbero il drago – oppure, nascosti  
nei loro nascondigli scriverebbero poesie

<sup>3</sup> Vedi *Macie swoich poetów*, p.

<sup>4</sup> “niczego o mnie/ o nas nie ma w konstytucji”, *Le gusta este jardìn?*. Vedi anche *Pod wulkanem*.

– piccoli pugni chiusi che minacciano il drago  
 ...  
 Guardo nell'occhio del drago  
 E scrollo le spalle.<sup>5</sup>

Se il poeta non si ritrova più nel linguaggio della tradizione centrale, quella della «poesia degli schiavi che si nutre dell'idea», il suo linguaggio sarà quello dei margini: «non è a noi che sono dirette le lettere pastorali. Siamo il margine». Quello che la poesia di Świetlicki mostra con forza è il cambiamento di prospettiva che poté seguire al crollo del regime, quello dalla visione solidale, alla solitudine (da “solidarność” a “samotność”, come aveva intuito Zagajewski) in cui ci si fa carico del proprio destino: «la mia testa è nelle mie mani».<sup>6</sup> Il poeta gioca fare il diseredato dei margini, eppure conosce bene le strategie della promozione nella cultura di massa, tanto che fonderà un gruppo di jazz-rock, *Świetliki*, parteciperà a programmi televisivi, unendo l'immagine del poeta maledetto con quelle del protagonista, certo non acritico, della cultura di massa. Uno dei valori della sua poesia sta nell'aver mostrato come il soggetto subisca una svalutazione sia ad opera di un pensiero ideologicamente impegnato, sia ad opera della cultura di massa, in cui l'oggettivazione dell'io non è più opera dei totalitarismi, o di quel pensiero dissidente che asserviva tutto a una causa, impedendo di dire «mi fa male un dente», ma è un effetto dei mezzi di comunicazione di massa, che quotidianamente privano l'io della sua dimensione autentica.

wietlicki esprimeva anche la consapevolezza della difficoltà dell'essere liberi quando in *Le gusta este jardìn?* scriveva: «Dopo essersi tolti gli occhiali neri / questo mondo è ancora più spaventoso. / È autentico». Qui l'apparente indifferenza per quel che accade nella sfera pubblica si traduceva nell'affermazione:

I miei documenti  
 sono in rovina. Tutto quel che amavo  
 è in rovina. Sono in salute e sono intero.

Nella Costituzione non c'è niente al mio riguardo.

Nell'ultima raccolta (2006) rende manifesta nel titolo quella che è la nostalgia di parte della letteratura degli ultimi anni, perduta tra «la fame di Totalità e accettazione del frammento»: *La musica del centro*.<sup>8</sup> Torna qui la parola “dissoluzione”, questa volta per definire non il passato, ma il futuro, mentre «la terra promessa è palpata dai nemici».<sup>9</sup> La passione civile *a contrario*, la strategia

<sup>5</sup> *Dla Jana Polkowskiego*, in: *Macie swoich poetów*, op. cit., p. 157.

<sup>6</sup> “Moja głowa w moich rękach”, *Świat*, in: *Schizma*, wyd. II, Czarne, Warszawa 1999, p. 5.

<sup>7</sup> Formula del critico Piotr Śliwiński, in *Przygody z wolnością: uwagi o poezji współczesnej*, p. 5.

<sup>8</sup> *Muzyka środka*, a5. Kraków 2006.

<sup>9</sup> «È costato molto /.../ E il futuro è putrefazione / È costato molto. La terra promessa / già è

che esprime un altro genere di dissidenza, quella all'interno della democrazia, esce allo scoperto decisamente, in due testi. Uno è *La Polonia 4*, testo sull'incomprensione tra poeta e i destinatari del suo messaggio, la collettività dei concittadini, «dicevo qualcosa e pensavo di dirlo chiaramente», che termina con l'immagine di un dialogo impossibile<sup>10</sup>. La protesta più incisiva e suggestiva è quella di *Una riga contro lo stato*: «perché lo Stato non si merita più di una riga, lo Stato ha paura di sapere perché».

La poesia di Świetlicki manifesta con evidenza i due poli di una riflessione sulla figura dell'artista, ben sintetizzata dal critico Jarzębski, che nel 1990 ragionava su quello che era a suo avviso uno stato critico della letteratura, divisa tra «professione e profezia», due poli difficili da conciliare perché, continuava, «noi amiamo davvero solo i vati»<sup>11</sup>. È ancora presto per fare un bilancio della poesia degli ultimi venti anni, vedremo col tempo se era giusta l'intuizione del critico Marian Stala, per il quale un verso di Świetlicki della raccolta *Zimne kraje (Paesi freddi)* è il motivo di fondo, il marchio della produzione poetica dell'ultimo ventennio: «Osserveremo i progressi dell'oscurità»<sup>12</sup>.

## 2. Adam Zagajewski

Adam Zagajewski (1945) è stato l'autore, insieme a Kornhauser, di *Świat nie przedstawiony (Il mondo non rappresentato, 1974)*, libro-manifesto che proponeva un modello di poesia del dissenso basata sulla descrizione realistica del mondo esterno, dove la denuncia del regime si esprimeva anche nel proposito di rispecchiarne fedelmente il grigiore e la disperazione quotidiani. I due autori si scagliarono allora duramente anche contro Zbigniew Herbert, colpevole di qualunque fuga dalla realtà per via del linguaggio esopico con cui, utilizzando miti e storie del passato, alludeva alla situazione presente, trascurando quello è invece il compito primario del poeta, ossia “dire la verità”, “parlare chiaro”. Il coautore di *Świat nie przedstawiony* pubblicherà nel 1986 una raccolta di saggi dall'eloquente titolo di *Solidarność i samotność (Solidarietà e solitudine)*<sup>13</sup>, libro importante perché le domande che in esso si poneva l'autore erano quelle di fronte alle quali si sarebbe trovata la cultura polacca dopo il 1989: che accadrebbe se la Polonia tornasse a una vita politica completamente libera? Durerebbe ancora la “tensione spirituale” che la ha permesso di resistere, definita «un muro alto, magnifico» a difesa dal totalitarismo? Nel saggio che dà il titolo al volume, centrato sulla contrapposizione tra solidarietà e solitudine, Zagajewski torna sui propri passi, stigmatizza se stesso come autore di *Il mondo non rappresentato*, si definisce un Catone, che aveva la pretesa di sapere come deve essere la letteratu-

palpeggiata dai / nemici. Bisognerà fare / a meno della luce», *Il prezzo*, in: *Muzyka środka*, p. 6.

<sup>10</sup> *Muzyka środka*, p. 26.

<sup>11</sup> J. Jarzębski, in: Śliwiński, op. Cit., p. 18.

<sup>12</sup> “Będziemy obserwować postępy ciemności”. Maria Stala, *Dwa dwudziestolecia (jednej epoki)*, in: <http://www.dwutygodnik.com.pl/artykul/284-1989-dwa-dwudziestolecia-jednej-epoki.html>.

<sup>13</sup> Le citazioni provengono dall'edizione del 2002, “Zeszyty Literackie”, Warszawa.

ra. È significativo che il lessico utilizzato per la critica della letteratura polacca che tende troppo verso il polo della “solidarietà” sia composto da espressioni quali “dittatura” o imposizione della Totalità hegeliana come una “polizia segreta”<sup>14</sup>. Dichiarando di non volersi certo allontanare dalla collettività, Zagajewski afferma di intenderla adesso in modo diverso rispetto a un tempo, come un insieme di «individui singoli, soli»<sup>15</sup>. Il brano forse più rilevante del testo è il lungo periodo che Zagajewski inserisce tra parentesi – segno di pudore, di una proposta espressa con riserbo nello spazio dell’eventualità – augurandosi che lo scrittore polacco possa infine parlare come un uomo «solitario, minacciato e contemporaneamente libero», soprattutto libero da ogni sistema: «Marxismo, Avanguardia, Opposizione Democratica»<sup>16</sup>.

Dopo il 1989, Zagajewski continua la sua riflessione sulla funzione e sui doveri del testo letterario. Questa volta ci troviamo in una nuova situazione culturale, e nel saggio dal titolo eloquente *Obrona poezji (Difesa della poesia)*,<sup>17</sup> si chiede perché tante persone oggi evitino la poesia, e quali siano ora i nuovi compiti del poeta. Il poeta, questa è la risposta di Zagajewski, deve partecipare al dibattito intellettuale della sua epoca, ossia affrontare questi temi: il male, la grande tristezza del nostro tempo – il poeta deve vegliare sulla storia, «in ogni verso si nascondono le sofferenze della Cambogia e di Auschwitz»<sup>18</sup> – e la grande noia. La poesia deve insomma svelare quella che lui chiama la «vita interiore», minacciata adesso non più dall’ideologia del regime, ma dalla cultura di massa, che “non è sempre dannosa”, eppure non sa davvero cosa sia la vita spirituale, vita spirituale che egli paragona a una «fortezza assediata», difesa dai poeti. L’espressione, che viene usata da Zagajewski due volte nel breve saggio,<sup>19</sup> evoca un altro testo, *Raport z oblężonego miasta (Il rapporto dalla città assediata)* di Zbigniew Herbert, di cui a suo tempo si era operata una lettura, progettata dall’autore stesso perché implicita nel testo, contingente: la città assediata indicava la Polonia sotto la legge marziale decretata da Jaruzelski. Adesso dunque la fortezza assediata è l’individuo con la sua vita spirituale.<sup>20</sup> Nel saggio che chiude il libro, *Pisać po polsku (Scrivere in polacco)*, Zagajewski riprende gli stessi temi – a dimostrazione di quanto sia forte quel paradigma culturale – e ricorda come l’arte polacca abbia svolto una funzione collettiva, parlando alla *polis* intera. Adesso, dopo il 1989, abbiamo «la famosa normalità, che è difficile definire e che i popoli dell’Europa dell’est hanno tanto sognato», «la trivialità è permessa, adesso si può scrivere in modo abbastanza bello, leggero e triviale, di se stessi e di tutto il resto (soprattutto di se stessi); la vittoria grande e anche un po’ casuale della democrazia sul totalitarismo può manifestarsi anche come

<sup>14</sup> Vedi *op. cit.*, pp. 75, 77.

<sup>15</sup> Vedi *op. cit.*, p. 79.

<sup>16</sup> Vedi *op. cit.*, p. 91.

<sup>17</sup> Nella raccolta *Obrona żarliwości*, a5, Kraków 2003.

<sup>18</sup> In *op. cit.*, p. 134.

<sup>19</sup> “I poeti vivono come difensori di una fortezza assediata”, *op. cit.*, p. 135; vedi anche p. 133.

<sup>20</sup> Vedi *op. cit.*, p. 133.

trionfo della mediocrità sulla menzogna – la menzogna era l'essenza del comunismo, la democrazia invece non difenderà nessuno dalla volgarità». <sup>21</sup> Nella società postcomunista ecco di nuovo il poeta difensore di una cittadella assediata, non più dalla storia ma dalla vita normale.

Mi sono soffermata sulla produzione saggistica di Zagajewski, perché mi sembra un interessante esempio di riflessione sulla funzione della poesia nella società polacca del post '89. Quanto al Zagajewski poeta, nella raccolta, *Anteny* (*Antenne* <sup>22</sup>), leggiamo poesie raffinate ed estatiche sulla musica e sull'anima, il poeta non dimentica però il suo postulato «il poeta deve vegliare sulla storia». La meditazione sulla storia torna nei due testi dedicati a Marx, protagonista di *Il vecchio Marx* e *Il vecchio Marx (2)* <sup>23</sup>. Il vecchio Marx si trova a Londra, intento a rileggere il giovane Marx, pieno di ammirazione per sé stesso e preso però a tratti da quello che è per Zagajewski uno dei tratti della vera poesia, il dubbio:

Credeva sempre alla sua visione fantastica,  
tuttavia vi erano brevi momenti  
nei quali sospettava di aver proposto al mondo  
solo una nuova versione della disperazione;  
allora chiudeva gli occhi e vedeva solo  
l'oscurità scarlatta delle proprie palpebre. <sup>24</sup>

In *Życie nie jest snem* (*La vita non è un sogno*) il poeta fa un bilancio degli ultimi anni, partendo dall'attività dei dissidenti di Nuova Ondata, che scrivevano «poesie come volantini». Infine è arrivata la libertà, e con essa il paradosso di una normalità tutt'altro che facile, racchiuso nell'ossimoro finale:

Infine, molto più tardi, non si sa  
perché, su di noi gli orologi  
presero a girare sempre più velocemente,  
come in film muto d'archivio.  
E durava la vita, la vita ineluttabile,  
così esperta e scettica,  
tornava a noi con tanta ostinazione  
che un giorno sentimmo sulle labbra  
il sapore della sconfitta ordinaria, della tragedia ordinaria,  
e questo era una specie di vittoria. <sup>25</sup>

<sup>21</sup> *Pisać po polsku*, in *Obrona zarliwości*, pp. 183-184.

<sup>22</sup> A5, Kraków, 2005.

<sup>23</sup> In: *Anteny*, pp. 39, 70.

<sup>24</sup> *Stary Marks (2)*, in: op. cit., p. 70

<sup>25</sup> *Życie nie jest snem*, in: op. cit., p. 80.

### 3. Zbigniew Herbert

Nel clamore creatosi intorno ai giovani di «bruLion» nei primi anni Novanta non ci si rese conto che molti elementi delle loro “nuove” poetiche erano comuni ai grandi maestri della poesia polacca, che insieme ai giovani (e spesso anche prima di loro) si aprirono al quotidiano, a un realismo del dettaglio e dell'evento privato, dove l'io segnalava la propria presenza con tutta la forza del *soma*. In questi grandi rappresentanti della poesia mondiale, nati negli anni Dieci e Venti del secolo passato, a prevalere sono i toni elegiaci, la malinconia della vecchiaia e della solitudine con cui prendono commiato dal Novecento che finisce.

Uno dei fenomeni più notevoli dell'ultimo ventennio è stata propria la straordinaria attività dei “Vecchi Maestri”: Czesław Miłosz, Tadeusz Rówicz, Wisława Szymborska, Zbigniew Herbert. Marian Stala ha osservato che forse per la prima volta nella storia della letteratura polacca un gruppo di grandissimi poeti dopo la sessantina ha giocato un ruolo così importante,<sup>26</sup> mantenendo la propria autorità intellettuale (i media, dopo un primo momento di esaltazione per gli esordienti, a partire dalla seconda metà degli anni '90 sostengono invece l'opera dei Maestri) e arricchendo la propria grande produzione poetica.

Il destino letterario e biografico su cui mi vorrei soffermare è quello di Zbigniew Herbert (1924-1998), negli anni '80 considerato uno dei bardi di *Solidarność*, la cui poesia fu oggetto di uno studio di Adam Michnik, scritto nelle prigioni di Mokotów. Herbert è autore del testo che proponeva il modello etico del dissidente, *Il messaggio del Signor Cogito*, con la sua esaltazione dell'onore conradiano fine a se stesso, della fedeltà alla causa, a ogni costo: «sii fedele, vai». È interessante scandagliare il percorso di Herbert perché si tratta di un autore di cui è stata fortissima la lettura come poeta impegnato contro il regime, tanto che nel 1987 il critico Komendant promosse la nascita di una *Lega per la difesa della poesia polacca da Zbigniew Herbert*, per la liberazione della poesia dalla servitù all'unico grande tema, la Polonia.

Cosa accade alla poesia di Herbert dopo il 1989?

La frase da cui vorrei partire è contenuta in un'intervista rilasciata al «Newweek» nel 1991, durante la quale l'autore dei testi simbolo della resistenza contro il regime come *Il messaggio del Signor Cogito*, *Il rapporto dalla città assediata*, dichiara:

La letteratura dell'emigrazione ha perso la sua funzione principale: la difesa della libertà di pensiero. Purtroppo, oggi in Polonia non c'è la censura, perché io avevo elaborato un determinato stile di scrittura per aggirare i divieti dei censori. Scrivevo poemi seri, tragici, e adesso scrivo del mio corpo, della malattia, della perdita del pudore.<sup>27</sup>

<sup>26</sup> In: Dwa dwudziestolecia (jednej epoki), <http://www.dwutygodnik.com.pl/artukul/284-1989-dwa-dwudziestolecia-jednej-epoki.html>.

<sup>27</sup> A Poet Who Misses Censors, in: Zb. Herbert, *Rozmowy, Zeszyty Literackie*, Warszawa, 2000, p. 200.

Per capire a fondo il senso di quel “purtroppo”, indaghiamo e chiediamoci come cambia, se cambia, la poetica di Herbert dopo il 1989.

Il poeta apre gli anni Novanta con *Elegia na odejskie* (Elegia per l'addio, 1990). Una delle etichette usate spesso per definire Herbert è quella di poeta della classicità, la sua poesia è difatti intessuta di richiami al mondo mitico e storico dell'antichità, usati non di rado come linguaggio esopico utile ad esprimere contenuti tabù sotto la copertura di un'immagine tradizionale. Abbiamo così la serie di ritratti di imperatori romani, dietro ai cui volti non è difficile per il lettore vedere i tratti del potere totalitario del Novecento, o anche la figura mitica di Procuste, geniale allegoria dell'utopista preso dalla passione della “antropometria”, che fabbricò il letto a misura d'uomo perfetto tagliava le estremità dei viandanti per rendere uguali gli uomini.

In un testo pubblicato postumo, che rappresenta la trascrizione di un intervento del poeta alla radio tedesca nel 1973, Herbert ha spiegato chiaramente i motivi della scelta di quel codice cifrato, di quelle «pesanti macchine storiche»:

Nel mio paese abita uno scrittore<sup>28</sup> affascinato dall'Europa, dalla sua storia e cultura. In alcuni periodi questa fascinazione era pericolosa. Ha scritto<sup>29</sup> molte opere dedicate alla tradizione giudaico-cristiana. Se pubblicati a Tubinga o a Poitiers, questi stessi lavori lo qualificerebbero come un uomo pacato, che guarda alla vita da una certa distanza e si impegna di malavoglia nelle scottanti dispute dell'attualità. E sarebbe davvero difficile per lui spiegare ai colleghi occidentali che scrivendo dell'invasione dell'isola amica Samos da parte degli ateniesi, dei processi dei templari o degli albigesi, aveva in mente gli eventi della contemporaneità. Lui metteva in moto quelle pesanti macchine storiche, si serviva dell'allegoria e indossava una maschera, perché non poteva parlare diversamente, e anzi non voleva parlare diversamente. La lotta con il tal presidente o segretario conduce la letteratura nell'inferno della pubblicistica.

Le riflessioni del poeta toccano le molteplici modalità di ricezione del testo letterario e anche il potere simbolico delle linee delle frontiere:

Quando i suoi manoscritti finivano in occidente, venivano in genere giudicati favorevolmente come opere che dimostravano l'erudizione dell'autore, la sua cultura e i pregi del suo stile. Per lui questi erano complimenti penosi. Era come se tutta la passione e la rivolta si fossero volatilizzate di colpo solo perché avevano oltrepassato la frontiera.<sup>30</sup>

<sup>28</sup> Nel taccuino manoscritto da cui ho trascritto il testo, si può leggere una frase poi cancellata: «vengo considerato uno scrittore».

<sup>29</sup> Nel taccuino si può leggere una frase poi cancellata: «ho scritto».

<sup>30</sup> In: *Harmonia Europae*, Zbigniew Herbert, traduzione e cura di Francesca Fornari, «Lettera Internazionale», n. 101, 3° trimestre 2009, pp. 21-22.

Chissà, forse è di questa “passione” che il poeta sentiva nostalgia, ed è questo che era celato sotto quel “purtroppo”...

Dal 1990 in poi i riferimenti alla classicità sono sempre più rari nella poesia di Herbert, si diradano e compaiono d’ora in avanti quasi esclusivamente come emblemi dello stato esistenziale dell’io lirico, e viene meno quel linguaggio esopico con cui il poeta velava il proprio discorso sul presente, vuoi per eludere la censura, vuoi soprattutto per elevarsi su un piano più universale rispetto alla contingenza. La raccolta *Epilog burzy* (*Epilogo della tempesta*, 1998), pubblicata pochi mesi prima della morte, è il testamento spirituale e la confessione di un io che abita sull’“orlo del nulla”. La memoria, il ricordo dell’amata Leopoli, il tempo, sono alcuni motivi della raccolta, che rappresenta l’addio herbertiano a una vita trascorsa sotto il segno dell’inquietudine, incapace di chiudersi nella figura del “cerchio” e dominata da «strepito dissonanza / le lingue del caos». Forse non è un caso che solo adesso, finito il tempo dell’assedio, dopo il 1989, il poeta per la prima volta in tutta la sua opera venga meno alla propria poetica dell’oggettività, che imponeva il riserbo nell’espressione delle emozioni, riserbo che lo aveva spinto a creare l’alter ego del Signor Cogito, solo adesso riesca a dire: «triste è l’anima mia».

La poetica di Herbert dopo il 1989 accentua dunque il suo lato esistenziale, mentre è negli interventi pubblici del poeta che tornano a farsi sentire la “passione” e la “rivolta” di un tempo Herbert vive un intenso periodo di attività pubblicistica e, si potrebbe dire, sembra non essersi trovato a proprio agio nella nuova Polonia. Vediamo dunque quali sono le modalità e i contenuti degli interventi nei quali si è esplicitata quella la rivolta etica.

Dopo la fine del regime il poeta assume i tratti di un grande solitario, la sua intransigenza verso qualunque tipo di dialogo con i post-comunisti lo porterà ad aspri contrasti con gli amici di un tempo, tra cui Adam Michnik. Il poeta prende parte attiva al dibattito politico, attacca Jaruzelski, Wałęsa, il governo scelto nelle elezioni del 1993, che riportano al potere i post-comunisti, sottoscrive l’appello per la *lustracja*, chiede che vengano resi pubblici tutti i rapporti dei servizi segreti fino al 1956.<sup>31</sup>

I duri toni della pubblicistica dell’ultimo periodo, in cui il poeta si serve di un lessico militare e aggressivo, altre volte sacrale («in verità vi dico»), furono aspramente commentati da più parti<sup>32</sup>, Definendosi «Colonnello della Brigata Autonoma degli Ussari della Morte», Herbert commentava la situazione politica in testi aggressivi, dai titoli eloquenti, *Larmata*, *Fedeltà*, *Il presidente mente*, *In difesa della democrazia*, per avvertire i “Cittadini” che la patria era ancora in pericolo, che la guerra non era finita, che i comunisti volevano prendere il paese

<sup>31</sup> Vedi: *Wierność*, Uwagi Pana Cogito przy stole nakrytym obrusem..., Armia. W obronie demokracji, in: *Węzeł gordyjski, oraz inne pisma rozproszone*. 1948-1998, zebrał i opracował Paweł Kądziała, Biblioteka Więzi, Warszawa 2001, pp. 693, 714, 700,712.

<sup>32</sup> Vedi Pan Vomito, in: *Pan od poezji*, pp. 346-347.

servendosi del “capitale”, o ricattavano con lo spauracchio della vendetta politica coloro che, come lui, chiedeva una decisa decomunizzazione della società, che si stava inabissando in uno stato di collasso semantico, dove il linguaggio era diventato strumento di giochi politici.<sup>33</sup>

In un'intervista rilasciata a Gelberg e Poppek nel 1994, *Pojedynki Pana Cogito* (*I duelli del signor Cogito*),<sup>34</sup> si ripeterono le stesse diagnosi e accuse, rafforzate da un tono ancora più sarcastico. I bersagli sono sempre Andrzejewski, Brandy, Konwicki, soprattutto Miłosz, sullo sfondo di una diagnosi negativa della Polonia degli anni '90, in cui vige una falsa libertà che i polacchi non si sono guadagnata. Oggi in Polonia è «come se i comunisti fossero rinsaviti di colpo e avessero detto “Non faremo più tutte queste porcate, eee, andiamo a berci una vodka»». Nel suo ossessivo attaccamento al passato Herbert ribadì che gli unici a cui la nazione doveva qualcosa erano semmai gli uomini dell'Armia Krajowa e dell'insurrezione di Varsavia. A giudizio di Herbert, proprio come durante la democrazia popolare, il linguaggio si trovava in uno stato di “collasso semantico”, gli intellettuali erano colpevoli di non adempiere al loro dovere di “dire la verità”, tradivano il senso delle parole e non rispettavano le piattaforme che devono rimanere intoccabili, il significato univoco di alcuni concetti. Herbert criticò la nozione di liberalismo, che sfuma i contorni dei concetti, considerandola «la parola più volgare del vocabolario politico polacco», attaccò le élite spettrali dei post-comunisti, ripeté la sua analisi corrosiva dei difetti dei polacchi, «l'ipocrisia... il narcisismo dei poveri respinti dai potenti... la megalomania...», per auspicare una decisa *lustracja*, un profondo lavoro masochistico di purificazione dal passato.

La nostalgia della censura in quanto nostalgia di un mondo di istanze etiche definite, espressa paradossalmente nell'intervista del 1991, si era riversata nella durezza del pubblicista chiuso in una visione bianco-nera della realtà politica, a tratti molto ingiusto verso i propri amici di un tempo, e animato da un'inflessibilità che era, per fortuna, estranea alla sua poesia, grandissima sintesi di etica ed estetica, intessuta di contraddizioni vitali, espressione di un uomo che ammetteva di non aver potuto scegliere «un rifugio nella storia né un sistema che spieghi tutto» e affidava il proprio destino alle nuvole su Ferrara, che vanno lente verso «sponde ignote».

Della propria doppia natura Herbert, intellettuale inflessibile nei suoi giudizi, era consapevole quando, usando la metafora dei due lati di ciascun uomo, le ali, dichiarò:

Comprendete infine che per fare qualcosa nella vita bisogna avere due ali. Mia nonna ne aveva solo una, perfetta, mentre io ho anche il diavolo, non vedo Dio, ma mi affatico per crearLo, e ho la politica e il mio pessimo carattere, e vorrei

<sup>33</sup> Vedi gli articoli ora raccolti nella V sezione di *Węzeł gordyjski*, oraz inne pisma rozproszone, op. cit.

<sup>34</sup> In: «Tygodnik Solidarność», 46 (321), 11.XI.1994, p. 1, 12-14.

dimostrare che nella storia la tolleranza è qualcosa di buono, ma io stesso sono intollerante... Per fare qualcosa si deve essere inquisitori, e perdonare.<sup>35</sup>

#### 4. Conclusioni

Ho scelto tre diversi poeti le cui riflessioni e reazioni al 1989 mostrano, da diverse angolazioni, gli effetti della libertà e anche, secondo la formula del critico liwi ski, i nuovi “problemi” che si possono avere con la libertà.<sup>36</sup> Si è avverata la situazione immaginata da Zagajewski nel 1986 quasi come una fantasia irrealizzabile, e quella libertà si è rivelata un'avventura pericolosa, e per questo affascinante, che ha stimolato riflessioni sulla difficoltà di recuperare un ruolo per la poesia nella cultura di massa, o ha spinto altri sulle strade di una pubblicistica dai toni violenti e parziali. Vorrei chiudere con le parole di un'altra grande, raffinata poetessa, Julia Hartwig (1921), intensamente consapevole delle difficoltà della libertà e della normalità quando scrive, in una poesia del 1999:

*Libertà non significa che sarai subito felice  
Il mondo libero nasconde più trappole della sorda tirannia  
Mastini liberati dalla catena bramosie che superano l'orizzonte  
il passo ancora legato dalle funi dei vecchi legami  
che tentano di stringersi di nuovo  
Libertà sia per i vigliacchi che per quelli  
che le hanno offerto se stessi in dono  
libertà per quelli che sentendosi puri come diamante  
vorrebbero fare tagli netti consegnandosi con passione  
a una nuova schiavitù – l'odio per il quale la terra come sotto la dinamite  
scoppia cambiando il corso delle acque*

Il senso di questa poesia, nel suo rifiuto di facili esaltazioni come di altrettanto facili colpi di spugna, è contenuto nel titolo che recita, a proposito della libertà: «*E tuttavia la desideriamo più di ogni cosa*».<sup>37</sup>

<sup>35</sup> Intervista del 1973, pubblicata postuma in: “Gazeta Wyborcza”, 10.7.2002.

<sup>36</sup> Piotr Śliwiński, Przygody z wolnością: uwagi o poezji współczesnej.

<sup>37</sup> *A jednak pragniemy jej ponad wszystko*, nella raccolta Zobaczone (1999), in: Julia Hartwig, Wybór Wierszy, PIW, Warszawa 2000, p. 242.

# La caduta del muro nelle pagine del quotidiano veneziano «Il Gazzettino»

di Maria Teresa Secondi Mongiello

Desidero ringraziare gli organizzatori per aver promosso questo importante convegno che vuole ricordare un avvenimento che ha cambiato la storia. La mia sarà una semplice, ma coinvolta chiacchierata. Sono contenta di essermi documentata andando a rileggere «Il Gazzettino» del tempo. Alcune notizie mi sembrava di ricordarle come se le avessi lette di recente e invece... sono passati ben vent'anni. Il giornale costava allora 1000 lire. Direttore responsabile era Giorgio Lago, scomparso da qualche anno, giornalista famoso per la felice penna e per l'acutezza dei suoi commenti. Sindaco di Venezia Antonio Casellati. Patriarca Marco Cè. (Sindaco di Torino Magnani Noya).

Nella scena storica italiana sono presenti Giuseppe Cossiga Presidente della Repubblica, Giulio Andreotti, Forlani e Gava per la Democrazia Cristiana. Gianni De Michelis, il bel Claudio Martelli per il partito socialista, Occhetto per il Partito comunista, che ovviamente risentirà moltissimo della caduta del muro, tanto che il Partito, tra contrapposizioni infinite, arriverà a cambiare nome e tattica. C'è un ancor giovane Papa Karol Wojtjla, il cardinale Poletti. Alla Biennale Giovanni Carandente. A Ca' Foscari rettore Giovanni Castellani. Imperversa Il gioco del Bingo.

L'8/11/1989 scrive di due avvenimenti storici nella «giornata di ieri» all'Est: a Mosca per la prima volta in 72 anni si è tenuta una «contromanifestazione» dell'anniversario della Rivoluzione d'ottobre, mentre sulla Piazza Rossa Gorbaciov presiedeva a una manifestazione ufficiale dai toni quanto mai pacifisti; a Berlino Est l'intero governo della Germania Orientale, guidato da Willy Stop, si dimetteva sotto la pressione delle manifestazioni di piazza e dell'esodo continuo di tedeschi verso l'Occidente. Il governo si dimette in blocco.

Il 9/11 I titoli sono sempre più in grandi caratteri e direi affannosi. *L'Est si sgretola, Non c'è scampo* è l'editoriale di Lago che scrive: «il comunismo è fallito; bisogna impedire che falliscano i post-comunisti». Mentre Michele Tito intitola *Il muro inutile. I minatori in sciopero contro Gorbaciov*. In seconda pagina *Terremoto ai vertici della Germania Orientale, DOPO 40 ANNI, IL CROLLO*. Pagina 3: Parla Rudolf Stamm, esperto dell'Est *SUCCEDE TUTTO COSI' IN FRETTA* «URSS dai minatori nuovi guai per Gobaciov. La già stremata economia sovietici-

ca rischia il collasso per mancanza di carbone. Ma il mondo è anche politico» – *DAI POZZI CHIEDONO DEMOCRAZIA* «Nella miniera di Vorkuta trattativa sospese. Gli operai accusano chi sciopera è schedato». A destra in alto : «Contro l'esodo la polizia segreta nelle fabbriche», da Berlino.

Il 10/11 In prima pagina : Nel cuore dell'Europa esplode una nuova rivolta. Cadono le frontiere tra le due Germanie. Cade il muro di Berlino: mentre a Mosca Ghemadi Gherasimov, portavoce del Ministero degli Esteri, spiegava ieri che parlare di unificazione delle due Germanie è fare «un esercizio puramente intellettuale» e che «a molti in Occidente non piace l'idea di una Germania unita e forte». Berlino Est annunciava l'apertura delle frontiere con la Germania Ovest. È la prima risposta alla fuga in massa dall'Est. Khol è volato a Varsavia per una visita alla Polonia dovendo affrontare un momento storico. Sono annunciate le libere elezioni. Continua a pagina 8 con i servizi di Gustavo Selva con un titolo drammatico *Verso il nulla; Da Mosca a Berlino il fallimento del modello comunista in Europa*. Si può immaginare la soddisfazione del giornalista e del politico che ha sempre militato nella destra, nel MSI. Si parla di riduzione della presenza militare dell'Unione Sovietica nella Germania Orientale. «Io condivido l'opinione del professor Ernest Nolte della libera Università di Berlino che ad una rapida unificazione sia preferibile per il bene dei tedeschi e di tutti gli europei una transizione guidata e razionale, tenendo conto degli impulsi che vengono dalla base specialmente dai giovani». Ma si scrive anche del diritto dei tedeschi all'autodeterminazione. Cominciano a prendere corpo le preoccupazioni, il timore appunto di una Germania unita e guerrafondaia. A parole tutti volevano la caduta del muro, quando è avvenuta, molti prendono le distanze. Si suggerisce una confederazione. Si ipotizza il ritiro degli Stati Uniti dall'Europa perché l'URSS difficilmente ammetterebbe una grande confederazione germanica dentro un'Europa Unita. Ognuno dice la sua, giornalisti e politici. Si leggono i servizi da Berlino e da Varsavia di Mario Barbi, da Pechino di Adriano Madaro. Si parla della gravissima crisi economica che avanza. Nel contempo a Pechino crolla la parabola del leader, del dopo Mao: l'impero di Deng "Il piccolo timoniere" se ne va lasciando un'eredità politica "grondante sangue". Khol è il primo cancelliere democristiano a recarsi in Polonia. Titoli sempre più drammatici per l'effetto domino, ma nel contempo gioiosi per la caduta del muro. Tutti nascondono una certa apprensione.

11/11/1989 In prima pagina la foto di Lenin. I titoli occupano mezza pagina «Il governo della Germania Orientale ha deciso di aprire sedici nuovi varchi nel muro. L'effetto Berlino anche sulla Bulgaria: si dimette Zhivkov». L'articolo è di Edoardo Dall'Ara. C'è la corsa all'acquisto di marchi occidentali e l'Ostmark ha un crollo del 30%. Si verifica l'assalto agli uffici di cambio per acquistare marchi tedeschi. «Nell'atmosfera di fiaba che stanno vivendo, molti tedeschi orientali hanno addirittura creduto alle voci che circolavano incontrollate secondo cui nelle Banche di Berlino Ovest veniva distribuito gratis "denaro omaggio di benvenuto, ma hanno affollato invano gli istituti". Borsa euforica a Francoforte».

Un trafiletto in grassetto a pagina 8: Queste parole hanno fatto cadere il Muro di Berlino. Questo il testo ufficiale della dichiarazione con la quale le autorità della Rdt hanno annunciato l'apertura delle frontiere a occidente: il Consiglio dei ministri della Repubblica democratica tedesca ha deciso che le seguenti disposizioni relative agli spostamenti privati e alle partenze definitive della Repubblica democratica verso l'estero abbiano effetto immediato, in attesa del relativo provvedimento legislativo. 1. È possibile presentare richiesta di viaggio all'estero per motivi privati senza condizioni (quali scopo del viaggio e stato famiglia); i permessi saranno emessi in breve tempo; le domande potranno essere respinte solo in casi di eccezionalità. 2. Le competenti sezioni passaporti e registrazioni presso gli uffici regionali della polizia hanno avuto istruzioni di emettere senza indugio i visti per i trasferimenti all'estero, senza esigere l'adempimento dei requisiti ancora in vigore per l'espatrio definitivo. Come in passato, è possibile presentare richiesta di visto anche alle sedi degli uffici affari interni. 3. Gli espatri definitivi potranno essere compiuti attraverso tutte le frontiere della Repubblica democratica con la Germania federale e a Berlino est. 4. Di conseguenza non è più necessario l'ammissione di permessi temporanei in missioni straniere della Rdt o attraverso paesi terzi. A pagina 8 Si vede la vignetta di Marcantonio: il muro spaccato, la luna, Marx e Lenin che se ne vanno, nottetempo, in punta di piedi. La satira riesce con un semplice disegno e poche parole, in questo caso nemmeno servivano, a dare l'immagine della svolta dell'ideologia comunista. Peccato che questa abbia causato sofferenze, distrutto vite, fatto grondare sangue.

In prima pagina la crisi dell'Est. La foto storica dell'abbattimento del muro. Un'altra intensa giornata di storici avvenimenti «Abbattono già il muro. Svolta anche in Bulgaria». Berlino. Khol telefona ad Egon Krenz "Una gioia terribile" di Giorgio Lago. Egli scrive : «L'unico modo per trattenerli è di lasciarli andare. Hanno già preso a picconate il muro perché la voglia di libertà non diventi esilio; perché d'ora in poi si può restare soltanto se si comincia a credere» è l'incipit. «Guardiamo quel piccone sul muro: è la più bella foto dell'anno. Mostra il vuoto delle dittature. Il primo leader comunista cui l'Est dà credito popolare è Gorbaciov, perché è il primo a ripudiare l'"edificazione" del comunismo». Da Varsavia a Budapest, da Berlino a Sofia, il comunismo si arrende perché non crede più. La Storia è "rinata" ma non è più la sua. Poi Lago si pone una serie di domande sugli anni che ci vorranno per salvare il sogno della democrazia, quali riforme, quali frustrazioni. Sottolinea che non ci sono esempi precedenti, sondaggi o statistiche, proiezioni per poter capire il fenomeno e le conseguenze. «Questo è il momento della gioia per il prodigio in cui i fatti sono più grandi degli uomini. E i governi obbligati a crescere per non mancare all'appuntamento». Si parla di una notte di festeggiamenti per la libertà improvvisamente ritrovata, inaspettata nonostante tanti segnali. Krenz ha assicurato che ci saranno elezioni libere, con voto segreto. Grande l'eco in tutto il mondo ne parlano tutti i giornali, Il Gazzettino mette la foto di un giovane che abbatte il muro col piccone. In Bulgaria saltano Todor Zhivkov, leader indiscusso per 35 anni del partito e del governo. Gli subentrò Petar Mladend, ministro degli Esteri. Televisione no stop

negli Usa. Bush tiepido, ma la gente esulta, è il servizio da New York di Antonio Ferretti. A pagina 4 Arcangelo Paglialunga scrive da Città del Vaticano “Il Papa ha benedetto le autorità sovietiche, segno dei tempi nuovi” in occasione di un incontro per la mostra delle icone russe. P. 9, “50mila in festa, Tante le foto di scene di gioia, abbracci, pianti, lacrime, gente che guarda il muro, quel muro che ha diviso un popolo. Sono scene che si sono verificate in tutti i posti di frontiera lungo i 1500 chilometri del confine tra le due Germanie. Tutto era cominciato il 2 maggio in concomitanza con l’abbattimento fisico di un reticolato nei dintorni di Hegyshalom, ai confini con l’Austria, in cui i soldati ungheresi avevano demolito i reticolati della “cortina di fumo” tra i due paesi. Un flusso verso l’Occidente che da quel giorno non si è più arrestato. Scrive Francesco Jori di storie di persone al colmo della felicità che “fanno una passeggiata” da Est a Ovest. Il Sindaco di Berlino Ovest definirà “La notte della Liberazione” in cui il popolo tedesco è il più felice del mondo. Mazzi di fiori, champagne all’Ovest per accogliere “i cugini dell’Est”. Personalmente penso si potrebbe dire i fratelli, anche se ormai, educati in modo completamente diverso. Titoli che ricordano la storia “Più di 70 le vittime del muro di Berlino, quasi 200 lungo l’intero confine, da quel 13 agosto 1961”. “Un rimorso lungo ventotto anni” di Sergio Sommacal. Intanto a Budapest per rilanciare la Mitteleuropa si tiene “l’incontro a quattro”. L’articolo è di Maurizio Cerruti, inviato da Budapest.

Foto eloquenti mostrano a metà della pagina 9 gli operai che costruiscono il muro sorvegliati dai soldati, a loro volta sorvegliati dalla polizia. Testimonianza di coraggio dettato dalla disperazione: un soldato salta il filo spinato. Si chiama Conrad Schumann, ha 19 anni. Ne seguiranno altre di fughe e di condanne per questo loro atto. La prima vittima il 19 agosto 1961 Rudolf Urban di 47 anni. L’uomo si sfracella. Il 23 agosto Ida Siekemann, di 59 anni, si getta dal terzo piano mentre i soldati le stanno murando le finestre. 59 palazzi furono evacuati e, per la prima volta, si parla di “muro della vergogna” espressione che passerà alla storia. Un muro costruito contro il popolo e che per quasi trent’anni ha segnato la storia dell’Europa.

Domenica 12/11 In 1^ pagina “Per il ‘caso Berlino’ telefonate da Bonn a Bush, Gorbaciov, Thatcher, Mitterrand. E qua si percepiscono le preoccupazioni Krenz a Khol: “Si, parliamone ma le Germanie restano due”. Giorgio Lago titola il suo editoriale “L’ultimo muretto”. L’incipit: “Il giorno più bello per l’Europa” ha titolato ieri l’Unità, organo del partito comunista italiano. Titolo azzecato, molto vero, ma quest’Europa in festa non è quella comunista e dei comunisti. Anzi ne rappresenta la negazione” e continua È il giorno di un’Europa liberale, cristiana, socialdemocratica e socialista. Quella di Adenauer, Schuman, De Gasperi. L’altra Europa era Stalin, il gulag, i carri armati a Budapest, l’Impero, il gelo a Praga, il Muro, il satrapismo dei tanti Breznev dell’Est e la doppiezza dei partiti comunisti a Ovest e conclude: “Buttiamo giù anche quest’ultimo muretto”. Un’ acuta stoccata all’Unità che voleva salire sul carro del vincitore (p.8) - ADESSO TOCCA ALLA DIPLOMAZIA”. Sempre in prima pagina: “Il nostro inviato a spasso tra i tedeschi delle due Germanie per un giorno riunificate “CHE GIOIA STARE INSIEME!” di Gianni Montagni. La suggestiva foto di

Matislav Rostropovich che suona di fronte al muro che sta cadendo. A metà pagina: Cossiga sulla riunificazione : Occorre coraggio e pazienza da Algeri dove si trovava con Gianni De Michelis, ministro degli esteri “Legittimo desiderio e aspirazione del popolo tedesco. Mi auguro che si creino le condizioni di sicurezza per tutti e di distensione in Europa che permettano la soddisfazione di questa aspirazione. Certo occorre coraggio, prudenza e pazienza” Questi i termini usati per un’evoluzione talmente improvvisa che comincia a preoccupare. Occhetto in un commento a Bologna ritiene necessarie percorrere nuove strade: ciascuno deve fare la sua parte. “Muro alla rovescia” titola Michele Tito, in cui esprime la sua preoccupazione : E adesso? Kissinger è pessimista, prevede disordini, lungo il suo “purgatorio”, innaturale la sua divisione : misconosciuti i sacrifici e le tragedie di un dopoguerra che ha fatto più morti tedeschi della guerra e milioni di profughi dall’Est europeo. Dove siamo? Dove andiamo? Domande che hanno una risposta: una Comunità Europea più capace di rapida integrazione monetaria e politica ma che non lascia alla sola Germania l’avventura verso Est. Sotto (foto di Martelli), il Papa ai polacchi: “Aiutiamo il nostro paese”. Titolo “Si è concluso a Budapest il vertice a Quattro dei Ministri degli Esteri. “IL PROSSIMO INCONTRO A VENEZIA”. Mosca invia altre truppe in Moldavia. (A pag.4: nella cronaca veneziana: Rigo presenta la lista civica “NO All’EXPO 2000e divisione tra Venezia e Mestre).

Oltre 700mila in “vacanza all’Ovest” Da Budapest un pezzo di Maurizio Cerruti su “Preoccupazioni e speranze al “Quadrangolare” di Budapest. Italia, Austria, Jugoslavia, Ungheria a Budapest per un nuovo dialogo nella nuova esperienza. Per l’Italia erano presenti Gianni De Michelis e il vice Claudio Martelli.

In IV pagina, “Auto strombazzanti a Berlino”,poi cronaca veneziana: “Più occasioni di lavoro per fermare l’esodo “Sdemanializzare Arsenale e Certosa” “Un piano concreto per le isole abbandonate. Si vedono le foto di Augusto Salvadori (Speciale Venezia in fiore) e Giulio Andreotti. “Un costante e fattivo impegno per la città contro l’inefficienza, l’incuria e il degrado”.

14/11 in prima pagina: Sabato a Parigi riunione straordinaria dei Dodici sulla crisi tedesca. “LA CEE A CONSULTO DEI DODICI SULL’EST”. Khol: “Germania unita in un’Europa integrata”. Dall’Occidente inviti alla prudenza. Contrastata elezione a Berlino Est del presidente non comunista del Parlamento” il pezzo è di Gianni Montagni. Foto di Hans Modrov, l’uomo nuovo di Berlino Est. A metà pagina, in casa nostra : PCI Dopo la dichiarazione di Occhetto, il partito si interroga sui mutamenti di simbolo ed etichetta “NON SERVE UN NUOVO NOME” se non si cambia strategia. L’incipit “C’è del nuovo a Botteghe Oscure”. (continua a p.7). In un riquadro, sempre della prima pagina, ‘articolo di Alberto Sensini “Più rapida e tumultuosa del previsto la grande mutazione dei regimi dell’Est europeo dominati, fino a ieri, da sistemi monopartitici, sta creando infiniti problemi di tattica e strategia al nuovo corso del PCI di Occhetto. (In alto la foto di Alberto Sordi nelle vesti di Don Abbondio). In terza pagina “Arte” di Paolo Rizzi che scrive: “NON DISTRUGGETELO. “Non distruggete il Muro: è diventato un’opera d’arte. Esso raffigura con terribile splendore quasi trent’anni di guerra fredda, di genocidi, di sangue”. Segno di odio e di morte.

Dobbiamo conservare i ricordi. Essi sono la nostra ricchezza. Il Muro di Berlino è un segno che non va cancellato: c'è in esso una bellezza terrificante, che ci attrae come una vertigine... Oh, me ne accorgo: anch'io sto tramutando quel maledetto muro in feticcio". Si annuncia l'uscita del libro di Mikhail Gorbaciov per Mondadori "La Casa comune europea, in 312 pagine 26 mila lire. Di lato un articolo di Giannantonio Paladini, docente di storia contemporanea "Il documentario della BBC, la storiografia e i crimini di guerra -MA L'ITALIA SI PROCESSÒ", sull'influenza degli alleati sulla vita politica italiana.

15/11 Ripercussioni in casa nostra. "Occhetto propone di modificare nome e simbolo. Basta falce e martello". "PCI non più comunista" "L'idea del segretario si concretizzerà in tempi brevi attraverso un congresso straordinario e una "Costituente". Positive le reazioni. Un articolo di Rizzon: "Lo scopo finale: una nuova unità a sinistra". L'editoriale di Giorgio Lago: "40 giorni fa Gorbaciov e Honecher s'incontrarono a Berlino : fu l'ultima patetica scena per il leader comunista tedesco. Disse: Non cambieremo perché siamo i migliori". Salutò con il pugno chiuso mentre Gorbaciov se ne guardò bene, limitandosi a un cenno della mano. Quello spezzone televisivo è già storia ". Sarà un travaglio molto faticoso, che dovrà vedersela con le mummie dello stalinismo, con lo zoccolo duro dell'ideologia, con i ruderi di antiche complicità di cui fu campione Palmiro Togliatti".

16/11/1989 In prima pagina "Insistere sulla riunificazione dei due Stati tedeschi per il Cremlino è "una pericolosa ingerenza nei loro affari interni". "GORBACIOV: NO ALLA GRANDE GERMANIA". "Notte di attesa a Berlino Est per l'apertura della storica Porta di Brandeburgo. L'inviato è Gianni Montagni da Berlino Est: Fotografi e cineoperatori sono tutti lì, con gli obiettivi puntati, a scrutare nella sera qualche movimento che faccia presentire l'evento più atteso, proprio perché potenzialmente più carico di significato: l'abbattimento del muro nel punto che separa la porta di Brandeburgo dal settore occidentale: è atteso di ora in ora, per la tarda serata o per la notte, atteso e dato per certo". L'attesa di donne e uomini davanti alla settecentesca porta di Brandeburgo. Si scrive che un quarantasettenne aspettava come "una liberazione" mentre per i giovani, nati quando il muro c'era già, è uno choc diverso". "E se tornassimo alla "vera" Yalta? È il titolo di Ruggero Orlando. Una foto mostra chi si porta via un pezzo di muro o di filo spinato come souvenir. (Interrompo per una notizia che sembra dei giorni nostri: Aborto, Pillola, Formigoni critica due medici della Clinica Mangiagalli che vogliono adottarla " RU 486 pericolosa per donna e feto").

A Bonn il Gabinetto ristretto esamina gli sviluppi dell'Est. Annunciato il summit Mitterrand - Gorbaciov. "GERMANIE DIVISE, MA SEMPRE PIU' VICINE". Dimostrazioni per la libertà di Praga. Proteste contro Ceausescu a Mosca e in altre capitali di Gianni Montagni. Il Papa potrebbe visitare Berlino nel 1991. Sui fatti dell'Est Andreotti resta prudente" un articolo di Ar.Pa. da Città del Vaticano.

17/11/1989 "Attese grandi novità oggi dal premier Modrow. "SVOLTA PLURALISTA IN GERMANIA EST da Berlino Gianni Montagni. A metà pagina: "Troppe rivoluzioni e troppo in fretta. Non si capisce più niente... E IL CITTA-

DINO GRIDÒ: "TREGUA!" di Nantas Salvalaggio. Prudenza e tregua quando si tratta di tedeschi. Riporta le parole di Andreotti dette tempo addietro: "Io amo la Germania moltissimo. Al punto che ne vorrei due".

A metà della pagina, un'altra notizia che sembra di attualità: "Il Comune dovrà pagare a un croupier 800 milioni tra arretrati e interessi. Sospeso riassunto, è ricorso al pretore per avere le mance perdute non lavorando".

19/11 domenica: p.14 "La città del grande muro ha ispirato più volte i registi "IL CINE SOPRA BERLINO". Film storici, poetici, d'avventura, di spionaggio, lungo la striscia di cemento "Hollywood prepara già un film sui giorni dello smantellamento". Da New York : Hollywood non perde tempo. Il crollo del muro di Berlino è già protagonista di un film di prossima realizzazione. Regista è Roger Corman. Titolo: "Il giorno che cadde il muro" un film di spionaggio ambientato nei giorni dello smantellamento. Ispirato dai titoli dei giornali.

20/11/1989 lunedì: "Dall'Est all'Ovest l'inarrestabile declino dei comunisti d'Europa" A migliaia gridano "SVEGLIA PRAGA".

2/11, a piè della prima pagina si legge l'opinione di Nereo Laroni eurodeputato.

Si comincia a parlare del people mover (oggi completato ma, a quanto pare, inutile).

25/11 Margareth Thatcher è "pronta a governare fino al 2000".

A p.11 - Mondo: MARX – LENIN, addio! "Centomila serbi si preparano a marciare su Lubiana" l'articolo è di Sandro Comini. Il ciclone dell'Est : scompaiono i concetti di base del socialismo scientifico sostituito dalle idee – guida della socialdemocrazia europea.

A p.18, per alleggerire: A Diego Maradona 30 milioni di multa. È pubblicizzato lo spettacolo delle pornostar Cicciolina e Moana che, a rivederle con gli occhi di oggi, sembrano due educande.

A pagina 25 : PCI Svolta (219 sì-73 no) "HA VINTO OCCHETTO". Si legge l'editoriale di Giorgio Lago: "L'ultimo treno del PCI". A destra: "Alexander Dubcek parla a Praga, dopo vent'anni, a 300 mila persone. "PRAGA PIU' DI UNA PRIMAVERA" di Carlo Napoli: Quello che pareva impossibile è avvenuto : escono di scena coloro che chiamarono vent'anni fa i carri armati sovietici, coloro che attuarono la repressione in ogni settore della vita sociale: Jakes dopo Usak, presidente della Repubblica, esponente dell'ala dura. A p. 10 un articolo di Gustavo Selva "Parlamento se ci sei batti un colpo", in Qui Europa. "L'uomo che seppe dire di no a Breznev" di Pierluigi Tagliaferro. Sotto Nicolae Ceausescu riletto tra gli applausi. Bucarest, ultimo autocrate dell'Est, segretario del partito romeno.

26/11 p.1: Un articolo di Alberto Sensini, il quale riporta una frase di Forlani "La caduta del Muro rimette in discussione anche le nostre posizioni di rendita e le nostre pigrizie mentali". Scrivono Rizzon, Antolini.

Cecoslovacchia sciopero Generale per cambiare di più il regime. Un titolone "A PRAGA NON BASTA". 500mila in piazza dopo il terremoto ai vertici del PC. Havel "I neostalinisti sono ancora al potere". In Ungheria intanto si tiene il referendum sulle grandi riforme. L'articolo è di Carlo Napoli.

Sotto, a sinistra, la politica locale che ha subito “un terremoto”. “Un muro di “ma” davanti a Occhetto. Si titola “La mutazione genetica” del PCI. A metà pagina, a destra, la foto di Papa Wojtyła molto sorridente e dall’espressione soddisfatta. Si aspetta la visita di Gorbaciov in Italia. Si scrive che il Vaticano deve ancora decidere che tipo di visita sarà. “ARRIVA GORBY SENZA L’INNO”. A p.2 - Attualità: LA BUFERA PCI INVESTE TUTTI”. Prudenza comunque nella DC. A p.9: “Dopo il terremoto ai vertici sorge qualche dubbio sulla “cecopreestrojka”. Tutto è in subbuglio. Nuove manifestazioni e sciopero generale. “PRAGA RESISTONO I NEO STALINISTI”. “Rolt: Krenz fra la gente a Lipsia promette di punire la “banda Honecker. Ma il muro per ora resterà”. Carlo Napoli scrive che con uno stile del tutto nuovo il neo eletto Urbanek ha parlato a braccio, sembra però figura di transizione. “Si è dimesso a grande richiesta, segno dei nuovi tempi” il capopartito a Praga, Stepan, accusato di aver dato ordine alla Polizia di attaccare gli studenti. A p.9 - Mondo, a destra “Castro all’Est” : “Pentitevi” intima Fidel Castro condannando le deviazioni dell’Est e insistendo perché non si dia spazio al capitalismo.

p. 4 “Il giudizio dei cattolici sul nuovo partito di Occhetto. “Ma la chiesa sta a guardare” è il pezzo di Bruno Cescon che sottolinea la prudenza della chiesa. I fatti sono grandiosi la terra rimane attonita, in attesa di come si concluderanno.

29/11: “Il leader sovietico da oggi in Italia”. Il primo in contro con Cossiga. Si titola in grande “IL GIORNO DI GORBACIOV” “Colloqui politici ma anche importanti accordi commerciali”. Imponenti le misure di sicurezza. Maxi diretta televisiva per tutta la visita. “Sì, benvenuto” l’Editoriale di Giorgio Lago. “Il mondo guarda al crepuscolo del comunismo senza prevedere quale sarà l’alba”. Parole poetiche per segnalare il momento di incertezza, insicurezza, di attesa per come andrà a finire. In prima pagina sotto: “Khol presenta il suo piano in dieci punti per la riunificazione tedesca”. Un decalogo va sempre bene. “FEDE-RAZIONE TRA LE DUE GERMANIE”. C’è la foto di Ted Kennedy e Brandt sotto il muro. Gianni Montagni scrive su Gorbaciov, di cui si vede la foto di quand’era giovane. Un titolo: “L’EX MECCANICO È RIUSCITO A METTERE IN MOTO IL DISGELO”. In alto, a p.2, Gorbaciov con la moglie Raissa all’arrivo a Fiumicino. Significativo il titolo “L’EST ATTERRA A ROMA”. P. 3 Michele Tito titola “Le sorprese della storia” Gorbaciov personifica il passaggio da una a un’altra era: finita quella dell’Europa divisa, comincia quella che cerca le vie, i modi, i mezzi dell’unione. L’incontro del Papa con il Capo del Cremlino. Si comincia a parlare della Chiesa come fattore determinante del processo che porta alla svolta di oggi. P. 3 La chiesa nei Paesi dell’Est “Svolta storica” di Bruno Cescon. Una battaglia di 40 anni di wojtylismo e perestrojka sono la faccia di una stessa medaglia, di un processo unico, politico, religioso, che collega capitali come Varsavia e Mosca, Berlino e Budapest, Praga. A p.6 - Da Vienna Sandro Comini: “L’ARE HA ABBATTUTO il muro di Yalta” “L’EUROPA REGIONALE APRE LA PORTA ALL’EST”.

30/11/1989, tre pagine, dalla prima alla terza, sono dedicate alle trionfali accoglienze a Roma di Gorbaciov. “DISARMIAMO IL MONDO”, Cossiga apprezza e loda il riformatore. Si aspetta l’incontro con il Papa, da Roma scrive

Gianni Montagni. Sempre da Roma c'è un pezzo di Gianpiero Rizzon: "Sorprende tutti stringe le mani tra la folla". Entusiasmo alle stelle. "Raccoglie successi in Occidente" "Il sorprendente straordinario erede di Lenin e di Stalin, non tradisce preoccupazione e mostra certezza per "un grande avvenire per tutti". Seguono i servizi ( a p.3) di Arcangelo Paglialunga dalla Città del Vaticano, di Patrizia Mencarini, Bruno Cescon. Si vede la foto di Gorbaciov tra la folla, in basso Andreotti (p.2). Veniamo a sapere che all'interno dei Palazzi Apostolici c'è anche il Kgb. Si chiede la liberazione dei Paesi Baltici.



# Tra Vico e Palomar: annotazioni su un romanzo di Saul Bellow pre-caduta del Muro

di Alessandro Scarsella

Romanzo della fase senile della produzione di Saul Bellow e posteriore al conferimento del Nobel, nel 1976, *The Dean's December* (1982) risulta alquanto isolato nel *corpus* dell'autore di Herzog. Se lo spunto del viaggio del protagonista a Bucarest e l'insolita cornice balcanica si adeguano alla tendenza di Bellow alla prassi autobiografico-indiretta, secondo la calzante definizione di Guido Fink,<sup>1</sup> numerosi sono gli elementi narrativi dissonanti, a partire dall'identità del Prof. Albert Corde: «americano inadeguato» (DD, 9); e ancora: «Corde non era un russo, bensì discendeva da ugonotti e irlandesi, era un americano del Midwest [...]». Egli era un mid-americano dal mite aspetto. Era conscio di ciò» (DD, 125). Questo perché, Bellow intendeva aver mano libera nel tratteggio comparativo dei sistemi americano da una parte e europeo-orientali dall'altra, in un disegno di narrazione di genere indubbiamente "politico". Non disdegnare incursioni nel romanzo giudiziario, quindi carcerario, nonché nel *novel of manners* rimaneggiato più parodisticamente sia nel motivo del matrimonio della sorella del protagonista, sia nell'episodio del compleanno del cane celebrato dopo il ritorno a Chicago e stridente con i funerali di Valeria appena avvenuti a Bucarest. A parte questo, la centralità di un ebreo-americano, sebbene più efficace in quanto contrassegno riconoscibile del mondo di Bellow, avrebbe infatti ridotto la portata del discorso generale che, nella fattispecie, sta a cuore allo scrittore. Per assicurare maggiore oggettività alla narrazione in terza persona, Bellow ripiega sulla tecnica del *point of view*, alla maniera di Henry James e di Edith Wharton, appena incrinata da tenui concessioni al monologo interiore e al flusso di coscienza, procedimenti nel repertorio di Bellow e che gli consentono anche

<sup>1</sup> Cfr. il saggio introduttivo ai due volumi, Saul Bellow, *Romanzi*, Milano, Mondadori, 2007; nella raccolta non comprende *The Dean's December* (New York, Harper & Row, 1982) a riprova della sfortuna critica del romanzo, tradotto a suo tempo da Francesco Paolini (*Il dicembre del professor Corde*, Milano, Rizzoli, 1986, d'ora in vanti citato con la sigla DD). Per la bibliografia secondaria aggiornata sul romanzo cfr. "Saul Bellow Journal" online <http://www.saulbellow.org/bibliography/category/dean/>.

qui il passaggio efficace dalla struttura etero- a quella omo-diegetica. Tuttavia il profilo del protagonista si delinea, nonostante tutto, progressivamente in linea con la personalità dell'*outsider* e del "diverso".

## 1

A parte lo spunto iniziale, collegato al viaggio di Bellow a Bucarest del dicembre 1978, in compagnia della moglie Alexandra, al capezzale della suocera morente, tracce di autobiografismo "diretto" si rinvergono invece, piuttosto agevolmente, nello scenario parallelo e anteriore a quello del soggiorno nella capitale della Romania socialista, ossia Chicago e il progetto di un romanzo verità su violenza e marginalità suburbana. Orizzonte metropolitano, Chicago risulta centrale nella genesi e nello sviluppo del modulo narrativo di Bellow da *Dangling Man* (1944) a *Humboldt's Gift* (1976). Altri aspetti della personalità di Corde rinviano invece all'autore in carne e ossa, abilitato, per esempio, a chiedere un favore in prima persona, al Presidente degli Stati Uniti, eventualità consentita esclusivamente a un premio Nobel in giro per il mondo e allo scopo, in particolare, di far pressione sul governo romeno per consentire alla moglie del decano di poter recarsi presso la madre morente. Le maglie da allargare sono quelle del controllo poliziesco più inflessibile, rievocato con sfumature che rammentano il clima pesante di Buio a Mezzogiorno di Koestler o di certi romanzi di Ismail Kadare sull'Albania di Enver Hoxha, rimasti inediti fino al 1990: spie, microspie, delazioni, capri espiatori, processi interminabili, epurazioni e così via.

Alla centralità del personaggio-autore e a un impianto assolutamente monodico, Bellow associa espliciti riferimenti polemici a Dostoevskij che stanno a escludere, qualora necessario, la soluzione polifonica come quella alternativa ma scartata, sebbene apparentemente più adatta alla costruzione di un romanzo d'idee. Al contrario i punti di vista concorrenti sono affidati a doppi maschili (il prepotente cognato Zaehner e il vizioso cugino avvocato Dettillon) che successivamente incarnano le potenzialità eliminate da Corde nel suo percorso di adattamento intellettuale, anzi: esclusivamente intellettuale, giacché itinerante per l'appunto in una nomenclatura interpretativa del reale: «Perché Corde era un grande lettore» (DD, 94). L'astrattezza del temperamento di Corde rinvia immediatamente a Herzog, quantunque la proiezione est-europea della cornice ne fornisca un'immagine allo specchio deformata nell'interfaccia in cui le idee corrompono i comportamenti sociali pervertendo le esistenze, sia nel quadro d'orizzonte statico del socialismo reale sia nel capitalismo muscolare di Reagan. I due sistemi contrapposti stanno creando le premesse di una catastrofe che non si identifica più con lo scontro frontale, essendo la guerra fredda conclusasi in evidente favore dell'Occidente dotato degli strumenti di dissuasione più convincenti. Elaborando l'intuizione che dalle ceneri del secolo breve stia riprendendo corpo la profezia del tramonto dell'Occidente in voga tra le due guerre, Bellow sembra richiamare in vita la celebre similitudine utilizzata di Weber nella definizione dell'economia dell'Impero romano, fondata sulla schiavitù, che avrebbe divorato le esistenze umane come la fornace inghiottì il carbone. Il ricordo

con la tradizione imperiale è a ben vedere altresì presente nella ambientazione romena. Se nella descrizione di Bucarest, capitale sopravvissuta a un recente terremoto e a un passato mitteleuropeo, privilegia un timbro quasi espressionista (fame, freddo, squallore e macerie), per il resto si evita ogni approfondimento locale a favore della rappresentatività dell'intero paese per un tutto esteseuropeo e balcanico che attinge la propria unità, «umanità personale» (DD, 103) e sentimento del sacro alla fonte remota di Bisanzio: «Lì si era nei Balcani. Lì la vita aveva un sostrato bizantino – ed anche più arcaico – con buona pace di Freud e Laing» (DD, 103). Oppure:

Nel suo ambiente anche Minna sembrava una donna greca. Quell'angolo dell'Europa era dopotutto macedone, romano, armeno, turco: l'impero d'oriente. Se il freddo ti rammentava Chicago, le facce erano del mondo antico. Ma a Chicago c'era qualcosa come un vasto campo profughi internazionale, e facce d'ogni luogo. Era a Chicago in fin dei conti che lui, ugonotto-irlandese-mid-westner e chissà che altro, aveva trovato la donna macedone-turca-armena-slava che era, esattamente, quel che andava cercando (DD, 198).

Della magnificenza di un impero sovranazionale (come del resto avrebbe voluto essere il comunismo) non resta che un paesaggio urbano dissociato divenuto, attraverso un'esplicita retorica della temporalità, metafora derivata dalla metafora primigenia del Tramonto dell'Occidente:

Corde si mise il cappotto sulle spalle. Erano, quelle, le giornate più corte. Il pomeriggio, appena cominciato, già stava per finire. Faceva freddo, anche. Cominciavano a formarsi scaglie di gelo nelle pozzanghere; un'amarezza cristallina prendeva campo. Ove la luce recedeva, il giallo-bruno dell'intonaco si screziava di bluastro [...]. Sulle terrazze di rimpetto, stracci appesi a sciorinare – induriti dal gelo – bottiglie, tralci di rampicanti. La gloria del giorno trasportava con sé facilmente le cose, quando il sole splendeva; ma dopo il tramonto, le cose sembrava abbandonate, si dissociavano, e tu dovevi trovar la maniera di rimetterle insieme da te (DD, 102).

Il motivo della decadenza, resa manifesta dal progressivo degrado delle fasce sociali più deboli, viene affrontato principalmente in un'inchiesta sul regime carcerario americano che Corde si è lasciato dietro le spalle, con la sua scia di polemiche, prima della partenza per la Romania. L'autore, decano presso l'università di Chicago, non si era limitato infatti a documentare gli effetti della subalternità, bensì ne aveva tratto delle conseguenze di carattere generale tali da mettere in discussione la capacità di integrazione della società americana. Rispetto al suo principale "doppio" (gli altri sono il prepotente cognato e il sessuomane avvocato cugino), l'amico d'infanzia e di adolescenza Spangler (none che storpia e parodizza quello dell'autore del Tramonto dell'Occidente), Corde non ha rinunciato ad associare ai suoi atteggiamenti il metodo di una teoria critica della società. Spangler lo invita, nei due lunghi dialoghi che lo vedono interlo-

cutore, a considerare la radice personale di una posizione nichilistica che egli, al contrario, aveva messo a un certo punto da parte per curare esclusivamente la propria carriera di giornalista di primissimo piano. Il nichilismo di Corde sembra essersi arrestato alle letture giovanili ed essersi nutrito di quel sostanziale estetismo che, troppo a lungo represso, sarebbe esploso nei racconti più crudi del clamoroso e forse compiaciuto reportage socio-giudiziario.

## 2

Mentre il capitalismo avanzato avrebbe innalzato muri sempre tra le classi sociali, il comunismo asserendo l'abolizione delle classi ha invece creato barriere tra gli individui: «Ecco uno dei maggiori risultati del comunismo: isolare milioni di persone» (DD, 59). A questa tesi iniziale corrisponde il farsi luce di un principio di solidarietà femminile che, nel tessuto sociale aberrante dell'Europa dell'Est, si dimostrava atto a contenere i danni provocati sul piano delle relazioni umane. Di questo Corde prende coscienza quanto più si avvicina e tocca letteralmente con mano il congedo dalla vita della suocera Valeria, ex ministro e donna ancora notevole nel mondo scientifico romeno, nonostante l'espulsione a suo tempo subita dal partito con tutti i disagi corollari derivatine. La morte di Valeria sarà vissuta da Corde come prova generale della propria. Unico spiraglio un'affettività genuina, un senso dell'attaccamento familiare e umano quasi impensabile, a severo giudizio di Corde, a Chicago mentre ancora attuale fra dissidenti e acquiescenti dell'Est, eredi in varia misura di un'educazione europea in via d'estinzione: «In America i sentimenti erano diversi, più tenui forse. Qui si conduceva una vita cripto-emozionale all'ombra del partito e dello Stato. Non si avevano diritti personali, ma, d'altro canto i reclami del sentimento erano più pienamente riconosciuti» (DD, 73). In America sussiste comunque il sovrappotere immenso della Machine, della macchina inesorabile di costruzione delle carriere e delle lobbies, con la differenza però che: «All'interno della Macchina le relazioni erano gerarchiche e feudali, non necessariamente servili» (DD, 87).

Si introduce qui l'altra faccenda ancora in sospeso all'inizio di quel mese dicembre trascorso da Corde a Bucarest nel chiuso della stanza di studentessa, ancora immutata, di sua moglie Minna, ovvero il processo per la morte di uno studente bianco, per mano di una coppia di neri, in circostanze morbose in cui maturano i sospetti di un delitto a sfondo sessuale. Si tratta di una realtà che Corde, coinvolto in qualità di decano, delegato per gli affari speciali della sua università, non vuole vedere. Proteggendo in qualche modo l'immagine del suo studente e assistendone la moglie, il decano si è schierato in tal modo, quasi inavvertitamente, contro la propria famiglia: il nipote radicale Mason, frequentatore dei bassifondi afroamericani di Chicago e il cugino avvocato Detillon. Lo stesso Corde, che aveva indicato nell'impegno di personalità afroamericane, come il "Brubaker" delle prigioni di Chicago, un nuovo modello morale, ora riceve l'accusa di razzismo da parte del suo gruppo sociale, rappresentato nientemeno che dai propri familiari e dal corpo studentesco: «Insinuavano che Corde, razzista, perseguiva gli scopi razzistici dell'Ateneo» (DD, 61). In effetti gli eccessi descrittivi, spinti fino al paradosso, avevano reso la denuncia di Corde

malaccetta anche presso l'ateneo di appartenenza. L'insistere d'altra parte su certi aspetti di degrado e ingiustizia irrimediabili era stato un segnale fin troppo esplicito per non apparire sospetto almeno a parere di uno che, come Spangler, conosce bene l'autore, per non nascondere un occulto rancore, da parte di Corde, nei confronti della sua città e del suo ambiente.

Terza pratica ancora inevasa da Corde, che giunge oltre Cortina prima con la corrispondenza, poi con la figura di un'altra accademica di origine balcanica, Vlada, arrivata per le festività natalizie a Bucarest, il progetto di un successivo reportage, incentrato questa volta su teorie scientifiche. La questione di fondo risulta ancora quella della decadenza della civiltà, ascritta questa volta alle particelle di piombo immesse nell'aria e negli alimenti dalla produzione industriale. Si tratta di un'ipotesi non nuova, che attinge all'ulteriore ipotesi non sociologica questa volta, bensì materiale, relativa a quel declino generale dell'Impero romano imputabile all'uso intossicante del piombo presente nelle stoviglie e nei bicchieri. L'attrazione esercitata su Corde (e su Bellow) da questo scenario si spiega con la frequentazione più volte richiamata di Giambattista Vico, rispettivamente all'alternanza di corsi e ricorsi storici, supportata nella fattispecie da prove positive e analisi di laboratorio. Per evitare l'ottundimento mentale, l'aggressività, l'imbarbarimento, quindi la catastrofe generati dall'assunzione passiva di piombo, occorrerebbe bonificare le tecnologie e riformare i processi industriali. I temi dell'inquinamento e l'atteggiamento ecologista saranno al centro del successivo romanzo breve *More Die of Heartbreak* (1987; ancora il cuore nel paratesto: Ne muoiono più di crepacuore), in cui l'idiotto che fa da titolo è già una risposta all'atto d'accusa e alle proposte di soluzione avanzate dall'ambientalismo. Fatto sta che rinvenire la causa prima in un fattore fisico non attenua il catastrofismo precedente, spostando a ben vedere l'attenzione dal rapporto tra politica e scienze sociali a quello tra industria e scienze naturali. Non azzerando pertanto le responsabilità sociali, il nuovo approccio indica comunque la necessità di una svolta strategica, in direzione della sostenibilità dello sviluppo. Corde si rende però conto della debolezza della petizione fondata sulla potenza delle teorie scientifiche e sul correlativo privilegio di cui la conoscenza esatta gode all'interno della società al punto di tutelare, entro certi limiti, la comunità scientifica e gli scienziati dalle ritorsioni che persino un regime totalitario può esercitare su di essi. Solo a Bucarest Corde comprende quanto la formazione scientifica trasmessa dalla madre (Valeria, neurobiologa) alla figlia Minna (astrofisica) abbia disegnato la traiettoria di un destino protetto e proiettato all'esterno della cortina di ferro, senza però sottrarlo al comune orizzonte di una temporalità dell'esperienza che avrà comunque come ultima tappa la morte. Di fronte alla morte della madre non a caso Minna regredisce sul piano di aspettative di un pensiero magico deluso, dal momento che Valeria le aveva promesso di vivere almeno fino a novant'anni. A questa richiesta Corde, che nella coppia è colui a cui spetta la competenza del mondo sublunare, risponde in modo generico: con un "sì" muore, "tutti" muoiono inaccettabile. Si tratta com'è evidente di un

intreccio dominato dalla logica di Sein und Zeit di Heidegger, autore con cui Bellow si pone in conflitto nella misura in cui la sua ricezione diviene il vessillo della postmodernità, ma che dimostra di aver assorbito pienamente.

### 3

Si può dire che in qualche modo Corde-Bellow demistifichi abilmente, in chiusura di romanzo, il moralismo e i luoghi comuni che si annidano anche nella lettura scientifica del reale. La trasformazione ha luogo all'interno dell'osservatorio di Monte Palomar, dove Corde accompagna Minna, reduce da terapie antidepressive, ma ancora fortemente motivata nel proprio impegno di ricerca. Singolarmente l'impressione finale di Corde al cospetto dell'armonia cosmica anticipa la metafora di Italo Calvino che attribuirà nel 1983, un anno dopo Bellow, al suo Palomar un temperamento contemplativo fondato sulle qualità congiunte di oggettività e di ironia alle quali approdava anche l'illustre decano di Chicago. C'è da pensare che Corde (dimissionario nella propria funzione accademica, nonostante la vittoria morale riportata in tribunale con la condanna dell'autore dell'omicidio dello studente) non possa divenire comunque un Signor Palomar in virtù della presenza nella sua vita di una moglie più giovane e di natura balcanica vale a dire immessa, attraverso il legame e la mancanza della propria madre, in una corrente di dolore metastorico che non può essere razionalizzato né sociologicamente né scientificamente, essendo parte di una tragedia ancora in scena nell'Europa orientale, quando in Occidente la rappresentazione sembra già essere finita e gli spettatori seduti al caffè notturno a rievocarla, commentarla, interpretarla. La sofferenza quando è in atto non può produrre né accettare alcun modello filosofico o commento politico, per questo i regimi totalitari assumono il monopolio del livello di dolore consentito (DD, 262). Ma non avviene lo stesso quando l'economia capitalistica giudica, tacitamente, gruppi sociali, individui o semplici principi come soggetti sacrificabili? Le seduzioni del capitalismo riempiono almeno il vuoto dell'esistenza, laddove i valori risultano prosciugati dal progresso, il comunismo lascia il vuoto dove lo ha trovato ed eventualmente lo esalta. Pertanto l'aver posto tanti ostacoli alla presenza di una figlia al capezzale di una madre morente è stata la metafora di una disciplina e di una "linea". Alla convinzione diffusa (condivisa anche da Corde-Bellow) relativa alla preferibilità della libertà capitalistica, corrispondeva però la tesi pessimistica del discorso pronunciato da Solgenitsyn ad Harvard nel 1978, la cui eco giungeva a nullificare ogni possibile via d'uscita politica dalla crisi della modernità, infrangendo il suo impeto contro un muro divisorio ancora inattaccabile. Per due volte la grande voce della dissidenza più sospettosa dell'Occidente viene infatti ricordata nella seconda parte romanzo. Prima nel dialogo "dei massimi sistemi" con il pubblico difensore Varennes (DD, 188). Quindi verso la fine, a proposito delle categorie ideologiche incomprese da Minna e mediate dalla competenza di Corde, capace di spiegarle nel loro significato letterale: «Ma il dolore e la morte non sono ordinari argomenti sublunari. Su di essi lui non era un'autorità» (DD, 248). Vico ha insegnato per primo all'umanità l'illusorietà di voltare definitivamente pagina, essendo la storia fatta di alternan-

ze e non di linearità. Vico aveva altresì contrapposto alle idee chiare e distinte di Cartesio l'opportunità di poter conoscere solo ciò di cui si fa esperienza. Lentamente si fa strada una coscienza genuinamente umanistica in Corde che riconosce finalmente la correlazione di anima ed esperienza, facendo la critica di se stesso, autogiustificando i travisamenti altresì della sua ricerca di una verità sociale profonda, quasi inconscia, messa al vaglio di un test Rorschach somministrato alla civiltà americana (DD, 177): un tuffo nel fango, che non lo avrebbe del tutto sporcato:

Cos'è la realtà – si chiedeva – se non è questo? Se fosse soltanto il mondo letterale a venirti tolto, la perdita non sarebbe grave. Letterale. Ciò che non passa attraverso la tua anima non esiste neppure, ecco cosa rende letterale il letterale. Quindi egli si era assunto il compito di passare Chicago al setaccio attraverso la sua anima. Una massa di dati, terribile, micidiale. Non era impresa facile passar tali cose al setaccio. Ma la realtà non può verificarsi in altro modo. La realtà non esiste là fuori. Essa comincia a essere reale solo allorché l'anima ne scopre la verità di fondo. Nella genericità non c'è alcuna coerenza (DD, 253).

In generalities there was no coherence - none<sup>2</sup>.

Non sfugga l'ulteriore, tanto incidentale quanto notevole convergenza con l'appello contro la "genericità" pronunciato di Calvino nelle sue Lezioni americane (1984), a riprova di un principio ribadito nel romanzo di Bellow, che l'umana natura è quella dell'epoca storica, ed evidentemente valido per lo stato d'animo degli scrittori.

Quel mese di dicembre, quasi ultimo del Grande Anno in cui sembrava nel cuore di Corde (uomo di cuore, altra finezza insuperabile di Bellow) dover culminare il tramonto dell'Occidente, si conclude invece con l'accettazione dei limiti della conoscenza e l'affermazione della verità dell'esperienza. Tuttavia il finale risulta aperto, dal momento che nessun nodo sembra venuto veramente al pettine, se non la morte di Valeria, per cui le considerazioni conclusioni possono e debbono essere correttamente interpretate come gli effetti dell'elaborazione personale di un grave lutto. Tuttavia i fenomeni collettivi subalterni in qualche modo minacciosamente speculari (comunismo reale e marginalità) da una parte e dall'altra della linea divisoria dei due sistemi appaiono messi tra parentesi e concettualmente irrisolti. La constatazione dei fatti e il contatto diretto con questi mondi separati ha indotto Corde a rinunciare alla profezia. Quest'abdicazione può sorprendere e risultare quasi inadeguata ai compiti dello scrittore capace, in quanto insignito del Nobel, di creare opinione. Certo il romanzo non riesce a intravedere la caduta del comunismo, che risulta inquadrato generazionalmente dall'esperienza negativa madre a quella più sopportabile della figlia fortunatamente trapiantata negli USA, quindi concepito esistenzialmente. Tut-

<sup>2</sup> The Dean's December, cit., p. 266.

tavia Bellow sembra intuire l'insufficienza del momento storico e la necessità di una svolta, che identifica nel crollo imminente del duplice sistema e nello sviluppo di nuovi comportamenti sociali irriducibili alle previsioni di un ragionevole allineamento democratico. In un punto del romanzo il protagonista rievoca con affetto l'immagine del multiculturalismo americano. La nostalgia della "Old Chicago" contrapposta alle città-situazione e ai loro non-luoghi (DD, 225), adombra la consapevolezza di un processo giunto al suo apogeo e il presentimento di un tipo di circolazione liquida delle masse e delle culture, per usare l'aggettivo chiave della sociologia di Zygmunt Bauman, voce come quella di Bellow fuoriuscita dalle ramificazioni dell'ebraismo europeo-orientale del Novecento, e a cui il Bellow di questo romanzo anomalo per ambientazione e costruzione si avvicina fino al punto di riparare nella metafisica del quotidiano e del privato come antidoto all'intossicazione generale.

Come documento il romanzo colpisce più che per l'indifferenza, per l'impossibilità di pensare la caduta del comunismo e l'avvio di un ricorso successivo per l'Europa e per il mondo. Questo perché l'ipotesi comparativa alla base prevede l'aver messo preliminarmente sullo stesso piano fallimentare i due sistemi usciti dalla conferenza di Potsdam nel 1945, evento ricordato nel romanzo per la partecipazione del giovane Corde in qualità di precoce reporter di immediato successo. Come visto questa idea si attenua e quindi scompare nell'epilogo, lasciando spazio alla visione di un cielo stellato laicamente trascendente. Non-dimeno resta l'amarezza per un ordine mondiale in cui, come la luna nel fondo del pozzo, si specchia una crisi alla quale la caduta di nessun muro saprà porre rimedio, fondandosi esso su una condizione di colpa, su una rovina anteriore, su un peccato originale preesistente.

# Il mondo intero tra quelle mura. Riflessioni su letteratura e censura<sup>1</sup>

di Maria Antonietta Saracino

Chi abbia a mente *Le vite degli altri*, di Florian von Donnersmarck, del 2006 – una delle sintesi cinematografiche più intense e coinvolgenti del lungo periodo segnato dalla vicenda del Muro di Berlino e di quello ad esso immediatamente successivo – ne ricorderà forse la scena conclusiva.<sup>2</sup> Qui il protagonista del film, all’inizio potente censore al servizio della polizia segreta della DDR, poi – proprio attraverso un ininterrotto esercizio di ascolto e di controllo della vita quotidiana di un gruppo di intellettuali, lentamente trasformato in un individuo nuovo e consapevole – qualche tempo dopo la caduta del Muro passa davanti a una libreria di Berlino nella cui vetrina spicca un volume che lo attrae e lo induce a fermarsi. Quel volume, *Sonata per le persone buone*, è opera di quello stesso scrittore la cui vita, negli anni bui della repressione, egli aveva per mesi ossessivamente spiato per conto della polizia politica del regime, fino a rimanerne irreversibilmente coinvolto. L'uomo entra in libreria, apre una copia del volume e capisce che quel romanzo, a lui implicitamente dedicato, racconta la *sua*, di storia, quella di un antico carnefice passato dalla parte delle vittime, di quegli “altri” dei quali, attraverso un processo di comprensione prima e di immedesimazione poi, era lentamente divenuto complice. Fino a salvar loro la vita, mettendo in gioco per sempre anche la propria.

<sup>1</sup> Vorrei

esprimere la mia gratitudine verso l'Istituto Romeno di Cultura e Ricerca Umanistica, di Venezia, per avermi invitata a partecipare al convegno dal quale questo scritto ha preso le mosse, nonché ai colleghi del Dipartimento di Americanistica, Iberistica e Slavistica dell'Università Ca' Foscari, di Venezia, per aver creato questa occasione di dialogo.

<sup>2</sup> *Le vite degli altri*, (*Das Leben der Anderen*), del regista F.Henckel von Donnersmarck, 2006, premio Oscar per il miglior film straniero.

Ma l'elemento interessante per il quale il film viene qui citato, è il fatto che in quel libro l'uomo individui all'istante una narrativa, un copione, che lui stesso involontariamente aveva composto nel tempo: perché man mano che l'esperienza di quel prolungato esercizio di ascolto lo induceva a riflettere sul proprio operato, egli aveva cominciato a modificare il contenuto dei rapporti segreti che quotidianamente consegnava ai superiori della polizia politica, tacendo informazioni compromettenti sui soggetti spiati; in altri termini scrivendo una sorta di narrativa parallela alla storia ufficiale, che alla fine avrebbe salvato delle vite umane. Compresa, seppure in un senso diverso, anche la sua.

La scena conclusiva del film, con la comparsa di un ulteriore testo che tutto racchiude, come in un gioco di scatole a incastro, consegna dunque allo spettatore importanti elementi di riflessione sul più generale rapporto tra scrittura e censura nei regimi repressivi e sulla spinta salvifica che l'atto dello scrivere può mettere in gioco in situazioni di costrizione. Ma lo induce a riflettere anche, per estensione, sulla capacità della scrittura di riesprimere creativamente – sul piano letterario e su quello simbolico – ciò che il sistema politico in talune situazioni estreme tenta con ogni mezzo di annientare attraverso la sofferenza fisica inflitta al corpo del dissidente.

È questo il caso di alcuni degli scrittori e dei testi dei quali questo contributo si occupa, all'interno del più generale tema del rapporto censura-letteratura come estensione della relazione di potere, in luoghi e periodi diversi. Al tempo stesso, l'occasione dalla quale questo scritto prende le mosse, i venti anni dalla caduta del Muro di Berlino, offre uno spunto prezioso per estendere la riflessione al rapporto censura-letteratura aldilà dei confini della Germania, e più in generale dell'Europa, in relazione a quell'evento. Poiché le "vibrazioni" prodotte da quel crollo non hanno influito soltanto, come è noto, sui paesi dell'Europa dell'Est, ma – come un'onda lunga anche se lenta e non priva di antinomie – hanno prodotto effetti diversi e contrastanti anche più a sud, aldilà del Mediterraneo, su un continente apparentemente lontano e silenzioso; sconvolgendo equilibri e facendo crollare altri muri e altre mura.

Mura di prigionie apparentemente inespugnabili, come quelle che all'estremo sud del continente africano racchiudono per ventisette anni uno dei prigionieri più famosi del Novecento, Nelson Mandela. Al quale si deve il merito, una volta uscito dal carcere di Robben Island, di aver saputo guidare verso la democrazia parlamentare un paese come il Sudafrica, a maggioranza nera, dopo cinquant'anni di feroce *apartheid*, e senza spargimento di sangue. Perché non è un caso che l'uscita di Mandela dal carcere con la successiva nascita del "nuovo" Sudafrica, avvenga nel febbraio 1990, a soli tre mesi dal crollo del Muro di Berlino, evento dopo il quale anche i negoziati per la "riconsegna" del paese agli africani subiscono una potente accelerazione. Nei ventisette anni di prigionia, e nonostante le strette maglie della censura imposte alla sua condizione di sorvegliato speciale, Mandela in carcere riesce a scrivere, di nascosto, su sottili fogli di

carta, la sua autobiografia, che egli intende anche come storia del suo paese; un documento che, fatto uscire da quelle mura con mezzi di fortuna, vedrà la luce solo molti anni dopo la sua liberazione:

L'idea di un'autobiografia era venuta a Walter Sisulu e ad Ahmed Kathrada. Dal momento che Mac Maharaj, che era stato condannato a dodici anni nel 1964, stava per essere rimesso in libertà nel 1976, si pensò che l'uomo avrebbe potuto portar fuori di nascosto una copia del manoscritto e farlo pubblicare in occasione del sessantesimo compleanno di Mandela nel 1978. Per quattro mesi Mandela passò tutte le notti a scrivere in segreto. Ogni giorno Maharaj ricopiava con calligrafia minuta le pagine scritte la notte prima su fogli di carta sottile che lui e Lalo Chiba nascondevano poi nei libri di studio di Maharaj. Kathrada era irremovibile circa la necessità di proteggere il manoscritto originale, cosicché le cinquecento pagine furono avvolte nella plastica e seppellite in tre punti diversi del cortile. [...] Nel 1977, verso la fine dell'anno, le autorità trovarono uno dei pacchetti con il manoscritto, e Mandela, Sisulu e Kathrada si videro privare del diritto di studiare per quattro anni. Con un ulteriore rovescio di fortuna, sebbene Maharaj fosse riuscito a portare fuori la sua copia del manoscritto, ci sarebbero voluti altri diciotto anni prima che questo scritto, aggiornato, venisse pubblicato con il titolo di *Lungo cammino verso la libertà*<sup>3</sup>.

Questo non vale solo nel più famoso dei casi di prigionia politica degli ultimi decenni, perché in Sudafrica, per cinquant'anni, la censura nei confronti della letteratura e degli intellettuali era stata pressoché totale: i testi, ad eccezione della Bibbia e di pochi altri, semplicemente non potevano essere stampati e diffusi nel paese; gli intellettuali condannati al carcere o all'esilio, e la popolazione africana tagliata fuori da forme di comunicazione con il mondo al di là dei confini<sup>4</sup>. Una censura tanto estesa e capillare da arrivare a negare agli africani l'apprendimento della lingua inglese – precedentemente obbligatorio – nell'insegnamento scolastico, per impedir loro di comunicare con il resto del mondo. Scriveva a tal proposito Nadine Gordimer, premio Nobel per la letteratura:

[...]La censura è l'arma del controllo sull'informazione, del controllo sul pensiero, del controllo sulle idee, soprattutto del controllo sui dubbi e interrogativi sani, e come tale essa rientra nell'arsenale dell'apartheid tanto quanto i blindati che sono sfilati per le strade di Soweto nel 1976. Qui in Sudafrica la censura è tanto essenziale alla repressione della realtà della vita quanto lo sono le carceri in cui è detenuta la gente. La censura è necessaria per il quotidiano mantenimento del razzismo [...] Il *Censorship Act* è sempre qui tra noi. Ce ne sbarazzeremo solo quando

<sup>3</sup> M.Nicol (a cura di), Mandela. Il ritratto di un uomo, Roma, Contrasto, p. 178; N. Mandela, Long Walk to Freedom. The Autobiography of Nelson Mandela, Boston, Little, Brown and Company, 1994 [Lungo cammino verso la libertà, Milano, Feltrinelli, 1995].

<sup>4</sup> M.A.Saracino, "In Africa. Scrittura e censura", in A.Goldoni-C.Martinez (a cura di), Le lettere rubate: forme, funzioni e ragioni della censura, Napoli, Liguori, 2001, pp.1-20.

ci sbarazzeremo dell'apartheid [...].<sup>5</sup>

Ma a fronte di tutto questo, proseguiva Gordimer, lei stessa vittima della censura politica, tanto che i suoi testi non potevano circolare all'interno del Paese,

[...] L'antico mistero biblico della Parola, il suo potere trascendente appartiene a noi. E noi scrittori, qui in Sudafrica, lo sappiamo per istinto [...] Non è solo protesta, è anche affermazione. La parola insopprimibile. Vi sono scrittori nelle carceri e in custodia preventiva che memorizzano le parole che non sono autorizzati a scrivere. Quando poi ritornano nel mondo, le portano con sé, nella loro testa. Il primato della parola – fondamento della psiche umana – che nella nostra epoca è stato usato per la persuasione occulta e per il lavaggio del cervello, rimane una forza di libertà che vola via attraverso ogni sbarra. Si sta ora formando un controsistema culturale che si sottrae al controllo governativo, indipendentemente dal numero di telefoni di scrittori messi sotto controllo, dal numero di manoscritti portati via durante le incursioni della polizia nelle case degli scrittori neri, dal numero di libri messi all'indice. La gabbia è vuota. I custodi se ne rendono a poco a poco conto. Dio solo sa quale sarà il loro prossimo passo.<sup>6</sup>

È il 1980, e nel decennio che segue, il dibattito su censura e scrittura in regimi repressivi e sul ruolo degli intellettuali come portatori di una “coscienziosa consapevolezza” – sono ancora parole di Gordimer – che ne fa dei portavoce di chi voce non ha, è più che mai acceso. In Sudafrica, come risposta alla censura di Stato nascono case editrici che aggirando i divieti governativi stampano libri dei quali riescono a vendere clandestinamente migliaia di copie nelle poche settimane che passano tra la pubblicazione di un libro e la sua messa al bando, come fa *Ravan Press*, oggi la più famosa casa editrice sudafricana. O coraggiose riviste letterarie come *Staffrider*, che – con lo stesso spirito – pubblicano scritti di giovani autori e poeti che il governo di Pretoria prontamente censura, mentre le carceri si riempiono di intellettuali che «memorizzano nella testa», come ricorda Gordimer, parole che non sono autorizzati a scrivere. È in quegli stessi anni che dal Sudafrica emerge la voce di un altro scrittore, bianco, di origine *afrikaner*, che scrive in inglese e *afrikaans*, anche lui futuro Nobel per la letteratura, J.M. Coetzee. Come Gordimer, Coetzee affianca alla intensa produzione narrativa una saggistica mirata, sul tema del rapporto tra censura e produzione intellettuale, che lo scrittore analizza a largo raggio e in una prospettiva storica che travalica la situazione contingente del Sudafrica. Per Coetzee, nessuna vera

<sup>5</sup> N.Gordimer, “La parola insopprimibile”(1980), in *Vivere nell'interregno*, Milano, Feltrinelli, 1990, p. 149. [The Essential Gesture: Writing, Politics and Places, London, Jonathan Cape, 1988]. I blindati ai quali si fa riferimento sono quelli mandati dai bianchi a soffocare le rivolte degli studenti che chiedevano l'abolizione della legge che imponeva la scolarizzazione degli africani unicamente nelle lingue bantu, escludendoli dall'apprendimento dell'inglese.

<sup>6</sup> *Ibidem*, pp. 152-153.

letteratura può fiorire in un regime di censura, e questo non solo per via del controllo esercitato dall'esterno sulla mente e sul corpo dello scrittore, quanto per quel perverso meccanismo che fa sì che «la figura del censore venga incorporata involontariamente nella vita psichica e interiore e porti con sé umiliazione, vergogna e disgusto di sé».<sup>7</sup>

È questo un meccanismo che sempre accompagna i processi coloniali, e i grandi momenti di incontro-scontro tra culture dominanti e culture dominate, sia che questi abbiano luogo fuori dai confini nazionali, come nel caso delle colonizzazioni europee, sia che ciò accada all'interno dello stesso territorio. L'affermazione dell'uno, accade a prezzo della svalutazione, della negazione dell'altro, di colui che è dominato. L'identità stessa del soggetto dominante, in quanto tale, si costruisce e si rafforza a prezzo della rimozione, reale e simbolica, dell'altro-da-sé. Un esempio eclatante lo si trova nella letteratura americana, una letteratura popolata da grandi voci – pensiamo ad autori come Melville, Hawthorne, Thoreau, per non citarne che alcuni – ma da altrettanto assordanti silenzi: la voce dei nativi americani, o quella dei neri di origine africana. Silenzi che hanno il sapore di vere e proprie censure, delle quali la più grande scrittrice afroamericana di oggi, Toni Morrison, premio Nobel per la letteratura, estesamente parla in *Giochi al buio*, saggio del 1992, nel quale ripercorre la sua storia di lettrice, americana e nera, che nella grande letteratura del suo Paese non vede rappresentata la comunità alla quale appartiene e che pure, da oltre quattro secoli, è parte integrante di quella nazione:

Da lettrice, all'inizio pensavo che i neri significassero poco o niente per l'immaginario degli scrittori bianchi americani. Se non erano in preda a occasionali attacchi di febbre tropicale, essi servivano per dare una pennellata di colore locale o un tocco di verosimiglianza, oppure per compiere un gesto morale necessario o per fare una battuta o per dare un po' di pathos alla narrazione: altrimenti i neri non comparivano affatto. Pensavo che ciò fosse un riflesso dell'influenza marginale che i neri avevano sulla vita dei personaggi, sia nell'opera sia nell'immaginario creativo dell'autore.[...] Ma poi ho smesso di leggere da lettrice e ho cominciato a leggere da scrittrice [...].<sup>8</sup>

Da scrittrice, Morrison rileva che la grande letteratura americana, quella tradizionale, canonica, «non risente, né è permeata o formata dai quattro secoli di presenza, sul suolo degli Stati Uniti, di africani prima e di afroamericani poi».<sup>9</sup>

<sup>7</sup> J.M. Coetzee, *Pornografia e censura*, Roma, Donzelli, 1996, pp. 20-21. Il volume raccoglie una selezione di saggi dall'originale inglese *Giving Offense. Essays on Censorship*, Chicago, The University of Chicago Press, 1996, p. 289.

<sup>8</sup> T. Morrison, *Giochi al buio. Il bianco e il nero nella letteratura americana*, Milano, Frassinelli, 1992, p. 17. [*Playing in the Dark. Whiteness and the Literary Imagination*, Cambridge, Mass. Harvard.U.P., 1992].

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 5.

E dunque non stupisce che una relazione tanto diseguale ingeneri in chi la subisce la precisa sensazione di non-esistenza agli occhi del mondo; una sensazione di invisibilità che lo porta a sentirsi cancellato, inducendolo a creare per se stesso una esistenza parallela, sotterranea, alternativa a quel mondo che non si accorge di lui, per ciò stesso divenendone complice. Come fa il protagonista del grande romanzo afro-americano del Novecento, non a caso intitolato *Invisible Man* – *Uomo invisibile* – di Ralph Ellison, il quale mette a frutto questa censura totale, questa cancellazione della quale si sente vittima, creando per se stesso una esistenza parallela, invisibile al mondo, nello scantinato buio di un palazzo di New York che egli illumina a giorno, sottraendo quanta più energia elettrica gli riesce, alla rete cittadina:

Sono un uomo invisibile. No, non sono uno spettro [...] Sono un uomo che ha consistenza, di carne ed ossa, fibre e umori, e si può persino dire che posseggo un cervello. Sono invisibile semplicemente perché la gente si rifiuta di vedermi [...] Quando gli altri si avvicinano, vedono solo quel che mi sta intorno, o se stessi, o delle invenzioni della loro fantasia, ogni e qualsiasi cosa, insomma, tranne me[...]<sup>10</sup>

Publicato nel 1952, *L'uomo invisibile* scuote la coscienza dell'America bianca, o almeno della parte più attenta di essa, che forse per la prima volta si sente davvero “guardata” da chi, proprio perché “non visto”, ha avuto modo di studiare fragilità e durezza, pregiudizi e censure messe in atto da una collettività della quale l'escluso desidera disperatamente far parte. Al tempo stesso il romanzo darà agli scrittori afroamericani dei decenni successivi il coraggio di usare la narrativa anche per dar voce al loro diritto di esistere.

Contestualmente, in quegli stessi anni, in altre aree del mondo, sempre più numerose si alzano le voci di scrittori che continuano ad esercitare il ruolo di coscienza critica delle comunità di appartenenza; e che lo fanno anche se intrappolati dalle maglie di una censura politica che in taluni contesti impedisce loro di parlare; in altri, perché oppressi da una sistematica svalutazione di culture e linguaggi di appartenenza capace di innescare veri e propri processi di autocensura e di auto denigrazione; meccanismi dei quali aveva scritto, tra i primi e con grande finezza, lo psichiatra martinicano Frantz Fanon ne *I dannati della terra*, testo ancora oggi di sorprendente attualità.<sup>11</sup> Scrittori come sentinelle del loro tempo, che alla letteratura affidano il compito di raccontare storie, affascinando attraverso un sapiente uso della parola; ma anche quello di adombrare scomode verità, suscitare interrogativi, insinuare dubbi, talvolta abilmente intessuti nella trama narrativa, in taluni casi suscitando reazioni censorie di inusitata violenza.

<sup>10</sup> R. Ellison, *Uomo invisibile*, Torino, Einaudi, 1993 [*Invisible Man*, New York, Random House, 1947].

<sup>11</sup> F.Fanon, *I dannati della terra* (1962), Torino, Edizioni di Comunità, 2000 [*Les damnés de la terre*, Paris, Maspéro, 1961].

Il 14 febbraio del 1989, pochi mesi prima del crollo del Muro di Berlino, dall'Iran l'Ayatollah Khomeini emette una *fatwa* – cioè una sentenza di morte – nei confronti dello scrittore anglo-indiano Salman Rushdie, per il romanzo *I versi Satanici*<sup>12</sup>, accusato di blasfemia, ma anche di oscenità, insulti e ingiurie nei confronti dell'Islam. Stessa condanna della quale sarebbe stata successivamente vittima la scrittrice Taslima Nasreen, del Bangladesh, per essersi espressa contro il fondamentalismo islamico e a favore delle donne, in un romanzo significativamente intitolato *Vergogna*<sup>13</sup>. Ed è forse proprio questo primo episodio – che riguardava un cittadino britannico illustre, intellettuale famoso – a porre di fronte agli occhi dell'Occidente, in maniera eclatante, il tema del rapporto tra censura e letteratura, specialmente in alcune aree del mondo nelle quali, come scrive Rushdie stesso, la letteratura dice la verità quando ormai nessuno, né i politici, né i giornali, né altri mezzi di comunicazione di massa, più lo fa: aree del mondo nelle quali scrivere – molto spesso anche una singola poesia – può ancora oggi costare la prigione o la vita stessa. Ma dove gli intellettuali non hanno ancora rinunciato ad affidare alla letteratura il ruolo di coscienza civile, critica, del loro tempo.

Quello di Salman Rushdie non è il primo caso di censura estrema che colpisce uno scrittore, ma è certo il più eclatante, perché riguarda un autore già celebre e di grande successo; un successo al quale arriva prepotentemente nel 1981 con la pubblicazione de *I figli della mezzanotte*, romanzo pluripremiato, pietra miliare nella contemporanea narrativa in lingua inglese e modello di scrittura per le generazioni successive di scrittori di area anglofona<sup>14</sup>. Una censura così violenta da abbattersi anche su alcuni traduttori in lingue straniere del romanzo, uno dei quali viene ucciso, o – come è il caso del traduttore italiano – gravemente ferito; come pure verso editori stranieri e librerie che in varie parti del mondo espongono il volume. Su questa condanna a morte che a distanza di oltre venti anni ancora costringe lo scrittore a condurre una vita protetta e sotto scorta; sulle motivazioni che l'avevano provocata e sulle possibili interpretazioni de *I versi satanici*, Salman Rushdie è tornato ripetutamente nel corso degli anni, affrontando ad ampio raggio il tema del rapporto tra potere, cultura e censura, là dove questi intercettano l'estremismo religioso. Miscela tanto più pericolosa – Rushdie scriveva già nel 1983, sei anni prima di venire colpito dalla *fatwa*, in quanto «a lungo andare si annienta l'immaginazione della gente. Dove non c'è dibattito è difficile continuare a ricordare, ogni giorno, che ogni questione ha sempre un aspetto che viene sottaciuto. È lì che la vittoria dei censori diventa totale»<sup>15</sup>.

<sup>12</sup> S.Rushdie, *I versi satanici*, Milano, Mondadori, 1989 [The Satanic Verses, London, Random House, 1988].

<sup>13</sup> Taslima Nasreen, *Vergogna*, Milano, Mondadori, 1995 [Shame, London, Prometheus Books, 1997].

<sup>14</sup> S.Rushdie, *I figli della mezzanotte*, Garzanti, 1987 [Midnight's Children, London, Jonathan Cape, 1981].

<sup>15</sup> Id., "Censura", in *Patrie immaginarie*, Milano, Mondadori, 1991 [Imaginary Homelands.

Per quanto detto, non stupisce dunque che anche in aree del mondo al di fuori dell'Europa, nelle quali ogni aspetto della vita è attraversato da barriere – razziali, religiose, sociali, culturali, politiche – non stupisce che l'abbattimento del Muro di Berlino – con la ventata di energia, felicità, con il senso di liberazione collettiva da fine di un incubo, e di promessa di futuro, che porta con sé – possa avere assunto, per molti, una forza simbolica di straordinario valore, la portata della quale dipende dall'angolo visuale dal quale ad esso si guarda. Ed è così che alla luce di questo evento si leggono, o ri-leggono, anche storie di realtà culturali solo apparentemente lontane e diverse.

Lo fanno, tra i molti, due tra i più noti intellettuali caraibici contemporanei di lingua francese, i martinicani Patrick Chamoiseau e Édouard Glissant, i quali individuano nell'immagine del muro di Berlino il simbolo dell'incapacità dell'Occidente di fare i conti con la diversità; l'emblema dell'incapacità di mettere da parte l'idea di una identità dominante che definiscono «identità a radice unica»; di quella «supervalorizzazione identitaria» che ha per secoli giustificato lo sfruttamento di una cultura sull'altra. E, per contro, nel crollo di quel muro leggono lo sgretolarsi di un concetto dominante di identità nazionale. In una densa riflessione del 2007, un saggio intitolato *Quando cadono i muri. Identità nazionale fuorilegge?*<sup>16</sup> Chamoiseau e Glissant contrappongono all'idea di una identità nazionale, alla cultura di uno Stato-nazione, quella di una «cultura-mondo». Perché per quanto forte sia la determinazione ad innalzarli, i muri sono destinati a cadere, allo stesso modo in cui non esistono frontiere che non vengano oltrepassate.

Questo si verifica da milioni di anni. Sarà così per sempre [...] e nessuno dei muri che, con pretesti diversi si alzano dappertutto, ieri a Berlino e oggi in Palestina, nel sud degli Stati Uniti o nelle legislazioni dei paesi ricchi, saprà fermare questa semplice verità: che il Tutto-Mondo diventa sempre più la casa di tutti – in creolo *Kay tout moun* – che esso appartiene a tutti e che il suo equilibrio passa attraverso l'equilibrio di tutti.<sup>17</sup>

La tentazione del muro non è nuova, proseguono Chamoiseau e Glissant,

Ogni volta che una cultura o una civiltà non è riuscita a pensare l'altro, a pensarsi con l'altro, a pensare l'altro in sé, queste rigide difese di ferro, di filo spinato, di reti elettrificate o di ideologie chiuse si sono innalzate, sono crollate e ora ritornano con nuovi stridori. [...] La nozione stessa di identità è servita a lungo da muraglia: per fare i conti con noi stessi, su chi siamo, per distinguerci da ciò che appartiene

Essays and Criticism, 1981-1991, London, Granta, 1991].

<sup>16</sup> P. Chamoiseau (1953-), É. Glissant (1928-2011), *Quando cadono I muri. L'identità nazionale fuorilegge?*, Roma, Nottetempo, 2008 [Quand les murs tombent. L'identité nationale hors-la-loi?, Paris, Galaade Éditions, 2007].

<sup>17</sup> Ivi, p. 13.

all'altro – erigendolo a minaccia indecifrabile, a prova di barbarie. Il muro identitario ha provocato l'eterno confronto di popoli e imperi, le espansioni coloniali, la tratta dei neri, le atrocità dello schiavismo americano, gli orrori impensabili della Shoah e tutti i genocidi noti e ignoti.<sup>18</sup>

La nozione stessa di identità, individuale e collettiva, è servita a lungo da muraglia, gli autori ci dicono, enfatizzando una modalità concettuale a tutt'oggi assai dura a morire, come la contemporanea storia delle migrazioni testimonia; e questo per difenderci dagli altri, per proteggere ciò che riteniamo essere nostro. E se è vero che l'aspetto-muro della identità è esistito presso molti popoli, è in Occidente che esso ha rivelato, e a più riprese, tutta la sua forza di devastazione. La storia del muro di Berlino ne è prova evidente. Cosa contrapporre, allora, a un concetto tanto distruttivo? I due autori non hanno dubbi: la forza della relazione, una energia vitale che allarga i confini anziché restringerli, che avvicina anziché respingere; una energia culturale per definire la quale hanno coniato il termine di Tutto-Mondo, che è anche il titolo dell'opera più ambiziosa di Édouard Glissant, la summa del suo pensiero, quella che pone le fondamenta della sua visione del mondo.<sup>19</sup>

[...] Mentre l'aspetto-muro, dell'identità, rinchiude, l'aspetto-relazione apre in egual misura [...] l'aspetto relazionale dell'identità è emerso come il più duraturo. Attraverso tale aspetto comprendiamo che niente sfugge alle luci del Tutto-Mondo, nel quale non ci sono né confusione né abbandono. Che i muri e le frontiere tengono ancora meno, quando il mondo genera il Tutto-Mondo e amplifica fino all'imprevedibile il battito d'ali della farfalla.<sup>20</sup>

Essere divisi tra una necessità quasi fisica di vivere in un mondo senza muri né barriere per dare spazio alla relazione, ma al tempo stesso percepire l'ansia di non sapere dove si e né chi si sia – in altri termini la paura della perdita di identità – è una sensazione ambigua che Tzvetan Todorov, bulgaro di nascita e francese di adozione, avverte fin da giovane e che per anni lo perseguita nei sogni. Lui che non è esule né esiliato, ma semplicemente persona che per motivi di studio è passata dalla condizione di outsider a quella di insider, ha coniato per sé la definizione di *homme dépaysé*, di uomo spaesato, nel senso proprio e metaforico di disorientamento, sconcerto, turbamento, come recita una raccolta di scritti autobiografici del 1996<sup>21</sup>. Ed è alla luce di questo concetto di *spaesamento* e a partire dalla sua esperienza di emigrato dall'Europa dell'est, che Todorov legge la reazione apparentemente irrazionale di alcuni intellettuali all'indomani

<sup>18</sup> Ivi, pp. 13-14

<sup>19</sup> É. Glissant, Tutto-Mondo, Roma Edizioni Lavoro, 2009 [Tout-monde, Paris, Gallimard, 1993].

<sup>20</sup> Id., Quando cadono I muri, cit., pp.15-17.

<sup>21</sup> T. Todorov, L'uomo spaesato. I percorsi dell'appartenenza, Roma, Donzelli, 1997 [L'homme dépaysé, Paris, Éditions du Seuil, 1996].

della caduta del Muro di Berlino, con tutto ciò che l'evento aveva portato con sé. In un saggio intitolato *La fine del comunismo*, Todorov parla di *malinconia post-totalitaria*. Dice così:

Gli avvenimenti politici verificatisi nel 1989 nei paesi dell'Europa dell'Est, dalla Polonia alla Bulgaria, non avrebbero potuto che riempire di gioia tutti coloro che avevano a cuore il destino di quei paesi [...] quarantacinque anni di oppressione comunista si erano appena conclusi, era stata finalmente voltata una pagina buia della storia dell'umanità [...] In quel momento tutti noi ci rallegrammo [...] Eppure dopo qualche settimana mi resi conto che alla gioia si mescolava anche una certa malinconia, che non aveva niente a che fare con una qualunque forma di nostalgia per il totalitarismo. Era una malinconia che si situava su un altro piano rispetto a quello dei commenti politici o delle analisi economiche, sul piano dell'esperienza individuale, di un processo psicologico, al tempo stesso privato e comune [...] Una *mélancolie démocratique*, prodotta dalla scomparsa del nemico. Il totalitarismo era uno spauracchio ideale per la democrazia. La sua scomparsa ha creato un vuoto. Se si è passata la vita a combattere una dottrina o anche solo a riferirsi ad essa come a un dato di fatto scontato, la sua scomparsa lascia disorientati. La stessa idea democratica ha perso molta della sua foga.<sup>22</sup>

La "scomparsa del nemico" produce effetti molteplici e non da poco. Tra questi, il bisogno di recuperare il racconto del passato, di riportare alla luce testimonianze scritte di intellettuali perseguitati, di autori messi al bando per ragioni ideologiche o perché considerati nemici del regime. Scritti ai quali la censura di Stato non aveva consentito di circolare. Non solo testi teorici, ideologicamente mirati, ma anche opere di narrativa. È ciò che accade, in quello stesso periodo, nell'ex-Unione sovietica, quando, per effetto della operazione di *glasnost'* voluta da Gorbaciov (1987) e di lì a poco come effetto degli eventi di Berlino, vengono aperti gli archivi letterari del KGB portando alla luce preziose testimonianze narrative di autori censurati. Tra questi spiccano nomi di figure di prima grandezza, quali Bulgakov, Mandel'stam, Mejerchol'd, Gorki. Di questi e di molti altri racconta il poeta russo Vitalij Šentalinskij ne *La parole ressuscitée*, apparso in italiano con il suggestivo titolo di *I manoscritti non bruciano*<sup>23</sup>. Parole intense, dal ritmo incalzante che cercano di riprodurre sulla carta lo *spaesamento* crescente che già dalla fine del 1988 si avverte in Unione Sovietica – e per la prima volta dal 1917 – per effetto della *perestrojka*. Il desiderio e la paura del cambiamento, l'idea di trovare davanti a sé un mondo senza più muri e confini. Un'ansia di libertà che pervade tutti, ma che gli intellettuali sembrano avvertire con maggior forza. «Sembrava che a esultare dovessero essere soprattutto gli intellettuali, gli scrittori, i signori delle anime e delle menti» racconta Šentalinskij,

<sup>22</sup> Ivi, pp. 46-47.

<sup>23</sup> V. Šentalinskij, *I manoscritti non bruciano*. Gli archivi letterari del KGB, Milano, Garzanti, 1994 [La parole ressuscitée. (Dans les archives littéraires G.B.), Paris, Laffont, 1993].

«Era arrivato il loro momento, il loro secolo d'oro! Adesso la *glasnost*', la libertà di parola – quei beni di lusso che non avevano mai conosciuto, che avevano sognato, per cui avevano combattuto – finalmente erano lì. Dovevano soltanto creare!» Una missione importante, questa, profondamente radicata nella vita russa, nella quale la Parola, la letteratura, hanno sempre occupato un posto particolare, essendo stati «il “secondo governo”, il vero potere».<sup>24</sup> Questo perché

In Russia la letteratura era sempre stata non soltanto un'arte, ma un parlamento sociale, che compensava l'assenza di quello politico e dava voce alla coscienza e alla verità. Per la Parola da noi si uccideva – tanto valore le si attribuiva. Cosa ne sarebbe stato, adesso, adesso che la letteratura non doveva più subire la pressione dello Stato?

Si verificò un paradosso: gli scrittori sovietici, nati e cresciuti in condizioni di illibertà e di asfissia spirituale, sembravano quei pesci delle acque profonde che soffrono... per eccesso di ossigeno! Del resto, solo fino a poco tempo prima anche i concetti più elementari, quelli più universali, da noi erano tabù. Ricordo che un redattore aveva eliminato da un mio libro tutto quello che era legato a “Dio” e al “dolore”, cioè tutto quello che rifletteva la sofferenza mia personale e di quelli intorno a me, rintracciando e cancellando, con la precisione di un computer, parole quali *anima*, *corale*, *crocifissione*, *preghiera* [...] La censura non le avrebbe lasciate passare.<sup>25</sup>

La storia della apertura degli archivi della Lubjanka, dai quali emergono i fascicoli degli interrogatori degli oltre duemila scrittori imprigionati – millecinquecento dei quali, Šentalinskij ci dice, scomparsi nei lager o nelle prigioni nella vana attesa della libertà – ma dai quali emergono anche testi letterari che si disperava di poter mai ritrovare, è l'inizio di un percorso emozionante, un attento e capillare esercizio di ascolto di quella *parole ressuscitée* così lungamente attesa. Testi “imprigionati” condividendo la sorte dei loro autori, ma che a differenza di questi ultimi erano riusciti ad oltrepassare le mura del carcere, portando nel mondo la parola di chi quel percorso non aveva potuto compiere.

E se, partendo da quanto appena detto, i testi “imprigionati” riescono talvolta ad oltrepassare le mura del carcere, o quelle di archivi sotterranei, che cosa accade quando alla violenza dell'esperienza carceraria si accompagni, per l'intellettuale, la ulteriore sofferenza di venir privato di ogni effetto personale, oggetto, compresi libri, carta, penna e persino degli occhiali? Quando, condannato all'isolamento per lunghi anni, privo di contatti con l'esterno, il corpo confinato in un tempo e in un silenzio i cui contorni si fanno sempre più sfumati, il prigioniero non avrà altro che la propria voce con cui dialogare ed egli sia privato anche della possibilità di scrivere? Di questo parla un intenso diario

<sup>24</sup> Ivi, p. 9

<sup>25</sup> Ibidem, pp. 8-13.

di prigionia di una intellettuale e artista rumena, Lena Constante (1909-2009), condannata a dodici anni di carcere duro nella Romania degli anni Cinquanta. Constante non è attivista politica né militante, ma una disegnatrice, pittrice e scenografa nel teatro di marionette di Bucarest. È a causa di un'amicizia con la famiglia dell'allora ministro della giustizia Lucrețiu Pătrășcanu, accusato di tradimento dai suoi stessi ex compagni del Partito comunista, che nel 1950 Lena Constante viene arrestata e condannata a undici anni di carcere, otto dei quali trascorsi in una cella, in totale isolamento, anche visivo, essendo stata privata – lei, che ha seri problemi alla vista – degli occhiali. Non può leggere, né scrivere, né tenere conto del passare del tempo. Gli unici contatti che ha sono quelli con i suoi aguzzini, che le riservano un trattamento particolarmente duro per indurla a confessare cose che non sa, e a tradire le persone cui vuole bene. È in questa condizione estrema che Lena Constante decide che l'unico modo di sopravvivere a quella esperienza è sottoporre il suo corpo e la sua mente a un continuo, ininterrotto esercizio di memoria. Un esercizio che la impegna a ricordare quella esperienza, giorno dopo giorno, per undici lunghissimi anni. A ricordare più che può, ogni dettaglio, ogni sensazione fisica. Per non perdere il controllo di quella esperienza. Per non impazzire. Non potendo evadere con il corpo, Constante si costruisce una via di fuga attraverso il pensiero: sarà quella la sua "evasione silenziosa", della quale successivamente scriverà.

Non avevo niente. Né carta, né inchiostro [...] Ma in questo nulla avevo scoperto un filone. Le parole. Il potere delle parole. Avevo parole e avevo tempo. Tanto tempo che non sapevo come avrei potuto viverlo. Tempo perduto. Ma perduto o no, questo tempo mi apparteneva. Lasciarlo scorrere invano significava perdere una parte della mia vita, e io, quest'unica vita, volevo viverla. Tessendo parole sui fili del tempo sono vissuta. Sono sopravvissuta. Sono riuscita anche a essere felice ... A volte ...<sup>26</sup>

Constante uscirà di prigione nel 1961 continuando a tenere per sé, racchiusi nella testa, ricordi e parole di quei lunghissimi anni dei quali si è sforzata di trattenere ogni dettaglio. Il passaggio sulla carta, in forma scritta, di quella esperienza, avverrà più tardi, nel 1973, quando la sua vita si sarà ricomposta, lei sarà stata giudicata innocente e riabilitata. Ma quando scriverà, per farlo non userà la sua lingua madre, il rumeno. Una lingua ancora troppo vicina all'esperienza vissuta, che le riporta le voci dei suoi torturatori. Quel diario così intenso e struggente, vedrà la luce in francese, e solo molti anni più tardi, dopo il 1989, anno in cui la Romania conquista la libertà dal regime di Ceaușescu a pochi giorni di distanza dal crollo del muro di Berlino, lei stessa lo tradurrà in rumeno. Come gesto di ricomposizione di una storia spezzata, e di gratitudine nei confronti della vita che le ha dato la forza di sopravvivere a quella esperienza. Un'esperienza che solo una volta consegnata alla scrittura avrebbe potuto assumere una forma

<sup>26</sup> L. Constante, *L'evasione silenziosa*, Roma, Nutrimenti, 2007, p. 70

propria, separarsi da lei, e divenire il segno forte di una umana speranza. Di questo, del potere salvifico della scrittura, Lena Costante parla spesso nelle pagine di questo inconsueto e struggente diario composto a memoria. E nel sottolineare la centralità della scrittura, e l'importanza del compito che la letteratura riveste nel superamento di ostacoli talvolta apparentemente insormontabili, Lena Costante sembra far proprie le riflessioni che in quello stesso tempo, ma a tutt'altra latitudine, lo scrittore Salman Rushdie formulava a proposito dello stesso tema, quando scriveva che

La letteratura è l'unico luogo della società nel quale, nel segreto delle nostre teste siamo in grado di sentire voci che parlano di tutto in ogni modo possibile. Occorre assicurare che quell'arena privilegiata venga conservata, non perché gli scrittori esigano la libertà assoluta di dire e fare tutto ciò che desiderano, ma perché noi, tutti noi, lettori e scrittori, cittadini, generali e uomini di Dio, abbiamo bisogno di quella minuscola stanza dall'aspetto insignificante. Non c'è bisogno che la chiamiamo sacra, ma dobbiamo ricordare che è indispensabile [...] Ovunque nel mondo sia stata chiusa la stanza della letteratura, presto o tardi i muri sono stati abbattuti con la forza<sup>27</sup>.

## BIBLIOGRAFIA

Chamoiseau P-Glissant É., *Quando cadono I muri. L'identità nazionale fuorige?*, Roma, Edizioni Nottetempo, 2008 [*Quand les murs tombent. L'identité nationale hors-la-loi?*, Paris, Galaade Éditions, 2007].

Coetzee J.M., *Pornografia e censura*, Roma, Donzelli, 1996 [*Giving Offense. Essays on Censorship*, Chicago, The University of Chicago Press, 1996].

Costante L., *Levasione silenziosa. Tremila giorni, sola, nelle prigioni rumene*, Roma, Nutrimenti, 2007; trad. e cura di Angela Tarantino, postfazione di Ioana Bot e A.Tarantino. [*Evadarea tăcută*, București, 1992].

Ellison R., *Uomo invisibile*, Torino, Einaudi, 1993. [*Invisible Man*, New York, Random House, 1947].

Fanon F., *I dannati della terra* (1962), Torino, Edizioni di Comunità, 2000 [*Les damnés de la terre*, Paris, Maspéro, 1961].

Glissant É., *Tutto-Mondo*, Roma Edizioni Lavoro, 2009, [*Tout-monde*, Paris, Gallimard, 1993].

<sup>27</sup> S.Rushdie, 'Non c'è più niente di sacro?', in *Patrie immaginarie*, cit. p.469.

Gordimer N., *Vivere nell'interregno*, Milano, Feltrinelli, 1990, p.149. [*The Essential Gesture: Writing, Politics and Places*, London, Jonathan Cape, 1988].

Mandela N., *Long Walk to Freedom. The Autobiography of Nelson Mandela*, Boston, Little, Brown and Company, 1994 [Lungo cammino verso la libertà, Milano, Feltrinelli, 1995].

Nasreen T., *Vergogna*, Milano, Mondadori, 1995 [*Shame*, London, Prometheus Books, 1997].

Nicol M., (a cura di), *Mandela. Il ritratto di un uomo*, Roma, Contrasto, 2006.

Rushdie S., *I versi satanici*, Milano, Mondadori, 1989, [*The Satanic Verses*, London, Random House, 1988].

Rushdie S., *I figli della mezzanotte*, Garzanti, 1987 [*Midnight's Children*, London, Jonathan Cape, 1981].

- *Patrie immaginarie*, Milano, Mondadori, 1991 [*Imaginary Homelands. Essays and Criticism, 1981-1991*, London, Granta, 1991].

Saracino M.A., "In Africa. Scrittura e censura", in A. Goldoni-C. Martinez (a cura di), *Le lettere rubate: forme, funzioni e ragioni della censura*, Napoli, Liguori, 2001, pp. 1-20.

Šentalinskij V., *I manoscritti non bruciano. Gli archivi letterari del KGB*, Milano, Garzanti, 1994 [*La parole ressuscitée. (Dans les archives littéraires du K.G.B.)*, Paris, Laffont, 1993].

Todorov T., *L'uomo spaesato. I percorsi dell'appartenenza*, Roma, Donzelli, 1997 [*L'homme dépaycé*, Paris, Éditions du Seuil, 1996].

## Gli autori

Eva BANCHELLI (Università di Bergamo)

Eva Banchelli insegna Letteratura tedesca alla Facoltà di Lingue e letterature straniere dell'Università di Bergamo.

Le sue ricerche riguardano in modo particolare il Novecento e fenomeni della cultura contemporanea in Germania dalla fine della seconda guerra mondiale alla riunificazione. Ha tradotto e curato le edizioni italiane di autori come Hermann Hesse, Alfred Döblin, Franz Hessel, Eduard von Keyserling. Alla letteratura tedesca dopo la caduta del Muro di Berlino ha dedicato diversi saggi e i due volumi *La cortina invisibile. Mutazioni nel paesaggio urbano dopo la riunificazione* (1999) e *Taste the East. Linguaggi e forme della Ostalgie* (2006).

Nedjalko [DA](#)[EV](#) (Trieste)

Nato a Sofia, si è laureato all'Università di Trieste. Profondo conoscitore della storia e dei sistemi politici e sociali dei paesi balcanici, ha collaborato con le maggiori riviste specializzate del settore. Attivo nella Associazione Bulgaria-Italia, è membro del Consiglio direttivo dell'Istituto regionale per la storia del movimento di liberazione nel Friuli-Venezia Giulia, con sede a Trieste. Autore di vari articoli di storiografia bulgara sul fascismo nella Bulgaria contemporanea e sulla partecipazione della Bulgaria nella seconda guerra mondiale.

Giuseppe DELL'AGATA (Università di Pisa)

Giuseppe Dell'Agata è nato a Roma il 17 febbraio 1940. Ha studiato presso la Scuola Normale Superiore di Pisa e presso la Facoltà Carolina dell'Università di Praga. Insegna Filologia Slava all'Università di Pisa dal 1965. Ha insegnato anche Lingua e letteratura ceca e da diversi anni è titolare anche di lingua e Letteratura Bulgara. Ha pubblicato articoli e studi in varie nazioni europee e negli USA. Doctor honoris causa dell'Università di Sofia (1998), è stato insignito di varie onorificenze bulgare (ordine Stara Planina del Presidente della Repubbli-

ca, ordine Cirillo e Metodio, medaglie dell'Accademia delle Scienze, dell'Agenzia dei Bulgari all'estero, dell'Unione dei Filologi e altre). Per due mandati ha rappresentato come presidente dell'AIS (Associazione italiana degli slavisti) gli slavisti italiani nel Comitato Internazionale degli slavisti (MKS). Una raccolta di suoi studi è stata pubblicata a Sofia nel 1999 (Студии по Българиситка и славистика, Библиотека Български Месечник). Nell'ambito della letteratura bulgara ha introdotto in Italia la straordinaria prosa di Jordan Radi kov, di cui ha tradotto due volumi. Ha edito anche una *Antologia del racconto bulgaro* (Padova 2006) introdotta da uno studio sulla storia degli studi e delle traduzioni dalla letteratura bulgara in Italia e accompagnata da una bibliografia delle traduzioni stesse.

Francesca FORNARI (Università Ca' Foscari Venezia)

Francesca Fornari è ricercatrice presso la Facoltà di Lingue dell'Università Ca' Foscari-Venezia, dove insegna Lingua e Letteratura Polacca. I suoi interessi di ricerca e le sue pubblicazioni si concentrano sulla letteratura del Ventennio tra le due guerre e sulla poesia del Novecento.

Bibliografia essenziale:

- *La scelta del pudore. Omaggio a Zbigniew Herbert*, in: *Poeti della malinconia*, a cura di B. Frabotta, introd. A. Anedda, Saggi Donzelli, Donzelli Editore, Roma 2001, pp. 141-159.

- *La poesia polacca dopo il 1990*, in: «Poesia 2004. Annuario». A cura di Giorgio Manacorda, Castelvechi, Roma 2004, pp. 303-316.

- *La letteratura fra le due guerre*, in: *Storia della letteratura polacca*, a cura di Luigi Marinelli, Einaudi, Torino 2004, pp. 361-408.

- *Sul mito nella poesia di Józef Czechowicz*, in: *Per Jan laski. Scritti offerti da magiaristi, polonisti, slavisti italiani*, Unipress, Padova 2005, pp.117-125.

- *Considérations sur le bestiaire de Herbert*, in: «Les Nouveaux Cahiers Franco-Polonais», n. 5, En hommage à Zbigniew Herbert, red. D. Knysz-Tomaszewska, B. Gautier, A. Ciesielska, Publication du Centre de Civilisation Polonaise de l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), Varsovie- Paris 2005, pp. 59-70.

- *Ryszard Krynicki (presentazione e traduzione di poesie)* in: *Almanacco dello specchio 2007*, Lo specchio, Mondadori, Milano 2007, pp. 59-65.

- *Zbigniew Herbert e il comunismo*, in: «pl.it. Rassegna italiana di argomenti polacchi», n. 2, pp. 19-36, Lithos Editrice, Roma, 2008.

- *Borges e Lem*, in: *Borges, un'eredità letteraria*, a cura di P. Masiero, Cafoscarina - Università Ca' Foscari di Venezia, Milano, ottobre 2008, pp. 59-70.

- *Architettura dell'immaginazione. Vol. 1: La poesia di Józef Czechowicz*, p. 268; *Vol. 2: Józef Czechowicz. Poesie*. Traduzione di Francesca Fornari. Prefazione di Julia Hartwig, p.227, Cafoscarina, Milano-Venezia, dicembre 2009.

Guido FRANZINETTI (Università del Piemonte Orientale)

Guido Franzinetti è ricercatore presso la Facoltà di Scienze Politiche dell'Università del Piemonte Orientale. Si è occupato di storia moderna contemporanea dell'Europa Orientale e dei Balcani, con particolare riguardo alla Polonia, Ungheria, Repubblica Ceca, Kosovo e Albania.

Scritti di Guido Franzinetti:

- *I Balcani 1878-2001*, Carocci, Roma 2001.

- *La crisi del 1980-'81, col senno di prima*, in E. Jagolla e G. Meardi (a cura di), *Solidarnosc venti anni dopo. Analisi, testimonianze e eredità*, Rubbettino: Soveria Mannelli 2002.

- *Diritti e conflitti: Irlanda del Nord, Cipro e Fyrom*, in M. C. Ercolessi (a cura di), *Stati e micropolitica dei conflitti*, L'Anchoredel Mediterraneo: Napoli 2002.

- *Economic Reform in Uzbekistan and Central Asia: Some Hypotheses*, in Giampiero Bellingeri e Giovanni Pedrini (a cura di), *Central Asia. A decade of Reforms, Centuries of Memories*, Olschki, Firenze 2003.

- *Greater Albania, Little Albanianism and Albanian identities*, in A. Basciani e A. Tarantino (a cura di), *L'Europa d'oltremare*, Bagatto Libri, Roma 2004.

- *I conflitti balcanici e le "nuove guerre"*, in W. Bonapace e M. Perino (a cura di), *Srebrenica, fine secolo. Nazionalismi, intervento internazionale, società civile. Dieci anni dopo*, Isra, Asti 2005.

Iliana KRAPOVA (Università Ca' Foscari Venezia)

Iliana Krapova ha insegnato all'Università di Plovdiv, Bulgaria, e da alcuni anni è docente di Linguistica slava e Lingua bulgara all'Università Ca' Foscari di Venezia. Si occupa principalmente di grammatica della lingua bulgara dal punto di vista sincronico, contrastivo e comparativo. È autrice di due monografie di linguistica e di un dizionario grammaticale bulgaro-inglese, oltre ad aver curato 3 volumi dedicati alla natura particolare della lingua bulgara nell'insieme delle lingue slave, la specificità dei suoi dialetti, e le interferenze linguistiche che coinvolgono la mappa linguistica della penisola Balcanica. È membro della Associazione degli Slavisti Italiani e della Commissione per la Linguistica balcanica del Comitato internazionale degli slavisti.

Predrag MATVEJEVIĆ (Zagabria)

Nato a Mostar (Bosnia-Erzegovina) da madre croata e padre russo, Predrag Matvejević è stato docente di Letteratura Francese all'Università di Zagabria e di Letterature comparate alla Sorbona di Parigi (Nouvelle Sorbonne-Paris III). È emigrato all'inizio della guerra nella ex-Jugoslavia scegliendo una posizione "tra asilo ed esilio": ha vissuto dal 1991 al 1994 in Francia, dal 1994 lavora in

Italia. Attualmente è professore ordinario di Slavistica all'Università la Sapienza di Roma, nominato "per chiara fama".

Tra i suoi libri, tradotti in varie lingue, i più noti in Italia sono: *Epistolario dell'altra Europa* (ed. Garzanti 1992), in difesa dei diritti dell'uomo e, in particolare, degli intellettuali dissidenti di numerosi paesi dell'Est perseguitati dal potere (Sacharov, Havel, Kundera, Mandel'stam, Gotovac, Solženicyn, Brodskij, Sinjavskij, ecc.). Per queste "lettere aperte", scritte in nome di "un socialismo dal volto umano", alla maniera di un Herzen o di un Gogol' del ventesimo secolo, fu attaccato dalle istituzioni ufficiali e proclamato lui stesso "dissidente".

*Breviario Mediterraneo* (prima ed. it. 1988, ripubblicato in 10 edizioni da Garzanti di cui l'ultima, del 2004, è rivista ed ampliata); il libro, tradotto in più di venti lingue, ricostruisce in modo narrativo la storia "geopolitica" del Mediterraneo e dei paesi che vi si affacciano: considerato dalla critica come un "saggio poetico", un "poema in prosa", un "diario di bordo" o un "romanzo sui luoghi", "un libro geniale, fulminante, inatteso" secondo Claudio Magris, una "gaia scienza" secondo lo stesso autore, questa opera è tradotta in una ventina di lingue.

Sono tradotti in italiano anche altri libri di Matvejević:

*Sarajevo* (ed. Motta, Milano 1995); *Ex Jugoslavia. Diario di una guerra* (ed. Magma, Napoli 1995), con il prologo di Czeslaw Milosz e l'epilogo di Josif Brodskij, premi Nobel; *Golfo di Venezia* (ed. Consorzio Venezia Nuova); *Mondo Ex - "Confessioni"* (ed. Garzanti, 1996), nuova edizione ampliata: "Mondo ex e tempo del dopo" (ed. Garzanti 2006, prefazione Rossana Rossanda, postfazione Claudio Magris); *Tra asilo ed esilio* (ed. Meltemi, Roma 1998, prefazione di Riccardo Picchio); *Il Mediterraneo e l'Europa - lezioni al College de France* (Garzanti 1998); *I signori della guerra* (Garzanti 1999); *Isolario mediterraneo* (Ed. Motta, Milano 2000, fotografie di Mimmo Jodice); *Sul Danubio* (edizione bibliofila: "Le impronte degli uccelli", Roma 2001); *Compendio d'irriverenza* (Ed. Casagrande, Lugano 2001); *Lo specchio del Mare mediterraneo* (saggio cartografico, Ed. Congedo, Lecce 2002); *L'Altra Venezia* (ed. Garzanti - Prefazione di Raffaele La Capria); una edizione allargata da vari nuovi capitoli è pubblicata sotto il titolo VENEZIA MINIMA (Garzanti 2009).

Un'Europa maledetta - Sulle persecuzioni degli intellettuali dell'Est (ed. Baldini-Castoldi 2005)

Confini e frontiere - interventi triestini (Ed. Asterios, Trieste 2008).

In Italia, dove vive dal 1994, Matvejevi ha ricevuto il Premio Malaparte (Capri), il Premio Silone (Pescina), il Premio "Boccaccio" (Certaldo), il Premio "Obiettivo Europa" (Milano), il Premio "Marinità" (Roma), il Premio "Fregene", il Premio Feronia (Roma), il Premio "STREGA" europeo 2003, Premio "Tomizza" (Trieste), Premio "Cultura del mare" (San Felice Circeo 2004), Premio letterario di Salsomaggiore, Premio "Libro del mare" (Sanremo), Premio "Umberto Saba" (Trieste). Tra i vari altri riconoscimenti internazionali (come il "Prix du meilleur livre étranger", 1993 a Parigi e "Premio Europeo" a Ginevra, 1992); il governo francese gli ha consegnato la Légion d'honneur. Il Presidente della Repubblica italiana gli ha concesso la cittadinanza per «la sua opera, accolta con

grande favore nei più diversi paesi, che rappresenta il tramite fondamentale tra le tradizioni culturali dell'area balcanica con la civiltà europea». Ha ricevuto in Italia (dal Presidente della Repubblica) la decorazione: "Stella di solidarietà della Repubblica italiana" (e il titolo di Commendatore, 2007). Le Università di Trieste e di Genova gli hanno conferito le Lauree honoris causa. Predrag Matvejevi è presidente del Comitato Internazionale della Fondazione Laboratorio Mediterraneo di Napoli, vice presidente dell'Associazione mondiale degli scrittori P.E.N. Club e membro fondatore dell'Associazione Sarajevo a Parigi e a Roma. È stato consulente per il Mediterraneo nel Gruppo dei Saggi della Commissione europea e membro del World Political Forum di Michail Gorbaciov.

Eugen NEGRICI (Università di Bucarest)

Tra i più importanti critici e teorici letterari romeni contemporanei, Eugen Negrici è specialista in stilistica poetica e semiotica e professore di letteratura antica e contemporanea presso la Facoltà di Lettere dell'Università di Bucarest e la Facoltà di Lettere dell'Università di Craiova. Esordisce nel 1964 in "Gazeta literară" / "Gazzetta letteraria". Introduce nella teoria della letteratura il concetto di *espressività involontaria*, che inseguirà sia nella zona della letteratura romena del Cinque-Seicento, sia in quella della poesia scritta durante il comunismo. I volumi più recenti: *Literatura română sub comunism / La letteratura romena sotto il comunismo* (Proza / Prosa - Editura Fundatiei Pro, 2002 e *Poezia / Poesia* - Editura Funda iei Pro, 2003) e *Iluziile literaturii române / Le illusioni della letteratura romena* (Cartea Româneasc , 2008), di cui l'ultimo gli è valso vari premi, tra i quali il Premio della rivista "Observator cultural" / "Osservatorio culturale" per critica, storia, teoria letteraria e il titolo *Il Libro dell'anno 2008*.

Donatella POSSAMAI (Università Ca' Foscari Venezia)

Donatella Possamai insegna all'Università Ca' Foscari di Venezia. Novacentista per vocazione (e formazione), si occupa principalmente di cultura e letteratura russa contemporanea anche in chiave comparatistica, dalla genesi del postmodernismo ai meccanismi di produzione della letteratura di massa. Fa parte del comitato editoriale della rivista «Studi slavistici», organo ufficiale dell'Associazione italiana slavisti, e del comitato di redazione della collana *Biblioteca di Studi Slavistici* promossa dalla stessa associazione.

Maria Antonietta SARACINO (Università La Sapienza, Roma)

Prof. Associato di lett. Inglese, Università di Roma La Sapienza, Maria Antonietta Saracino è stata docente nelle Università di Sheffield (G.B) e Mogadiscio (Somalia). I suoi interessi, come docente, ricercatrice e traduttrice, ruotano attorno

alle letterature anglofone di Africa, Caraibi, India, alla narrativa femminile, alle riscritture di area post-coloniale delle opere shakespeariane, alla traduzione, aree sulle quali ha scritto e pubblicato estesamente. Ha curato il volume *Altri lati del mondo* (Roma, Sensibili alle foglie), tradotto e curato opere di autori tra i quali: Kazuo Ishiguro (Einaudi), V. Woolf (Einaudi), Aphra Behn (1688) (Einaudi), Doris Lessing (Feltrinelli), J. Conrad (Frassinelli), Bessie Head (Ed. Lavoro), Nelson Mandela (Contrasto) e altri. È curatrice di collane di testi multiculturali. La sua traduzione di *Juneteenth*, opera postuma dello scrittore afro-americano Ralph Ellison, (Einaudi), ha vinto il premio Mondello per la traduzione letteraria, 2003. Collabora stabilmente con la rivista *Nuova Informazione Bibliografica*, (Il Mulino), con le pagine culturali de *Il Manifesto*, della rivista *Leggendaria*; con il Salone del Libro di Torino per la sezione *Linguamadre*.

Alessandro SCARSELLA (Università Ca' Foscari Venezia)

Autore di studi di storia e teoria della cultura, dal Rinascimento all'età contemporanea. Redattore di «Rivista di Ermeneutica Letteraria», di «Cives» e della «Miscellanea Marciana», Alessandro Scarsella dedica particolare attenzione a ricerche interdisciplinari e connesse alla progettazione finalizzata alla costruzione di capitale sociale inteso come fiduciosa condivisione della conoscenza e del patrimonio culturale, curando raccolte di saggi di autori vari e pubblicando contributi su periodici e in atti di convegni nazionali e internazionali. Tra le sue monografie *Alessandro Baricco* (Firenze, 2003), *Giambattista Vico: A Short Introduction* (Milano, 2008), oltre che di articoli su Borges, Bontempelli, Buzzati, Calvino, Cristina Campo, Deledda, Kadare, Facco De Lagarda, Faulkner, Noventa, Andrea Zanzotto etc. Traduttore di *Giovane poesia inglese* (Venezia 1996; curato con G. Dowling), si occupa di teoria e funzione sociale della traduzione. Ha collaborato alla *Encyclopedia of Italian Literary Studies*, New York, Routledge, 2006 e al *Dizionario della Letteratura Americana* (Einaudi, 2010). Ha pubblicato nel 2008 l'antologia *Leggere la Costituzione*, con scritti del Presidente della Repubblica Italiana Giorgio Napolitano e del Sindaco di Venezia Massimo Cacciari.

Maria Teresa SECONDI MONGIELLO (Venezia)

È giornalista pubblicista. Presta la sua attività di collaboratore per «Il Gazzettino»; saltuariamente collabora anche con altri giornali e riviste «Gazzettino Illustrato», «Il Messaggio», «Lagunamare».

Si occupa di ricerche storico-artistiche su edifici, chiese e palazzi di Venezia. Ha organizzato corsi di scrittura creativa, di giornalismo, di formazione e aggiornamento per insegnanti. Ha presentato libri di importanti scrittori tra i quali Abraham B. Yehoshua, Sveva Casati Modiniani, Magdi Allam alla presenza degli autori stessi. È membro del Comitato direttivo della Società Dante Alighieri

e ricopre dal 18 gennaio 2005 la carica di Segretaria accademica.

Dal 1995 al 1999 è stata Presidente della Commissione Pari Opportunità della Provincia di Venezia. Dal 18/1/2005 ne ha fatto nuovamente parte fino al 2009. È stata rappresentante della Provincia in seno all'Assemblea della Fondazione "Venezia per la ricerca sulla pace".

Ha collaborato con il Museo Storico Navale di Venezia. Fa parte del Consiglio direttivo dell'Università Popolare di Venezia.

È stata componente Consiglio di Amministrazione dell'I.V.S.S.P. (Istituzione veneziana per i servizi sociali) di Venezia. Ha ricevuto il PREMIO SPECIALE LETTERARIO "SAN MARCO CITTA' DI VENEZIA" con la seguente motivazione: «per aver promosso la cultura sia nel Campo della pubblica istruzione che l'ha vista insegnante prima e poi autorevole dirigente scolastica sia nel giornalismo». Collabora con la Municipalità di Venezia Murano Burano con il ciclo di conferenze "Le parole del lunedì ai Calegheri". Fa parte della C.R.I. e del Club Soroptimist di cui è stata consigliera. Ha pubblicato saggi e studi su Dolores Paumbo, Ugo Facco De Lagarda, Luigi Carrer.

Tzvetan TODOROV (CNRS, Parigi)

Filosofo, teorico della letteratura, critico, storico della cultura, antropologo e analista politico, Tzvetan Todorov è nato a Sofia nel 1939, in una famiglia di intellettuali bulgari. Dopo il diploma in lingua e letteratura bulgara all'Università di Sofia, all'età di 23 anni, nel 1963, si trasferisce a Parigi, dove studia Filosofia del Linguaggio con Roland Barthes. Negli anni successivi insegna all'École Pratique des Hautes Études e in numerose università americane, tra cui Harvard, Yale, Columbia e Berkeley. Dal 1987 dirige il Centre de Recherche sur les Arts et le Langage, al CNRS di Parigi, in cui lavora dal 1968.

All'inizio della sua carriera i suoi interessi sono concentrati prevalentemente sulla teoria della letteratura, allargati poi alla filosofia del linguaggio, concepita come parte della semiotica. Dopo il 1990 comincia ad occuparsi dei problemi della storia umana come la conquista dell'America Centrale e la seconda guerra mondiale.

I suoi primi contributi scientifici riguardano il formalismo russo, con il quale studio contribuisce in maniera sostanziale alla poetica contemporanea. Dopo di ché comincia a sviluppare la sua visione della cultura della diversità, affrontando temi globali come il significato della letteratura, della retorica, della letteratura fantastica (*Letteratura fantastica* 1970). Negli anni Ottanta inizia a svolgere ricerche di tipo filosofico-antropologico e intraprende analisi sul rapporto tra individui appartenenti a culture e gruppi sociali diversi, riflettendo sulla categoria dell'alterità umana nel suo rapporto con gli ideali umanistici di razionalità, moderazione e tolleranza che costituisce il nocciolo del suo "umanesimo ben temperato" (*La conquista dell'America* (1984), *Io e gli altri* (1989), *Noi e gli altri: la riflessione francese sulla diversità umana* (1991).

Todorov studia il dibattito degli umanisti europei all'epoca della scoperta del

nuovo mondo e del processo della colonizzazione, e mette al centro dei discorsi antropologici in Europa il problema dell'alterità delle varie civiltà, offrendo un'analisi dell'autodefinizione che avrà un grande significato per l'antropologia e la sociologia.

Dalla metà degli anni Novanta ha completato un'altra ricerca incentrata sul tema delle radici e delle ragioni della socialità dell'uomo e il ruolo del singolo nella storia e del peso della memoria nella vita quotidiana dei singoli e dei popoli. Su questo tema pubblica *Le morali della storia* (1991), *Di fronte all'estremo* (1992), una riflessione intensa sulle vittime dei lager e dei gulag, e *Una tragedia vissuta* (1995), che lo spinge a riflettere sulla responsabilità dell'individuo nella storia umana, e *Memoria del male, tentazione del bene* (2001), un'analisi critica appassionata del nostro secolo vista dagli occhi di un testimone del novecento. Todorov parla di se stesso come emigrante e si autodefinisce europeo. Riflette sulla verità, il male, la giustizia, la memoria storica, la nostalgia, l'incontro delle culture e le delusioni delle democrazie moderne. Rivaluta la sua vita in Bulgaria e in Francia, il suo amore verso la letteratura, e il proprio allontanamento dallo strutturalismo. Spiega il suo umanesimo critico, la sua moderazione, sua antipatia verso il modello bipolare e la cortina di ferro.

Tra i suoi scritti più recenti tradotti in italiano *Il nuovo disordine mondiale* (2003), *Lo spirito dell'illuminismo* (2007), *La letteratura in pericolo* (2007), *La paura dei barbari* (2009), tutti pubblicati con Garzanti.

È stato insignito di numerosi riconoscimenti fra i quali ricordiamo la Medaglia di Bronzo del CNRS, il "Premio Charles Lévêque" dell'Accademia Francese di Scienze Morali e Politiche, il primo premio "Maugean" dell'Académie Française e il "Premio Nonino". È anche ufficiale de L'Ordre des Artes et des Lettres, uno dei quattro ordini del Ministero della Cultura della Repubblica Francese. Il 18 giugno 2008 ha ricevuto il prestigioso premio Principe delle Asturie per le scienze sociali.

### Željo ŽELEEV (Sofia)

Zhelyu Mitev Želev è stato il primo presidente democratico della Repubblica di Bulgaria (1990-1997). Durante gli anni del regime comunista si è dimostrato uno strenuo dissidente, soprattutto con i suoi scritti filosofici e sociologici. Nasce il 3 marzo 1935 nella piccola città di Vesselinovo, nella Bulgaria nord-orientale. Nel 1958 si laurea in Filosofia presso l'Università di Sofia. Dal 1961 collabora nella stessa Università, presso la facoltà di Filosofia, da dove viene allontanato nel 1965 per contrasto con le idee del governo comunista. Nel 1966 viene mandato al confino ed è costretto a vivere in un villaggio fino al 1972. Il suo famosissimo libro *Il Fascismo* viene scritto nel 1962, ma non verrà pubblicato che nel 1982 e tre settimane dopo viene messo al bando dal regime comunista, viste le numerosissime somiglianze tra la dittatura fascista e il sistema socialista vigente. Ciononostante sono state vendute 6000 copie e il libro è stato tradotto in dieci lingue. Tra il 1972 e il 1974 lavora come sociologo presso l'*Istituto di Arte Amatoriale* di

Sofia. Nel 1975, in seguito ad un concorso, lavora come ricercatore presso l'*Istituto di Cultura* fino al 1989 quando è licenziato per le sue attività dissidente. Nel 1987 gli viene conferito il titolo di "Dottore in Scienze" (DSc.) per la sua opera *Teoria relazionale della personalità*.

Nel 1988 Zhelyu Zhelev fonda il *Club per il sostegno della trasparenza e della ristrutturazione*, proprio un anno prima della caduta del regime comunista. Nel 1989 viene licenziato dall'*Istituto di Cultura* a causa della sua attività da dissidente. Il 7 dicembre dello stesso anno fonda l'*Unione delle Forze Democratiche (SDS, Săjuz na Demokratičnite Sili)* e diventa il primo presidente del consiglio direttivo dell'*SDS*. Nel giugno del 1990 viene eletto presidente della commissione parlamentare dell'*SDS*. Il 1 agosto 1990 il Parlamento lo elegge Presidente della Repubblica di Bulgaria. Il 19 gennaio 1992 viene rieletto Presidente per un mandato quinquennale tramite voto diretto, secondo la nuova Costituzione della Bulgaria. Dal gennaio 1997 è presidente della *Fondazione Zhelyu Zhelev* e dal 2001 del *Balkan Political Club*.

Le sue pubblicazioni includono: *Arte amatoriale nel contesto della rivoluzione scientifica e industriale* (1976); *Le categorie modali* (1978); *Cultura fisica e sport nella società urbanizzata* (1979); *Fascismo* (1982 e 1990, tradotto in inglese, francese, russo, turco, albanese, macedone); *L'uomo e le sue personalità* (1991); *La teoria relazionale della personalità* (1993); *Intelligenza e politica; Articoli, saggi, discorsi e interviste* (1995); *Lo spazio fisico reale* (1996); *Nella grande politica – la nuova politica estera bulgara e la NATO* (1995); *Discorsi del presidente alla nazione e al parlamento* (1996); *Le interviste gennaio 1989 – settembre 2000* (2004); *"Nonostante tutto. La mia biografia politica"* (2005).

Zhelyu Zhelev è stato insignito della *Laurea honoris causa* da numerose Università: Graceland College-Iowa USA (1992); Università del Maine, USA (1993); Università di Tel Aviv (1993); Università di Ankara (1994); Università di Seoul (1995); Universidade Moderna di Lisbona (1995); Università Americana di Blagoevgrad (1996); Università Slava di Baku (2002); Università di Zagabria; Università Sudorientale di Blagoevgrad. È stato insignito dei seguenti premi: Premio Caterina Medici (1991); Transition Award, condiviso con Yitzhak Rabin (postumo), presentato a Crans Montana (1996), nonché dei più alti riconoscimenti di stato di Francia, Spagna, Portogallo, Grecia e Venezuela. È membro onorario del Rotary Club - New York. Il 7 marzo 2005 Zhelyu Zhelev è stato insignito del più alto ordine dello stato bulgaro "Stara Planina", primo classificato per il riconoscimento del suo importante contributo per l'instaurazione e il consolidamento della democrazia in Bulgaria.

